



Le courrier

N° 4

Octobre 2011

Cartels Constituants de l'Analyse Freudienne

www.cartels-constituants.fr

*Association membre de l'Inter Associatif Européen de Psychanalyse
Association membre de Convergencia, Mouvement Lacanien pour la Psychanalyse Freudienne*

Siège social : 80, rue Ménilmontant 75020 Paris- tél. et fax : 01 42 54 39 84

Sommaire

Quelques mots...Michèle Skierkowski

Informations institutionnelles

Compte-rendu de l'Assemblée générale des 18 et 19 juin 2011	5
Dispositif sur la pratique : le cartel d'adresse	11
La Grande Muette, Estelle Denecé	
Résumé de la restitution, Bertrand Phésans	
Séminaire : De la clinique psychanalytique 15 et 16 octobre 2011	

Aléa non jacta est ? Serge Vallon	15
Lettre aux psychiatres en formation, Albert Maître	17
Interview sur la clinique, Jacques Nassif et Alessandra Guerra	26
Sans titre ? Luc Diaz et Echo au texte de L. Diaz, Olivier Grignon	36

Convergencia

Serge Vallon raconte : « En Argentine... »	47
--	----

Journée du 10 septembre à Montpellier, Pour une ressemblance qui ne serait pas du semblant, Luc Diaz	51
---	----

Inter-Associatif Européen de Psychanalyse

« Rapport » sur le séminaire d'Ostende, Jacques Nassif	56
En revenant d'Ostende, Delphine de Roux	58
Réponse à D. de Roux, Lucia Ibañez Marquez	60
Séminaire I-AEP à Grenoble : invitation pour le 14 octobre 2011	61

Comité de soutien à Rafah Nached	62
----------------------------------	----

Bloc-notes	63
Annuaire	64
Agenda	68

« Nous n'avons rien à dire de beau. C'est d'une autre résonance qu'il s'agit, à fonder sur le mot d'esprit. Un mot d'esprit n'est pas beau, il ne se tient que d'une équivoque, ou, comme le dit Freud, d'une économie. Rien de plus ambigu que cette notion d'économie. Mais tout de même l'économie fonde la valeur. Une pratique sans valeur, voilà ce qu'il s'agirait pour nous d'instituer. »¹

L'abondance des textes de ce numéro de notre Courrier traduit manifestement que les questions mises en débat lors de notre dernière assemblée générale ne sont pas restés sans écho.

Si une association de psychanalyse est pour une part le lieu de la transmission, c'est aussi un lieu d'invention, de liberté et de circulation des idées.

Il est toujours délicat de faire entendre ce qui spécifie notre pratique, « faite d'un rapport inédit au savoir et d'une position originale concernant le sujet » à l'extérieur, mais nous savons aussi combien il peut être difficile de parler vraiment et ensemble de cette même question.

Nous avons réussi, il me semble, à travailler nos points de vue qui peuvent être différents en nous laissant déplacer par les arguments de l'autre.

Vous trouverez donc dans ce numéro matière pour notre travail en séminaire des 15 et 16 octobre prochain.

Travailler ensemble sur le nouage de la pratique et de la clinique en prenant en compte le social : deux dimensions qui sont en quelque sorte inextricables, parce que la cure analytique ne peut pas être dissociée des conditions sociales dans laquelle elle s'exerce. Ainsi le « malaise dans la civilisation » de Freud parle de l'identité même de la psychanalyse et n'est pas une « élucubration » superflue et intellectuelle, comme d'aucun le prétende.

Ce numéro témoigne aussi des deux dimensions, qui se sont croisées dans nos débats :

Du dispositif sur la pratique et du séminaire clinique : Des textes, « Interview sur la clinique, Lettre aux psychiatres en formation », pour n'en citer que quelques uns, sont directement en prise avec cette question du nouage clinique et pratique

« Prendre langue avec les autres associations » nos voisines, avons-nous dit... « L'analyste ne s'autorise que de lui-même ...et de quelques autres », rappelait C. Oddoux., nous disant qu'il n'était pas du tout question de penser entre nous que notre association ne puisse s'autoriser que d'elle-même ».

De cela aussi vous trouverez témoignages dans les comptes rendus de la journée du 10 septembre à Montpellier, du séminaire I-AEP à Ostende ou du futur séminaire à Grenoble...

Et pour terminer en paraphrasant Catherine Millot : je nous souhaite une éthique du large plutôt que du repli...

Michèle Skierkowski

¹ Jacques Lacan ; *L'insu que sait de l'une bévue s'aile à mourre*, leçon du 19 avril 1977

**Comptes-rendus,
Informations institutionnelles**

Compte-rendu de l'assemblée générale

18 et 19 juin 2011

Samedi après-midi :

La plaquette de présentation des CCAF

Les mots

Claude Masclef, après distribution de quelques exemplaires de ce qui n'est encore qu'une maquette, sollicite les membres des CCAF pour la terminer. Nous n'avons ce jour-là qu'une ébauche du contenu et il reste beaucoup à faire.

Martine Delaplace insiste sur la nécessité qu'il y ait plusieurs personnes qui prennent cela en charge, soulignant que ce groupe aura aussi à mener une réflexion sur l'adresse de cette plaquette, son suivi, sa mise à jour au fil du temps, sans oublier le côté plus concret de la mise sous enveloppe et des envois.

Michèle Skierkowski indique que cette présentation des CCAF prendra place bien entendu sur internet mais qu'un support papier est nécessaire (à donner dans des colloques, à déposer à certains endroits, etc.). L'intérêt de cette plaquette réside dans une présentation de notre association mais aussi dans une manière de faire savoir à des collègues et à d'autres, sur quoi les uns et les autres nous travaillons ; les plaquettes des autres associations ont aussi cet intérêt-là, de pouvoir prendre contact avec d'autres.

A quoi Serge Vallon ajoute qu'il dépose dans sa salle d'attente les plaquettes qu'il reçoit d'autres associations, pour que de jeunes analystes voient ainsi ce qui se passe ailleurs.

Au fil de la discussion, Serge Vallon, Agnès Beaulieu, Guy Ciblac, Jacques Nassif et Claire Colombier se proposent pour constituer ce groupe avec Claude Masclef.

La discussion se poursuit un moment autour de la remarque que sur cette maquette, certains colloques ou des dates, etc. manquent. Chacun.e fait appel à sa mémoire et convient qu'il est nécessaire de reprendre les choses à partir des documents.

L'image

Guy Ciblac nous relate comment l'image qui figure sur la couverture de la plaquette lui est arrivée.

Sollicité lors de la dernière assemblée générale pour « réfléchir à quelque chose », il nous raconte comment il a laissé son esprit vagabonder autour de la question d'une perspective temporelle, d'une référence à Lacan... et puis dit-il : « j'aime bien les sculptures de Christian Oddoux... » Et à partir du choix de l'une d'entre elle... » Et comme si cela

s'était produit un peu par inadvertance, il dit avoir inversé la forme et le fond, l'avoir mise en perspective, lui avoir fait subir des déformations sphériques, des métamorphoses successives.

« Je me suis arrêté au moment où un objet a surgi... Cela parlait de la question des sculptures qui sculptent le vide... je ne savais pas que la sculpture contenait ce qui s'est produit à la fin... ».

La discussion se poursuit à partir des questions des uns et des autres sur le nom ou plutôt le titre donné à cette sculpture par Christian Oddoux, lequel, après avoir dit son accord avec cette transformation de sa sculpture par Guy, reprend le débat de la manière suivante :

« Pour ne pas tout vous dire, cela m'intéresse beaucoup. Quand j'ai vu cela pour la première fois, je me suis opposé à ce que le titre figure, ce n'est plus l'objet d'avant la transformation... »

Le trajet décrit par Guy Ciblac me fait faire l'histoire à rebours. Mon travail de sculpture est parti d'un très long travail de dessin ; quand ils voient les dessins de la période antécédente, les gens disent que dans les dessins il y avait déjà la sculpture et là ce trajet, c'est absolument le dessin que je faisais, curieuse homologie... »

Christian poursuit sur le trouble sans lequel le met ce à quoi a abouti la transformation opérée par Guy :

« Ce que j'ai fait et ce que je n'ai pas fait... Avant de faire de la sculpture, je faisais du dessin, et celui-là, c'est un dessin que je n'ai jamais fait, je n'ai jamais fait un dessin pour faire cette sculpture- là, c'est ça qui me trouble beaucoup.

Est-ce que c'est ce dessin qui guidait ma main quand j'ai fait cette sculpture sans en avoir fait le dessin ?

A l'époque je faisais des tracés ; je faisais une trace, des traces et je me perdais là-dedans...un objet surgissait, comme dit Guy et je m'arrêtais là, c'est ça la question de l'hétérogène... »

Puis la discussion repart sur la nomination, ne pas mettre le titre de la sculpture, tout le monde en est d'accord, mais que cela soit signé des noms des deux ...

Françoise Wilder souligne que « c'est quelque chose qui est impossible à refaire mais qui a été trouvé... ça mérite de porter une signature. Beaucoup des images qu'on voit sont des productions sans nom et là un objet trouvé et accompagné par certains, cela mérite un nom... »

Présentation du séminaire clinique des 15 et 16 octobre 2011, par Christian Oddoux

Dans une des discussions du Conseil, il a été question de cartels qui traiteraient de la clinique, « de la clinique » en lien avec les cartels du dispositif de la pratique.

Il décrit le dispositif : le samedi matin quatre groupes seront définis par tirage au sort et travailleront toute la journée, trouvant au préalable en leur sein deux rapporteurs.

A la clef : la clinique, des questions de la clinique qui pourraient être en lien avec des thèmes issus du dispositif de la pratique.

Le dimanche matin, en assemblée plénière, les rapporteurs diront ce qui leur semble nécessaire de faire passer comme propositions et un débat s'engagera avec comme objet de dégager un thème général de colloque, qui aura lieu en octobre 2012.

Des groupes se constitueront donc ce dimanche pour travailler ce thème et une première étape aura lieu en mars 2012 durant la « journée des cartels » qui sera le temps de rendre compte des avancées du travail. Ces cartels se constitueront en fonction des thématiques d'intérêts des membres des CCAF et des quelques autres invités, puisque ces journées sont « ouvertes ».

Pierre Eyguesier s'inquiète de ce qui lui semble être un abandon de l'idée que les cartels de la pratique puissent être le lieu de production du thème du colloque...

Christian Oddoux souligne que les deux sont liés.

Françoise Wilder insiste sur le fait que cela permettrait de **différencier la clinique et la pratique**, ou de se remettre au travail sur cette question...

Michèle Skierkowski ajoute qu'il s'agit de les nouer, il s'agit de faire se rencontrer les thèmes issus des cartels de la pratique et ceux qui se dégageront de ce séminaire clinique, de reprendre la question de leur nouage et de leur articulation...

Serge Vallon dit « ce n'est pas si difficile de donner quelques définitions, voici les miennes : les cartels de la pratique serrent quelque chose qui serait proche de l'acte analytique. Dans notre pratique, il n'y a pas que du psychanalyste ; il y a toutes sortes de déterminants et dans ces déterminants, nous avons à savoir ce qui nous rapproche le plus de ce qui pour nous est position du psychanalyste. La clinique a à voir avec le transfert et la définition que donne la psychanalyse du transfert et de son usage conséquent... »

La pratique inclut la clinique et d'autres choses, des déterminants sociaux, par exemple.

Clinique du transfert et de l'usage que nous faisons du transfert.

Il faut maintenir l'enjeu ; notre pratique est soumise à des turbulences. On a intérêt à dire qu'est-ce qu'est notre clinique, une clinique spécifiquement psychanalytique. Les cliniques (psychiatriques,

médicales, etc.) sont en déshérences... »

Delphine de Roux pointe le fait que d'un côté, elle a entendu qu'il y avait du désengagement au niveau des cartels de la pratique et de l'autre, arrive la proposition d'un autre type de dispositif. Elle souhaite qu'on s'interroge sur la façon dont ces choses-là se produisent.

Sean Wilder demande alors s'il y a un lien entre la déception liée au dispositif sur la pratique et la proposition d'un dispositif clinique ?

Michèle Skierkowski revient sur le fait que dans la discussion qui a donné lieu à cette proposition apparaissait le fait qu'aux CCAF n'était pas abordée une dimension qu'on peut nommer « clinique ». Il n'est pas question d'un vase communicant entre les deux, mais d'un nouage pratique/clinique.

Albert Maître revient sur le lien entre ce dispositif et la question des colloques et sur la difficulté des CCAF à organiser un colloque (le dernier date de 2008). Ce séminaire clinique est la mise en place d'un trajet pour aboutir à un colloque qui ne soit pas conçu comme une série d'interventions les unes à la suite des autres. Il souhaite que les colloques fassent à nouveau partie du fonctionnement des CCAF et dans ce sens le séminaire clinique est une étape préparatoire : que les paroles que nous échangeons nous déplacent et nous permettent de travailler des questions, un peu sur le modèle de ce qui s'échangeait tout à l'heure à propos de la sculpture.

Françoise Wilder demande si « tout dispositif, à un moment donné ne nous pose pas des questions ? Comment le dispositif sur la pratique est-il venu ? Les CCAF se sont fondés autour de la passe, expérience inaugurale remise en jeu aux CCAF. Ce qui était l'EPF, l'invention de la passe, le séminaire de Lacan, c'était une partie close. Mais dans l'élaboration des CCAF, la passe devenait hégémonique. Nous n'avons pas voulu que cette hégémonie se maintienne et on a proposé le dispositif sur la pratique pour faire jouer une autre instance entre nous ; cela aurait dû mener avec l'expérience de la passe, à un enseignement. N'oublions pas le lien entre la passe et l'enseignement. Il se trouve que quelque chose a enterré, refoulé ou inhibé ce que nous appelions enseignement ». Françoise redit qu'il est bon qu'un dispositif ne fonctionne pas seul, que notre association est à même maintenant de créer un autre lieu, ce pourquoi la proposition de mettre en question la clinique lui paraît valable.

Yvette Selles Lagorce évoque le temps où il y a eu de l'enseignement, notamment ceux de Jacques Nassif, de Thierry Perlès. Elle a pratiqué beaucoup et longtemps les cartels de pratique et en ressent maintenant une certaine insatisfaction : on y soulève des problèmes, mais des questions cliniques restent en suspens : la mélancolie, le transfert, le sujet dans la politique et pense que c'est une bonne idée que d'inventer un nouveau lieu.

Françoise Wilder : un colloque, à un moment donné, c'est un enseignement.

Yvette Selles Lagorce : une transmission.

Pierre Eyguesier se dit pas content du tout de cette idée. C'est pour lui un symptôme des CCAF, qui est la procrastination. Nous posons toujours les préalables d'un débat, dit-il, qui n'a pas lieu. Des thèmes ont été lancés, si on crée une étape supplémentaire, cela fait double emploi. Il faut recueillir ce qui existe, la mélancolie, le silence, l'obsolescence de l'amour, l'angoisse flottante, il faudrait lancer un thème - c'est le rôle du bureau, de lancer un thème - un simple geste à franchir, un thème qui nous fédère et qu'il y ait des groupes de travail.

Michèle Skierkowski réplique que la date du colloque est octobre 2012, que si des thèmes ont émergés, c'est à peine... et invite à travailler dans ce séminaire qui doit aboutir au thème du colloque.

Christian Oddoux est assez d'accord avec l'argument « contre » qu'avance Pierre Eyguesier. Mais alors il se demande pourquoi ça n'a pas pu trouver son lieu à partir des cartels de la pratique ? D'où la décision de mettre en place ce lieu, de décision justement. Ça a un côté pratique. Pourquoi ça viendrait maintenant ? Françoise l'a dit.

Il reprend sur l'intérêt de cette articulation complexe entre pratique et clinique. Reprenant le débat entre lui et Guy sur la sculpture :

« Dans ce qu'il a établi, dans ce que je lui ai répliqué, on est dans la pratique ou on est dans la clinique ? » Disant son trouble devant cette question, il pense que l'on s'est mobilisé sur cette frange de recouvrement entre l'un et l'autre. « **De la clinique** » c'est ainsi qu'il a commencé son explication.

« Il y a une clinique de la passe. Dans le débat de tout à l'heure, où sont la clinique, la pratique ? Il y a une pratique, qu'on appelle « celle de Guy » - « ciblaquerie » propose quelqu'un - il y a la mienne, la sienne, la pratique en tant que médecin, psychothérapeute et il y a celle du psychanalyste. Quand on suit un courant, on est dans une pratique et on est aussi dans une clinique à partir du moment où on essaie de dire comment on essaie de suivre le courant, à l'aide de quels instruments, un fauteuil, un divan, un face à face, j'inverse le fond et la forme, j'ajoute et je retire, je dis rien, j'interprète... »

Jacques Nassif reprend en disant avoir un gros souci, celui de l'absence dans cette salle des moins de 40 ans, moins de 30 ans... La proposition ne lui convient guère mais il veut bien essayer d'en tirer quelque chose : la clinique de la psychanalyse, c'est la clinique du psychanalyste.

Il souhaite que dans les cartels qui se constitueront il y ait des anciens et des nouveaux. Il fait part de l'expérience d'avoir été tiré au sort dans les cartels de la pratique avec d'anciens analysants, et de s'être rendu compte que c'était des personnes qu'il ne connaissait pas ; le geste de Lacan d'inviter à

son séminaire ses analysants lui paraît devoir être pris en compte - « c'était rompre avec toute la tradition analytique, ça. » -

Il est nécessaire de nous diriger vers l'extérieur, d'inviter, d'ouvrir l'association à des nouveaux venus....

Encore « juste deux mots... »

L'après-midi avance et il commence à être question d'interrompre ce débat, qui pourra être repris le dimanche après-midi et de passer à la question suivante, mais... chacune et chacun voulant encore dire, « juste deux mots »...

Serge Vallon rappelle qu'un dispositif a le droit de s'user. Mais il lui semble que la discussion montre que nous avons des objets cliniques à partager pour ce colloque. Par exemple ce qu'on déplace du côté de la postmodernité, c'est plutôt du côté de la clinique des jouissances ; ce que soulève Pierre Eyguesier à répétition, c'est la clinique du pouvoir, nous avons des objets cliniques sur lesquels nous pouvons travailler et cela ne recouvre pas complètement la question de la pratique. Si on veut on peut faire la différence.

Guy Ciblac dit son embarras avec le terme clinique, rappelant que la « maniaco-dépressive » est une catégorie nosologique. Il se rappelle avoir eu lors de ses études de médecine, une épreuve clinique : la pratique au lit du malade...

Serge Vallon admet que le mot « clinique » ne nous appartient pas, c'est vrai...

Lucia Ibanez dit que nous avons besoin d'un autre rendez-vous de travail pour poursuivre cette élaboration et soutient que nous avons une clinique de la passe dont nous ne témoignons pas à l'extérieur...

Maryse de France souligne que si elle n'est pas venue aux réunions des CCAF pendant les derniers temps, c'est en partie lié à ce qui vient de se dire : la question de ce qui ne fait pas transmission dans la psychanalyse ; elle rencontre des jeunes psychiatres qui ne savent pas où aller pour sortir de ces questions de bipolarité, des prescriptions médicamenteuses. Le terme « séminaire clinique » lui paraît important car cela ouvre l'association à des personnes qui n'en font pas partie, qui ne sont pas des praticiens de l'analyse. Notre dispositif sur la pratique concerne ceux qui se sont déclarés praticiens de l'analyse, un séminaire clinique est intéressant dans le sens où on ré-ouvre ce qui tend à se fermer sur les cartels de la pratique.

Martine Aïmedieu ajoute que la transmission se fait à notre insu.

Le débat s'arrêtera là, pour le moment, un peu abruptement certes...

Manifesto per la difesa della psicanalisi

Michèle Skierkowski rappelle que c'est en tant qu'association que nous avons reçu une demande des collègues italiennes et qu'à cette demande nous avons à répondre, ce peut être oui ou non, mais nous avons à dire quelque chose...

Jean-Pierre Holtzer présente le Manifesto et la situation italienne

Ce *Manifesto*, rédigé par deux analystes italiennes, avec l'aide de deux analysants, veut mettre en débat la question de l'analyse laïque à un niveau européen.

La première version comportait, du fait de sa traduction approximative, des phrases qui n'avaient pas de sens, mais cela a été retraduit.

Bref rappel de la situation italienne : en 1989, une loi est passée qui instaurait un ordre des psychologues, complétée d'une liste des psychothérapeutes. Pour être psychothérapeute, il fallait soit être inscrit à l'ordre des médecins, soit à celui des psychologues et avoir fait 4 années de formation.

La psychanalyse n'apparaissait pas dans le texte de cette loi.

Suite à cela, certains psychanalystes se sont inscrits, d'autres non. Ces derniers n'ont alors plus eu le droit d'exercer la psychanalyse, du fait que les psychologues avaient entendu la loi en ce sens : la psychanalyse n'étant pas mentionnée dans la loi, la rangeait de fait dans la série des psychothérapies. Des procès ont donc été intentés par l'ordre des psychologues aux psychanalystes non inscrits sur la liste des psychothérapeutes. Dans une première période, ces procès n'ont pas abouti et les psychologues ont été déboutés de leur plainte.

Depuis le début de cette année, cependant, les choses ont changé et des psychanalystes ont été condamnés pour exercice illégal de la psychothérapie¹.

La situation en Italie est donc très critique, le terme même de psychanalyse tend à disparaître au profit de celui de psychothérapie.

La demande d'Alexandra Guerra aujourd'hui s'adresse donc aux associations - même s'il faut continuer à signer individuellement aussi - et cette demande est que les associations de psychanalyse signent en tant que telles le Manifesto.

Peter Lemesic demande si cela aboutira au Parlement Européen ?

A quoi il est répondu que oui et Jacques Nassif apporte la précision suivante : le dernier procès concerne Alexandra Guerra elle-même et dans les attendus du jugement il a été dit que « le colloque particulier faisait partie des pratiques du

¹ En fait, nous avons appris depuis par Alexandra Guerra qu'il y a eu d'ores et déjà 15 procès et 15 condamnations de psychanalystes pour exercice illégal de la psychothérapie.

médical »². Alexandra Guerra va s'adresser directement à la Cour Européenne des Droits de l'Homme sur ce point, pour soulever la question de cette définition du colloque particulier comme étant recouvert par le médical.

Il y a bien des raisons pour lesquelles nous pouvons en tant qu'association signer ce Manifesto, une d'entre elle consiste dans le fait que maintenant les jeunes doivent en passer par une formation qui n'a rien à voir avec la psychanalyse s'ils veulent s'établir dans le social.

Cette situation ne risque-t-elle pas d'être demain celle des jeunes psychanalystes français ?

Notre association sera-t-elle reconnue comme pouvant exempter ses membres d'avoir à se pointer psychothérapeutes ? Il faut donc y aller collectivement, c'est de la défense de la psychanalyse laïque dont il s'agit.

Anne Jaeger demande alors si l'Inter-associatif Européen s'est saisi aussi de cette demande ?

L'Inter réfléchit... la question a été lancée et on attend qu'elle retombe, dit Michèle Skierkowski³.

Est-ce qu'en tant qu'association nous souscrivons à la demande de nos collègues italiennes, pour la défense de la psychanalyse laïque et le soutien de son indépendance par rapport à la Faculté de Médecine aussi bien qu'à celle de la Faculté de Psychologie ?

L'assemblée vote à l'unanimité et une abstention le soutien de notre association au Manifesto.

²Voici l'extrait des attendus et de ce qui a été opposé à A. Guerra : «On ne peut pas non plus prétendre que la méthode «de l'entretien» rentre dans la catégorie véritable de la thérapie, la thérapie étant l'acte typique de la profession médicale, de la même manière qu'il n'y a pas de doute qu'une telle méthode, même si elle s'inspire de la psychanalyse, représente une activité centrée sur la guérison de véritables maladies (par exemple l'anorexie), objets de la profession médicale, ce qui produit comme conséquence le délit contesté ex article 348 c.p. en l'absence de conditions légitimantes pour l'exercice de cette profession (cf. cass. Pén. Section 3 n°17702 de 2004, Bordi)».

³ Depuis et lors du dernier séminaire de l'I-AEP à Ostende, l'Inter-associatif a signé le Manifesto.

Dimanche matin

Dominique le Vaguerèse régule et veille au tour de parole des un.e.s et des autres ainsi qu'au tempo de notre assemblée.

Le séminaire I-AEP de décembre à Grenoble organisé par le GEPG et les CCAF est présenté par Albert Maître.

Ce séminaire de l'I-AEP sera une manière de pratiquer l'Inter-Associatif autrement que sur un mode habituel : il se caractérise par un travail en commun entre associations, en l'occurrence le GEPG et les CCAF.

Depuis 2009, suite aux premières rencontres, d'abord à Grenoble puis à Montpellier, entre des collègues de ces deux associations, des cartels de travail communs ont vu le jour et ont abouti à l'idée de proposer un séminaire I-AEP. Un appel a été fait aux autres associations de l'Inter : Errata, le Cercle Freudien et Psychanalyse Actuelle ont répondu et des membres de ces associations se sont joints à nous.

Le point de départ était de réfléchir à partir de ce qui se disait des difficultés des collègues travaillant dans des institutions médico-sociales et de soins pour soutenir une pratique psychanalytique dans les institutions, compte tenu du fait de la place contestée aujourd'hui de la psychanalyse dans le social. Cette souffrance de l'analyste, nous dit Albert Maître, traduit une souffrance fondamentale : celle du sujet dans la société actuelle, qu'on peut rapporter à la désintégration du politique au profit d'une problématique de la communication managériale (tout doit être dirigé comme une entreprise y compris dans les structures de soin). Nous avons à faire entendre autre chose.

Vous avez reçu l'argument provisoire : « Pratique du psychanalyste au temps de la déshérence du sujet », qui pourra encore être amélioré.

Le dispositif de ce séminaire : toute personne intéressée peut écrire un texte qui sera commenté le samedi en séance plénière par des lecteurs autres que les auteurs et des rapporteurs seront chargés du compte-rendu en séance plénière le dimanche matin.

Martine Aïmedieu ouvre le débat en soulignant qu'avant la psychanalyse était peut-être mise en avant dans le social mais que maintenant elle est en mauvaise posture mais pas tant que ça. Martine se dit gênée par le terme « sujet », s'agit-il d'individu ou de sujet ?

Dominique le Vaguerèse lui propose d'écrire un texte sur ce point.

Albert Maître reprend sur la souffrance du sujet dans le social et demande si les psychanalystes ont su l'accueillir et si l'inflation des psychothérapies de ces dernières années ne tiendrait pas au fait que les psychanalystes n'étaient pas prêts à l'entendre. Si le psychanalyste est un technicien de la cure type, ces demandes ne trouvent pas d'adresse...

Isabelle Carré souhaite que d'autres associations viennent se joindre au débat. Il s'agit du statut de la parole aujourd'hui et pas de la statue du psychanalyste.

Comment accueillir ce qui s'adresse à nous, interroge-t-elle ? Le harcèlement au travail, le deuil, la relation amoureuse, tous ces souffrances autour d'un événement existentiel. Qu'est-ce que c'est la psychanalyse, vraiment ?

Michèle Skierkowski reprend sur ce qu'on entend nommer comme « des nouvelles demandes » : les personnes qui s'adressent à nous pour dire : « je suis empêtré dans telle situation dans ma vie... ». Un discours se tient, plutôt sur un mode plaintif : il n'y aurait plus de demandes d'analyse. Cette plainte souligne le côté négatif comme si on regrettait une demande sur le mode : « je veux faire une analyse... ». Mais il y a quelque chose de tout à fait positif dans cela : des personnes osent, donc quelque chose a changé -, ils osent frapper à notre porte pour dire cela. Ces personnes s'autorisent à venir rencontrer un analyste avec cette demande plutôt que d'aller voir un psychologue qui leur promettrait un traitement rapide de leur difficulté.

Dominique Lallier-Moreau : notre position qui se démarque des psychothérapies n'est-elle pas de dire : je n'ai pas les moyens de faire que ça ne se passe pas comme ça mais je peux entendre ce qui se passe pour vous à ce moment-là.

Christian Oddoux se demande s'il n'est pas très important que les gens s'en fichent complètement d'aller voir un analyste ou pas. Peut-être que nous, de notre temps à nous, nous péchions de penser que la personne qu'on allait voir était un analyste. On était sûr d'aller voir un analyste. C'est un progrès que quelqu'un s'en fiche d'aller voir un analyste ou pas, s'il est à même de repérer s'il y a quelque chose d'analytique dans ce qu'il va mettre en scène avec quelqu'un qui va, analyste ou pas, avoir une pratique proche de l'analyse.

La psychanalyse a contribué au malaise dans la culture, c'était le titre d'une intervention faite à l'I-AEP : « Malaise dans la civilisation...pas sans la psychanalyse ».

C'est une chance d'avoir affaire à des gens qui ne s'adressent pas à nous en nous situant d'emblée du côté du titre de psychanalyste. Aux CCAF, c'est notre particularité - on n'est pas les seuls - que d'avoir toujours refusé et dès le départ cette question du titre : pas de liste d'analyste, y compris et même après la passe. Et voilà, on peut être amené à travailler cette question là.

Albert Maître fait remarquer que court en filigrane dans le débat, la question de ce qui spécifie la psychanalyse. Si on remonte quelques décennies en arrière, quand il n'y avait que des psychiatres et des psychanalystes, les psychanalystes avaient le souci de la respectabilité et de se faire une place dans le social. Il était enseigné aux analystes en formation que la pratique était celle de la cure type, on recevait en entretiens préliminaires et on posait un indication ou

une contre-indication à la cure type (on se rappelle ce qu'a opposé Lacan à Bouvet sur ce point-là). Il s'est produit que ces demandes ne trouvant pas leur place là-dedans, des praticiens se sont mis à entendre des sujets qui ne relevaient pas d'un acte psychiatrique à proprement parler ni d'une cure type et ont amené le développement des psychothérapies, qui peut donc être entendu comme le symptôme de cela.

Qu'est-ce qui spécifie la psychanalyse ? C'est un lieu où demeure un certain manque : nous accueillons la demande sans y répondre, même si ces personnes s'adressent à l'analyste pour des questions de psychopathologie de la vie quotidienne. Ils savent intuitivement que ça ne se résout pas par des recettes psychothérapeutiques ou autres.

Martine Aïmedieu se questionne sur la passe puisqu'il est question de suivre ce qu'il en est du moment de devenir analyste. La transmission, elle la voit plutôt du côté d'une transmission qui se fait avec les enfants, les parents.

Jacques Nassif : le discours des marchés n'est plus un discours à la Ford. Les objets sont proposés à l'encan, et en avoir ou pas conditionne le bonheur. Nous sommes tous supposés avoir des voitures, des portables, des ordinateurs qui devraient tout résoudre et organiser, gérer pas seulement le nombre mais la qualité. Il fut un temps où le psychanalyste était à l'aise dans cette barbarie. Confrontés à ce monde, notre tâche serait-elle d'être de bons petits soldats qui vont à la rencontre du malaise... ces façons de faire de la politique sans la faire tout en disant que ça sera la même politique que le président soit de droite ou de gauche ! C'est ce monde froid et impersonnel qui devrait être à dénoncer à partir de la pratique du psychanalyste, J'aimerais que lors de cette journée nous y consacrons du temps.

Claude Lioux apporte l'exemple des jeunes gens qu'elle reçoit qui disent « chercher leur voie ». Là, ils ne trouvent pas la même position que celles de leurs parents ou professeurs qui les orientent vers des études où « on est sûr de trouver du boulot », ils trouvent quelqu'un qui ne leur apporte pas de solutions mais qui les soutient dans leur questionnement. Elle accepte leur propre temporalité et n'essaie pas de se conformer à un rythme de « x fois par semaine », etc.

Christophe Amestoy reprend la question et souligne combien l'intitulé « psy » a changé la donne. Il trouve que les gens viennent avec des prérequis, des points de repères (coaching, médiation, etc.) et disent n'avoir pas d'argent, pas le temps, que dans 6 mois ils doivent déménager... ils demandent un rythme de tous les 15 jours et il se passe tellement d'événements dans l'intervalle des 15 jours que rien ne peut se décaler ; ça c'est vraiment une difficulté, souligne-t-il.

Anne Jaeger soumet quelque chose qu'elle vient de penser et qui concerne la manière dont il n'y aurait pas assez de jeunes, ou comment ils ne trouveraient pas leur place dans les CCAF. Elle se demande si nous n'aurions pas à assumer cela, que le travail qui se fait au CCAF ne se fabrique pas forcément avec des

jeunes...

Fabienne Bert, qui vient d'arriver aux CCAF trouve que cette question des « jeunes » ne se pose pas seulement aux CCAF et qu'il lui semble que les CCAF ne sont pas si mal situés pour ça.

Yves Genin apporte alors la référence d'un ouvrage d'une essayiste : Isabelle Sorente : « Addiction générale », qui est une démonstration intéressante de cet aspect d'envahissement par les chiffres ; elle éclaire beaucoup des événements auxquels nous sommes confrontés et dont nous parlons maintenant.

Albert Maître : revient sur la manière dont se formulent les demandes aujourd'hui. Accueillir la souffrance de quelqu'un, ça a des effets psychothérapeutiques. En cela la psychanalyse peut avoir des effets psychothérapeutiques mais nous avons à soutenir la spécificité de la psychanalyse : notre pratique qui peut être psychothérapeutique à certains moments se différencie des psychothérapies dans la mesure où nous maintenons la perspective d'un passage à l'analyse qui peut se faire parfois dans des temps très différés. Si nous n'en sommes plus aux critères de la cure type, il n'en demeure pas moins que le dispositif du divan, par la soustraction de l'objet scopique, est quand même ce qui permet un certain dénouement du transfert que ne permet pas le face à face.

Lucia Ibanez Marquez situait la question de ce séminaire plutôt du côté du malaise de celui qui pratique la psychanalyse aujourd'hui. Dans notre travail nous avons pointé les difficultés de l'analyste, comment dans les institutions on est invité à collaborer à ce qui se passe d'où la question : comment faire avec ça.

Jeanine Martin apporte un autre point de vue en soutenant qu'elle se trouve gênée par les demandes de souffrance au travail. Elle souligne qu'il peut y avoir une dimension presque d'imposture à recevoir ce qui relève de mouvements collectifs, des syndicats. En les recevant, elle se sentirait mise en place de collaboration à ce qui se passe, en essayant de colmater un peu et de faire en sorte que ce soit un peu vivable...

Jean-Pierre Holtzer : Ces personnes qui parlent de leur souffrance au travail, la question du syndicat auquel ils pourraient se référer pour défendre quelque chose de leur travail, ça n'empêche pas de les recevoir. Quelqu'un peut aussi être dans une impasse subjective telle, qu'elle ne puisse plus se dégager et en quoi on ne pourrait pas entendre cela ?

Serge Vallon : Nous avons une pratique qui est impure et qui tout en étant critique est aussi collaborative d'une certaine façon. On a parlé tout à l'heure des essayistes ; il y a des personnes comme Dany Robert Dufour, et d'autres que nous pourrions inviter ; il analyse très bien la décomposition des discours. On pourrait avoir des invités comme lui, les avoir comme interlocuteurs et pas seulement nous interloquer entre nous. Et Serge en profite pour nous informer qu'un des prochains numéros de la revue VST sera sur « Résister, et après ? » et nous invite à y écrire quelque chose sur comment nous résistons...

Isabelle Durand précise que ceux et celles qui veulent venir travailler avec l'un ou l'autre des deux cartels qui préparent les journées de Grenoble le peuvent.

Le prochain séminaire I-AEP à Ostende présenté par Michèle Skierkowski.

Dans le dernier courrier figurait la lettre que nos collègues des 4 associations belges ont envoyée à toutes les associations de l'Inter-associatif. Il y aura donc à Ostende en septembre un séminaire inter-associatif extraordinaire, organisé et provoqué par nos collègues belges, en réaction à ce qui se passe dans l'Inter actuellement : disparition des européens, c'est un inter associatif européen où il n'y a plus que des français et des belges et où tout le monde parle français.

Nos collègues belges proposent aussi de substituer le signifiant « entre » à celui d'Inter, de déplacer déjà un peu les choses en ne se réunissant pas à Paris comme c'est l'habitude.

Ils soulèvent la question du politique dans l'Inter (prendre une position comme celle d'hier en réponse à la demande de nos collègues italiennes n'a pas été possible pour le moment à l'Inter).

Ils demandent que nous écrivions une réponse à leur texte, nous - pas les délégués.e.s- mais les associations.

Michèle Skierkowski fait part de l'idée qui est venue de demander à chacun.e des CCAF d'écrire ne serait-ce que quelques lignes sur ce qu'est l'Inter pour chacun.e. A partir de là nous essaierons de travailler quelque chose qui puisse refléter ce qu'est l'Inter pour notre association.

Lucia Ibanez Marquez : cette proposition arrive à un moment où dans l'Inter certaines associations désinvestissent : il y a des associations sans délégués, ou qui ne paient pas... Il faut pointer où nous en sommes dans ce lien avec l'Inter en tant qu'association, il doit y avoir un débat au sein de chaque association plutôt qu'une position de chaque membre...

Christian Oddoux revient sur le terme « entre » pour rappeler à ceux qui n'y étaient pas que les CCAF ont été une des chevilles ouvrières de l'Inter. Le « entre », ça ne s'était pas dit comme ça, mais ce qui nous semblait être à l'origine de notre investissement dans l'Inter était que l'analyste ne s'autorise que de lui-même ...et de quelques autres, vous entendez bien qu'il y a un « entre » là, nous dit-il.. Il n'était pas du tout question de penser entre nous que notre association ne puisse s'autoriser que d'elle-même. Nous devons nous rappeler cette question de la désappropriation « son analyse, mon analyse... ». La question de la désappropriation, on la trouve dans un maillon essentiel de la procédure de la passe, dans la question des rapporteurs : désappropriation de ce que peut dire le jury, ce qui compte : ce qui va être dit de ce que le jury a dit...

On retrouve cette question dans les propos d'Albert qui parlait de la désintégration du politique. Pour nous il était question de désintégrer cette question de l'autorité

par la personne sur elle-même - « mon analyse ».

Jacques Nassif : Il y a des associations qui pratiquent la politique de la chaise vide et qui finissent par transformer la coordination en une nouvelle association qui ne retransmet plus ce qui se passe dans ce petit groupe bien particulier.

Le fait que l'Inter se soit fondé sur un « ni...ni » ni une super association, ni une fédération, ni un ensemble politiquement consistant qui pourrait peser sur la communauté analytique - il ne fallait pas que nous ayons des finances de crainte d'une appropriation, d'une prise de pouvoir... - L'I-AEP s'est créée en pleine dissolution et on a proposé « l'hétérogénéité », dans la crainte d'une prise de pouvoir et la seule prise de pouvoir qui a eu lieu, c'est celle de la langue française ; nous nous retrouvons avec une seule langue alors qu'on se prétend européen.

Jacques Nassif préconise alors une dissolution et une refondation, pour sortir de ce ni...ni. Le Manifesto a bien montré toute l'importance qu'il y a à ne pas avoir seulement des positions individuelles.

Albert Maître revient sur l'importance selon lui de soutenir et de garder le signifiant « Inter », « entre » renvoyant à « Entre-nous » pour souligner qu'une association ne se signifie pas elle-même mais par rapport à quelques autres. Il pense qu'il est nécessaire d'envisager avec les associations qui seraient d'accord une refondation.

Lucia Ibañez Marquez souligne que dans le texte des collègues belges la question de la dissolution/refondation figure déjà.

Michèle Skierkowski ajoute qu'actuellement l'Inter peut tenir un discours sur la nécessité de la refondation mais que cela n'aboutit jamais à une prise de position ou à un acte ; il est nécessaire de prendre position maintenant.

Serge Vallon souligne que dans la section européenne de Convergencia, il en est un peu de même. Il exprime sa crainte quant au terme de « dissolution », sauf si c'est un ensemble qui la décide. Si nous sommes les seuls à vouloir la dissolution, nous allons nous priver d'un instrument utile, il recommande la prudence avec le terme de « dissolution ».

Guy Ciblac demande ce que nous ferons si les délégués.e.s proposent la dissolution et qu'il n'y a pas majorité pour cette dissolution ? Nous partirions ? C'est une question de stratégie, il faut être prudent...

Jean-Pierre Holtzer réplique qu'on ne peut pas prévoir aujourd'hui ce qui se passera à Ostende. Il va y avoir un débat dont nous aurons à tirer les conséquences pour la coordination de novembre et c'est à ce moment-là que les choses se décideront.

Michèle Skierkowski trouve effectivement qu'il faut faire attention à ne pas se laisser emporter dans un mouvement de dissolution sans qu'il n'y ait de solution ; les emportements n'ont aucune incidence sur le fonctionnement de l'Inter, nous l'avons vu en juin 2010.

Albert Maître propose que l'assemblée générale donne mandat aux délégués.e.s pour prendre langue à Ostende

et après avec les autres associations afin de mesurer combien sont favorables ou pas à cette dissolution.

Lucia Ibañez Marquez revient sur le fait que les collègues belges nous convient à prendre acte de ce qui se passe et à en tirer les conséquences ; il est important de penser et de préparer l'après.

Delphine de Roux propose que nous prenions en compte une certaine temporalité dans le débat et souligne la nécessité que notre assemblée débâte à nouveau de ces questions après Ostende.

Anne Jaeger se demande si les italiens ou les espagnols seraient encore intéressés par l'Inter ?

A quoi il est précisé que seront invités à Ostende ceux qui sont partis et ceux qui demandent à y entrer comme le Point de Capiton...

L'assemblée générale donne mandat aux délégué.e.s pour une concertation avec les autres associations et pour poser, dans le temps qui paraîtra le plus adéquat, la question d'une refondation.

Débat sur psychanalyse et psychothérapie, samedi 10 septembre à Montpellier :

Michèle Skierkowski, présente cette journée dans la droite ligne du débat qui vient d'avoir lieu. En effet, « prendre langue avec les autres associations » trouvera en quelque sorte son premier pas dans cette journée de septembre.

A l'origine de ce projet, se trouve l'intérêt suscité par le texte d'Albert Maître parmi les membres du Mouvement du Coût Freudien, du Cercle Freudien et de l'Insu. Ces trois associations se retrouveront donc avec les CCAF à Montpellier pour discuter des conséquences probables ou possibles de la réglementation du titre de psychothérapeute sur la pratique de la psychanalyse.

C'est ainsi une manière de commencer à nouer des liens de travail avec ces associations qui sont nos voisines.

Tous les renseignements nécessaires quant à l'organisation, au logement et au déroulement de cette journée sont donnés et seront rappelés dans une newsletter.

Martine Delaplace présente alors **un nouveau lieu pour nos réunions à Paris** : nous pouvons en effet bénéficier gratuitement de salles dans la Maison des Associations du 20^{ème} arrondissement, arrondissement dans lequel est déclarée notre association.

Claude Masclef informe du **tirage au sort du prochain dispositif de la pratique** :

Cartel d'adresse :

Jean-Michel DARCHY
Luc DIAZ
Eric DIDIER
Bertrand PHESANS

Cartel 1 :

Estelle DENECE
Michel DIDIER-LAURENT
Dominique LALLIER- MOREAU
Peter LEMESIC
Patricia PHILIPPOT

Cartel 2 :

Danielle ALLIER
Claudine HERAIL
Jean-Pierre HOLTZER
Costas LADAS
Jacques NASSIF
Yvette SELLES-LAGORCE

Cartel 3 :

Christophe AMESTOY
Agnès BEAULIEU
Fabienne BERT
Isabelle DUFRESNOY
Marie-Françoise RIGOLLET

Dispositif sur la pratique : restitution par le cartel d'adresse

La Grande Muette

Estelle Denecé

La Grande Muette , dite la faucheuse rôde .
Elle traque et de sa bouche en gouffre s'échappe
palier par palier la question de la différence pas
liée.
Elle tranche ce qui n'est pas au plus vif, dans cette
menue monnaie des bavardages, discours, et glapis-
sissement de gorgone.
À ses côtés la parole impérieuse d'un prophète,
hurle dans l'épaisseur du bruit, se terrent ceux qui
ne veulent pas entendre les catastrophes à venir.
Quel creux de l'oreille consentira à se laisser tra-
verser par la parole de ceux et celles qui ne l'ont
guère.
Prendre la parole est un acte : il peut être subversif,
pas terroriste.
Ce ne sont pas seulement les paroles dites dans la
fièvre impérieuse de l'alerte et de l'angoisse qui
méduse, c'est un coup d'état projeté à l'assemblée,
comme un désespoir de dire.
Entre le silence, le discours et le cri, cet antre serait-
il un lieu d'accueil et d'assomption de
l'inconscient ?
Il ne s'agit pas non plus de se taire, mais de faire
silence et résister à la sidération et l'injonction du
Bonheur à bas prix.
Faire silence, c'est prendre le temps de penser et de
laisser ce temps à la parole de circuler et de se faire
entendre.
Dans cette question du silence et de la parole, des
hommes sont taiseux et des femmes demandent à
parler ou font silence« comme les veuves de la
place de Mai » à rechercher le corps du dire ou du
disant réduit au néant.
Se taire, c'est mourir, faire silence, c'est un parler
parlé en creux.

Texte résumé (partiel) de la restitution à l'institution du travail du cartel les 18-19 juin 2011

Danièle Allier
Estelle Denecé
Claudine Herail
Bertrand Phésans

Les participants au retour ont été au nombre de 16 dont 13 représentant 4 cartels de la pratique tous venus, ainsi, comme demandé, au nombre d'au moins 2 par cartel ; une personne est venue pour s'installer dans la position du *silencieux* ; qui n'a donc rien dit.

Il a d'ailleurs été dit à ce retour qu'en effet, *on pouvait venir aussi pour écouter* et, par ailleurs, il ne peut qu'être souligné l'existence d'une difficulté certaine à respecter la règle imposée par le Cartel d'adresse de ne pas entamer d'échanges entre cartels ou entre représentants lors de cette réunion du retour.

Ce retour a permis de différencier d'abord ceux qui, d'une part, se sont retrouvés par des *rencontres précaires* c'est-à-dire dans des réunions situées *entre deux trains*. Situation mise en opposition avec des rencontres *week-ends* c'est-à-dire longues et dégagees, du côté rationalisation, de l'utilisation efficace du temps de réunion du cartel, laissant clairement entendre ce que nous appelons l'effet *banquet* : jouissance de la rencontre, plaisir de la discussion en buvant et mangeant. Au final cependant, c'est le sentiment de n'avoir *pas bien trouvé le rythme de travail* qui aurait pu les satisfaire pleinement qui a été retenu à ce retour ; d'autre part, se sont retrouvés autour de questions sur le cartel lui-même et ont élaboré, à ce retour, la nature *impressionniste* de leur cartel pour autant que s'ils ne se sont pas arrêtés sur un thème identifié ou particulier, cependant leur travail les a manifestement amené à discuter les effets de la vie dans *un monde de bruts*. Discussion les ayant entraînés vers des questions sur la pratique centrées, d'une part sur psychanalyse et politique et d'une façon plus générale sur la possibilité d'une pratique de la psychanalyse tenant compte des effets du contexte social, professionnel etc.

Ensuite ce sont ceux dont c'est la difficulté à « faire » cartel qui est apparue au premier plan même s'ils ne l'ont pas explicitement élaborée comme telle, difficulté qui n'a, semble-t-il, jamais disparu jusqu'à remettre en cause leur venue même à ce retour. Et si l'on peut dire qu'ils ont néanmoins pu faire cartel à notre avis, c'est en constatant leur

présence mais aussi en relevant que l'un d'eux, absent, a néanmoins téléphoné pendant ce temps même du retour à propos du discours rapporté de leur cartel dans celui-ci.

Enfin, il y a ceux que nous nous sommes permis de nommer *les vieux routards de la cartellisation* pour autant qu'aucune question sur le cartel lui-même n'est venue les solliciter, qu'ils se sont réunis sur un rythme n'ayant posé aucune difficulté et autour d'un thème rapidement établi.

Dès lors, d'une part, on a pu retrouver avec ce cartel la question de la forme des rencontres avec un clin d'œil à la tradition philosophique grecque des rencontres comme un autre cartel, non pas cette fois par la forme *banquet* mais par la forme péripatéticienne avec des réunions dans un jardin.

Quant à l'élaboration qui a été la leur, transcrite ici de façon succincte, il en a été fait retour autour de la position de l'analyste relativement à la demande d'analyse – dans un moment de crise par exemple – et soulevant, en corollaire, la question du désir de l'analyste particulièrement sur ces effets dans la pratique de l'analyse (par exemple autour d'une position fermée, carré dans son fauteuil).

Quant à un thème de travail pour l'institution, le thème de la position de l'analyste relativement à la demande et les effets de celle-ci sur l'analyste nous a amenés, finalement, à orienter notre discussion sur la question de la *règle fondamentale*. Par exemple en soutenant l'existence d'une dissymétrie dans les positions analyste analysant instaurée par l'institution constituée par la situation analytique mais non instaurée par la parole. Par rapport à celle-ci, tout au contraire, il nous semble que la réciprocité est à évoquer – et à rendre efficiente dans la pratique – évidemment non par rapport à l'autre mais par rapport au langage et, précisément, par la règle pour autant qu'elle doit d'abord être appliquée par celui qui l'énonce.

Cartels Constituants de l'Analyse Freudienne

Séminaire : De la clinique psychanalytique

15 et 16 octobre 2011

à la Maison des Associations du 20ème
1-3 rue Frédéric Lemaître
75020 Paris
(Métro Jourdain)

*« Qu'est-ce que la clinique psychanalytique ?
Ce n'est pas compliqué.
Elle a une base : c'est ce qu'on dit dans une psychanalyse. »
Jacques Lacan*

Ce dispositif est dès le départ ouvert à nos correspondant.e.s et à nos collègues qui pourraient être intéressé.e.s.

Samedi 15 octobre 2011 :

9h.30- Accueil et constitution de 4 ateliers par tirage au sort.

10h.-12h.30 et 14h.30-17h.

Chaque atelier débattrà autour d'un développement clinique.

A charge pour chaque atelier de désigner deux personnes qui transmettront ce qu'elles auront entendu de ce travail, le dimanche matin en réunion plénière.

Ces ateliers auront lieu toute la journée du samedi.

Dimanche 16 octobre 2011 :

9h.30-11h.30.

Transmission par les 8 personnes représentant les 4 ateliers des thèmes développés, en assemblée plénière.

11h.30-12h.

Pause avec collation.

12h.-14h.

L'assemblée débattrà de ces thèmes et définira ainsi le thème général du colloque des CCAF qui aura lieu le 3ème week-end d'octobre 2012.

Des cartels se constitueront avec un coordonnateur par cartel et un premier compte-rendu du travail aura lieu en mars 2012 pendant la Journée des cartels à Montpellier.

Arguments pour le séminaire cliniques

L'amour « Meetic »

Albert Maître

La fiction d'un objet immédiatement accessible, grâce au pouvoir de l'économie numérique, semble introduire de nouvelles modalités du lien amoureux.

C'est en tout cas un des aspects restitué par le retour du cartel d'adresse. Cet objet pouvant être assimilé à une « Mère archaïque » immune au manque dont l'envers susciterait l'agir, la violence des séparations et une position mélancolique du sujet.

Il éclipserait l'orientation par la fonction phallique de nos économies libidinales ainsi que les positions sexuées, laissant hommes et femmes dans le désarroi de ce qui peut faire lien entre eux.

N'étant pas différent d'un amour véritable, comme Freud le faisait remarquer, le transfert est-il affecté par ces nouvelles formes du lien amoureux et quelles conséquences cela a-t-il sur la pratique des psychanalystes ?

Qu'en est-il de *Ce qu'il vient* au temps de *c kil vi I*

Martine Delaplace

Trois pierres sur le chemin :

L'évocation faite lors du retour du cartel d'adresse par Bertrand Phésans, de la règle fondamentale comme un thème possible de colloque.

Le film documentaire réalisé par Baudouin Koenig *Oedipe en Chine*, évoqué vendredi soir pendant la réunion de préparation du séminaire de Grenoble avec le GEPG et l'article de Jean-Pierre Holtzer à son sujet, paru dans le Courrier de mars 2008, notamment cette phrase relevée par Jean-Pierre :

« *Aujourd'hui, en Chine, parler de soi est une révolution qui débute à peine ...* »

Et le texte fondateur d'André Rondepierre « Concept essentiel de la règle fondamentale de l'analyse freudienne : l'Einfall – le « ce qui vient ».

Que peut entendre celui qui arrive aujourd'hui dans nos cabinets avec sa façon de demander quelque chose qui peut paraître nouvelle à certains et jusqu'à irrecevable à d'autres, que peut-il entendre, cet analysant moderne, de la règle fondamentale ?

Car nous ne sommes ni à Vienne au 19^{ème} siècle, ni en Chine aujourd'hui. Quelle différence pour l'*homo europeus* entre le *ce-qu'il-vient* de la règle énoncée et le dire tout ce qui lui passe par la tête, n'importe quoi à tout le monde et devant tout le monde, l'immédiatement discible et inscriptible qui lui sont devenus familiers ?

Pour reprendre les termes de Rondepierre, dans le monde du *quoi que ce soit qui lui vient*, il est devenu beaucoup plus difficile d'entendre qu'il s'agit de *quelque chose qui lui est venu*.

La règle fondamentale est-elle affectée par les nouvelles formes du dire, du parler et écrire, et quelles conséquences cela a-t-il sur la pratique des psychanalystes ?

Alea non jacta est ? *

Serge vallon

Imaginez un hôpital provincial, service public ordinaire du système de santé français. Il dispose d'une maternité de taille moyenne qui permet à la population locale d'y aller, avec -au choix- une clinique privée spécialisée.

Y arrive un jour en urgence une jeune femme inconnue enceinte de cinq mois environ. La jeune femme a passé le week-end précédent à déménager, faisant des efforts physiques peut-être mal à propos. On la prévient immédiatement qu'à ce stade l'enfant ne sera pas viable.

Le hasard voudra que trois accouchements simultanés –eux à terme- se déclenchent dans la maternité. Le service ne dispose que de deux chambres permettant deux accouchements en parallèle. Malgré cette coïncidence les sages femmes de permanence feront l'exploit de faire naître les trois bébés sans dommage mais au prix d'une belle précipitation. La jeune inconnue laissée seule un instant (dix minutes ?) fera une fausse couche à ce moment de crise. Réconfortée et délivrée l'instant d'après, on prendra soin de déposer pudiquement sur son ventre le fœtus mort-né.

Le media local va assurer la promotion de cet événement vite relayé par journaux ou télévision nationale. La jeune femme, toute à son chagrin d'avoir perdu cette grossesse, dira -ou on lui fera dire- qu'« elle a perdu son bébé » et qu'elle a « accouché seule » sans assistance. Voilà l'amorce d'un scandale qui interpelle l'hôpital vite accusé de défaillance avec ses professionnels. Au delà le service public serait-il en cause avec ses adversaires de droite ou de gauche ? Au delà le gouvernement avec sa politique d'économie des moyens.

Un avocat spécialisé se précipitera pour conseiller au couple malheureux de porter plainte et pour partager avec eux les dommages et intérêts.

L'hôpital harcelé par une meute de micros et de caméra se défendra bien mal en avançant des raisons médicales : pas de bébé viable avant tant de semaines et tant de poids. Il lira pour sa défense un communiqué écrit, sans faire face à la meute médiatique qui attend autre chose. Les enquêtes s'ensuivront mécaniquement, celle de la police comme de la tutelle ARS, comme de l'hôpital lui-même, mettant à mal la communauté hospitalière ainsi mise en procès.

Que veulent les médias ? Fabriquer un événement émotionnel : la mort d'un enfant ! Certains feront un amalgame mensonger avec des morts d'enfant (accident ou maladie) ayant eu lieu les derniers mois. Qu'importe ! Il faut de l'émotion. Des larmes et de la compassion, éphémères ou hypocrites.

A cette émotion doit correspondre une victime. La victime sera la jeune femme ayant fait une fausse couche. On oubliera les multiples grossesses inachevées spontanément chaque année. On oubliera la responsabilité personnelle de la femme. On dira qu'elle n'a pas été accompagnée, suggérant que l'enfant aurait pu devenir viable. Et d'ailleurs la science médicale dans un autre pays développé a ranimé un fœtus de 400 grammes : exploit technique !

A cette victime doit correspondre un coupable. C'est l'hôpital ou son personnel ou son organisation. Où était les médecins – de fait occupés à des consultations- n'auraient-ils pu être présents et accompagner cette fausse couche.

Implicitement il fallait éviter ce registre de mort.

Cette séquence caractéristique : événement émotionnel, victime, coupable ; nous en apprend sur notre société et ses images d'elle-même.

Certes on pourrait dire en consolation aux personnels que l'événement sera oublié le mois suivant, remplacé par un autre comme une prise d'otages, l'agression par un malade mental, une maltraitance familiale ou les avatars sexuels d'un homme politique.

Le mal est fait : celui de l'accusation sans preuve et surtout du malentendu et de la méconnaissance qu'il implique dans la population. Les professionnels sauront que leurs compétences, leurs dévouements ne sont pas pris en compte ; pas plus que les difficultés bien réelles liées à leur statut¹ et aux défaillances éventuelles d'organisation des soins.

*Expression latine « Alea jacta est », « Que les dés soient jetés » attribuée à César franchissant le Rubicon pour conquérir Rome. Elle a donné la catégorie d'aléatoire, imprévisible, à partir du jeu de dés à lancer.

¹ Au delà de l'exemple particulier on sait que dans l'administration publique française des personnels à statut précaire – par exemple contrat bimensuel renouvelables pendant des

Cette séquence nous instruit me semble t'il d'abord de l'absence d'alea. L'événement de hasard, surtout celui qui est malheureux et produit une souffrance psychosociale, est nié dans son advenue. Alea non jacta est ! Il doit être déplacé et inscrit dans une causalité qui serait ainsi maîtrisable. Maîtrisé par qui ? Par un discours et un pouvoir qui n'en ferait qu'un effet déductible et prévisible. Biopouvoir avancerait Michel Foucault de cette emprise. Ce biopouvoir ici illustré est sanitaire. L'hôpital doit garantir notre santé, nos projets d'enfants sur mesure, effacer nos excès et nos fragilités.

Il doit très clairement faire disparaître la mort. Les journalistes ne veulent pas savoir que l'on vient à l'hôpital pour mourir avec miséricorde tout autant que pour y survivre à un accident ou une maladie. Ce déni de la mort va jusqu'à faire disparaître les corps. On vous propose ainsi de l'envoyer directement et discrètement au cimetière ou au crématorium sans repasser par la maison familiale. En vous économisant la pénible vue d'un cadavre.

Ce biopouvoir nous saisit désormais dans notre intimité même. Est-ce bon pour ma santé ? La question infiltre tous nos actes. Nous la renvoyons au médecin, lequel n'en peut mais s'il est honnête et vrai savant. Affaire de probabilité, multifactorielle, dira t'il. Possibilité mais pas certitude. Une collègue malade d'un cancer alléguait de sa foi en Dieu face à son médecin. « Je sens que Dieu ne me veut pas encore ! » disait elle avec aplomb. Le médecin, ne sachant que faire de cette position subjective, insistait lourdement et agressivement pour dire que c'était très grave ce qu'elle avait !

Ce biopouvoir n'est pas la science – médicale ou autre- toujours faites de conjectures et de savoirs partiels, mais un scientisme qui est notre religion la plus commune. Il produit sur nos esprits un « souci de soi » individualiste particulier que le philosophe italien Pierangelo Di Vittorio appelle « une managerialisation de l'âme ». ¹ Il y voit un « age post-pathologique » qui efface la distinction entre autonomie et hétéronomie. La gestion sociale et individuelle de la notion de traumatisme -catégorie extensible- fait ainsi de nous des victimes toujours appelées à demander réparation. Souvenez vous du procès fait aux supposés responsables du fait d'être né.

Une médicalisation complète de l'existence, encouragée par exemple en psychiatrie par les catégories nosologiques complaisamment caoutchouteuses du DSM, est en marche. Toute éthique de la responsa-

bilité voire toute pratique de la vérité peuvent elle s'y maintenir ?

années – sont chargés de tâches à lourdes responsabilités dont se déchargent des personnels à statut protégé...

¹ P. Di Vittorio / Collectif Action30 « Penser le fascisme aujourd'hui. Reflets italiens » Lignes N°33 2010

Lettre aux psychiatres en formation

Une introduction à un entendement possible de la pensée délirante

Albert Maître

L'enseignement au cours de cette année avait pour visée de montrer qu'il y a de la pensée dans l'expérience psychotique et donc un sujet qui tente de se faire entendre et reconnaître par un Autre.

Socialement, le psychiatre, lieu d'adresse du sujet psychosé, occupe cette place de l'Autre (la majuscule dénote l'écart nécessaire d'une écoute pour qu'une parole ne soit pas réduite à son sens le plus immédiat comme dans une conversation). Il importe donc qu'il ait quelques notions des caractéristiques et enjeux du dire dans la psychose. Ceci implique de ne pas réduire la folie à une maladie d'organe ou à un déficit biologique ou psychologique. Bien qu'abandonnée depuis longtemps, l'assimilation historique de la folie à une démence n'a pas complètement disparue de nos préjugés, comme en témoigne le retour d'un intérêt pour les troubles cognitifs dans les psychoses. Nous devons donc en préliminaire revenir sur ce qui caractérise l'expérience psychotique.

CLINIQUE DE L'EXPERIENCE PSYCHOTIQUE
Classiquement, en psychiatrie, la psychose est définie, en son trait différentiel avec les autres entités nosologiques, par un trouble d'appréhension de la réalité induit par les hallucinations et (ou) le délire. Hormis dans les syndromes confusionnels, il serait plus précis de faire remarquer qu'il ne s'agit pas d'un déficit d'appréhension de la réalité en soi, mais au contraire d'une surimposition à l'expérience de la réalité des significations univoques des hallucinations et du délire. C'est dire que le phénomène central de l'expérience psychotique relève d'un trouble de la signification donc du rapport du sujet à l'ordre symbolique.

Ce trouble de la signification se manifeste cliniquement dans l'automatisme mental et les hallucinations ainsi que par l'infatuation et le délire. Ces manifestations existent dans des proportions variables selon les formes cliniques et évolutives des psychoses. Nous les décrirons sans préjuger de ces variations.

- 1- L'automatisme mental et les hallucinations.

De Clérambault a décrit un trouble de la pensée caractérisé par un sentiment d'étrangeté consécutif à une perturbation de son cours(arrêts, ralentisse-

ments, dédoublement, intrusion...) et d'autres phénomènes tels des manifestations cénesthésiques auditives. Ces phénomènes, dits élémentaires, sont anidéiques, c'est à dire sans contenu faisant sens. Ils traduisent une dissolution plus ou moins progressive de ce sentiment communément partagé d'une intimité avec notre pensée qui nous incline à la considérer comme la représentation de notre singularité subjective. Du fait de l'automatisme mental, ces troubles prennent la forme de pensées imposées, souvent absurdes car constituées par des phrases interrompues avec des allusions plus ou moins énigmatiques. Ces phénomènes élémentaires caractérisent le Petit automatisme mental qui fait vivre au sujet le sentiment d'un démantèlement de sa capacité de penser et d'agir. Puis les cénesthésies auditives, visuelles et parfois olfactives donnent lieu à un contenu hallucinatoire plus marqué. Les hallucinations sont des perceptions effectives (comme les scènes du rêve pendant le sommeil) qui s'imposent dans le réel, c'est à dire qu'elles sont éprouvées dans une immédiateté, sans possibilité de l'écart critique d'un jugement, ce qui leur confère un statut de réalité incontestable qui rend illusoire toute sollicitation visant à faire reconnaître leur caractère "subjectif". Leur intrusion dans la vie psychique est donc attribuée à une influence externe, d'abord impersonnelle puis à l'intentionnalité d'un Autre. On est passé ainsi du Petit au Grand Automatisme puis au délire, lequel vient donner un sens à cette expérience angoissante d'anéantissement de la vie psychique et de son aliénation à un Autre. Bien entendu, ce déroulement du déclenchement d'un épisode psychotique est plus ou moins apparent selon les différentes formes des psychoses et leur moment évolutif, mais ce qui est le plus caractéristique c'est la précession des phénomènes élémentaires sur le sens délirant qui est chronologiquement second. Ce qui signe une antériorité logique des troubles de la pensée, donc de la structure discursive de la subjectivité sur le contenu délirant. Cette incidence de la structure discursive sur le thème délirant a été soulignée par Freud (in Cinq psychanalyses, p.308) quand il remarquait que les psychoses paranoïaques consistaient à réfuter un fantasme qui s'énonçerait: " Moi, un homme, je l'aime lui un homme". Le délire de

jalousie fait porter la négation sur le sujet: "ce n'est pas moi qui aime les hommes, c'est elle qui les aime". Le délire de persécution fait porter la négation sur le verbe: "je n'aime pas les hommes" est imputé à un autre qui donc me hait et "je le hais, parce qu'il me hait". L'érotomanie nie l'objet "homme" et va consister à dire: "ce n'est pas lui, un homme, que j'aime, c'est elle, une femme". Elle lui attribue la proposition qui se transforme en: "c'est elle qui m'aime et je l'aime parce qu'elle m'aime". Le délire des grandeurs fait porter une négation encore plus radicale sur l'objet: "je n'aime pas les hommes" devient: "je n'aime personne", puis: "je n'aime que moi". Ainsi les structures syntaxiques du langage ordonnent une clinique qui se répartit selon une négation portée sur chacun de ses éléments constitutifs: sujet, verbe, objet. Mais l'incidence du langage sur la clinique intervient aussi à un niveau encore plus fondamental que le thème du délire comme en témoigne la précession des phénomènes élémentaires sur le délire. Qu'est-ce que délirer?

- 2- Le délire

Les aliénistes du XIX^{ème} siècle ont tenté, une classification des psychoses délirantes selon le thème du délire. Cette tentative s'est révélée insatisfaisante, car d'une part les thèmes sont infinis et variables et d'autre part une nosologie selon le thème délirant occulte ce qui spécifie en soi la pensée délirante. Un délire se caractérise avant tout par la précipitation d'une signification univoque qui va organiser une interprétation aliénante de la relation du sujet à son monde en lui donnant un sens intangible. Cette interprétation figée va l'amener à ramener à lui-même (infatuation) ce qui lui fait signe dans le réel. Le délire comporte donc ce qui spécifie la psychose (un trouble de l'ordre symbolique) mais en même temps, comme Freud l'avait remarqué, il constitue une tentative de guérison dans la mesure où il est une manière de renouer un lien à l'Autre. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, parvenir à construire un délire de persécution, par exemple, c'est donner un sens et une cause à l'anéantissement subjectif que vit le sujet psychosé et par sa plainte tenter de sortir d'un narcissisme mortifère.

Nous avons employé les termes de sujet et de signification pour spécifier ce qui caractérise l'expérience psychotique. Il convient de préciser la portée de ces notions et en particulier leur raison langagière.

DE LA SIGNIFICATION

Nous ne reprendrons pas ici les données de la linguistique structurale sur l'arbitraire du signe linguistique et sur la distinction signifiant/signifié. Nous rappellerons seulement que la signification d'une phrase ne peut s'établir qu'à son terme, ce qui re-

vient à dire qu'elle relève d'une relation de signifiants (Benveniste). En d'autres termes que la signification de nos propos demeure toujours contingente et potentiellement énigmatique, c'est pourquoi nous attendons toujours d'un Autre la confirmation de la raison de ces propos qui nous représentent auprès de lui. Nous sommes là en train d'introduire la notion de sujet, représentée par un signifiant pour un autre signifiant. Cette dimension du sujet se distingue de celle du Moi, qui elle, relève d'une identification à l'image du corps propre (stade du miroir). Cette conception discursive de la notion de sujet rend compte, quand elle se trouve désintégrée lors de l'automatisme mental, des phénomènes de dépersonnalisation et d'anéantissement subjectif observés au début des psychoses ainsi que de la perplexité à l'égard de ce vécu avant qu'une signification figée vienne lui donner un sens univoque dans le délire. Ce trouble majeur de la signification est une atteinte de la fonction symbolique qui fait consister la dimension du sujet telle que nous l'avons spécifiée. Ceci a pour conséquence que le psychosé ne peut se soutenir que d'un Moi qui subit de ce fait une infatuation telle (mégéromanie narcissique) que ça lui fait signe à lui, personnellement et que ce signe ne peut pas être renvoyé à la contingence d'une signification.

Puisque nous sommes des êtres parlants et usons donc avec le langage d'un médium régi par des lois symboliques, comment se fait-il que le simple fait de parler ne nous confère-t-il pas une aptitude à symboliser et donc à ne pas traiter les mots comme des choses, ce qui est le fait de l'expérience psychotique?

Ceci nous amène à préciser ce qui spécifie la dimension du symbolique, soit la logique du signifiant. Elle se distingue de la logique du signe, qui comme son nom l'indique, est destinée à faire signe à quelqu'un d'une signification déterminée (cf. la signalisation du réseau routier). Cette logique relève de la communication. La logique du signifiant subvertit la notion de représentation sur laquelle repose la logique du signe. La dimension du symbolique efficiente pour la constitution subjective suppose un pas de plus. Elle implique non seulement une représentation de l'objet, mais surtout de son absence. C'est ce qu'institue le signifiant dans la mesure où il ne renvoie pas à la représentation d'un objet mais à un autre signifiant et la signification qui en résulte institue l'objet comme perdu et donc cause du désir.

Chaque infans a à effectuer cet acte par lequel il habitera le langage. Le manque de l'objet primordial, la mère, ne peut être représenté par quelque objet transitionnel ("doudou"), puisque celui-ci témoigne de la permanence de sa présence dans l'imaginaire. Il ne peut l'être que par ce qui semble motiver son absence, le père. Non pas le père réel,

mais sa fonction de représentation de l'interdit de l'inceste (l'inceste représentant une jouissance infinie de l'objet et donc une fusion avec celui-ci, dont le corollaire serait la perte-absorption du sujet dans l'Autre d'où l'angoisse). Cette dimension métaphorique de la fonction paternelle est l'identification primordiale nécessaire pour qu'un sujet advienne à l'ordre symbolique des lois de la parole et du langage. Son effectuation institue l'ordre symbolique pour un sujet et sa carence rend compte des troubles de la signification comme trait pathognomonique des psychoses. Lacan a mis l'accent sur la caractéristique structurelle des psychoses, un défaut de la métaphore paternelle soit la forclusion du Nom-du-Père. Ce concept éclaire la phénoménologie de l'expérience psychotique. L'hallucination consiste, par exemple, pour la réalité psychique, à une présence envahissante de l'objet qui suscite une excitation et une jouissance (méconnue) sans limite et donc angoissante et douloureuse.

DE LA JOUISSANCE

L'apport freudien, concernant la souffrance psychique, est d'avoir montré qu'un symptôme ne peut se réduire à un déficit, voire à un manque de développement ou de bon sens. Il joue une fonction dans l'économie psychique soit dans la régulation de la jouissance. Notre pratique quotidienne nous montre que si les sujets se plaignent de leurs symptômes et demandent d'en être soulagés, ils y tiennent en même temps. Plus précisément la demande porte sur les aspects gênants du symptôme dans la vie sociale, et la résistance au changement sur un refus de céder sur la jouissance inhérente au fantasme inconscient sous-jacent à tout symptôme.

Ce que Freud a montré dans le champ de la névrose se vérifie aussi dans celui de la psychose comme en témoigne l'expérience psychotique du Président Schreber. Rappelons que cet homme fut parcouru un matin alors qu'il était dans un demi-sommeil par la pensée suivante, et il est égal du point de vue de la réalité psychique que ce soit un rêve ou un fantasme, que: "...ce doit être une chose singulièrement belle que d'être une femme en train de subir l'accouplement..." Il évoque cette pensée sur le mode d'une sensation éprouvée, ce qui implique un effet de jouissance, et en même temps, le rejet d'une telle pensée car "étrangère à toute ma nature", tellement étrangère qu'il se demande après-coup si "quelque influence extérieure ait joué pour m'imposer cette représentation". Ce n'est pas en soi le rejet d'une position féminine qui va précipiter cet homme dans la décompensation psychotique, c'est plutôt que celle-ci était le support de son transfert au Pr. Fleschig, son médecin. La perte de cette adresse et de cette identification à une figure de la métaphore paternelle vont faire disparaître les suppléances dont il pouvait user jusqu'alors pour maintenir une

consistance subjective. Ce qui fait enseignement pour nous dans la lecture de ses "Mémoires d'un névropathe", c'est que malgré les péripéties de son expérience psychotique, effets iatrogènes institutionnels et médicamenteux inclus, il produit un délire où acceptant d'être la femme de Dieu, il enfante une humanité nouvelle. Cette acceptation réintroduit sur le mode imaginaire la suppléance à la métaphore paternelle, stabilise et améliore son état psychotique et lui permet d'obtenir les levées des interdictions juridiques dont il avait été l'objet. Ainsi assistons-nous à un véritable travail du délire, allant dans le sens d'une réparation, plus ou moins réussie selon les cas, des conditions qui ont déterminées un destin psychotique. Cette remarque ne vaut pas pour un encouragement à délirer, ni à ne pas limiter un délire qui aurait des incidences préjudiciables pour un sujet et son entourage; mais à se garder d'une fureur soignante à la quête d'une éradication et d'une critique du délire comme preuve de guérison. L'expérience nous montre qu'une proposition délirante une fois établie va durer toute une vie, même si elle est tue pour s'éviter des traitements intempestifs. Elle tient parce qu'elle est la création d'un sujet pour donner un sens à ce qui, à un moment, s'est joué pour lui comme son anéantissement et elle le soutient mieux que tous nos soins.

Ces éléments pour nous orienter dans la rencontre avec le sujet psychosé étant posés, abordons maintenant les conditions de cette rencontre et les possibilités d'un mieux savoir y faire avec sa psychose.

PSYCHOSE ET DESTINS DE LA PSYCHOSE

Le propre de la psychose, c'est que le délire n'est jamais vécu par le sujet comme un symptôme et que donc la demande de soins, au moins dans un premier temps, émane souvent du social. C'est dire que la rencontre avec le psychiatre ne s'inaugure pas sous les meilleurs auspices. Mais elle a lieu, et son déroulement va conditionner le devenir de la relation soignant/soigné. Que demande un sujet psychosé à son médecin? Pas de le guérir de son délire puisqu'il y croit nécessairement. Mais il s'avère que cette croyance ne lui suffit pas, car toute croyance tend à trouver sa certitude dans le fait d'être partagée par un Autre. Si bien que le ressort de la demande va être de nous convaincre d'y croire. Si nous ne répondons pas à cette demande dans le sens d'un acquiescement ou d'une invalidation, mais d'une invite à revenir nous en parler, un dispositif de parole se met en place. Il va avoir des effets, pour peu que le médecin puisse se décaler quelque peu d'un idéal soignant qui le pousserait à obtenir le plus rapidement possible des résultats signant sa propre efficacité. De revenir parler à un Autre confronte le sujet psychosé à une expérience nouvelle. Alors que pour lui, les mots produisent des effets dans le réel, là, il est confronté au fait que

le dispositif demeure indemne à la propension performative propre à la parole. En d'autres termes, ses mots ne produisent pas les événements ou les choses qu'il espérait et redoutait. Cet état de fait, auquel il est sensible et qui demande que le "psy" n'intervienne pas en personne mais par son écoute, va produire un déplacement de la demande d'un "qu'on y croit" au délire qui le représente, à un "qu'on le croit". On entend dans ce déplacement que s'institue une substitution d'un pronom personnel à ce qui témoignait d'une situation où dans le délire le sujet était réduit à n'être que l'objet de la jouissance de l'Autre. Ce premier pas est le préliminaire nécessaire à ce que le "psy" puisse consister comme lieu d'adresse.

Nous l'illustrerons par une situation clinique rapportée par un médecin généraliste qui recevait un patient réputé schizophrène, suivi par le "secteur". Ce jour-là, ce patient ne le consultait pas pour des motifs strictement médicaux. En effet, il vient demander à son médecin de lui fournir un certificat attestant que lui, Dr A. est son persécuteur. Notre confrère s'évertue à convaincre son patient qu'il n'en est rien, qu'il est là pour le soigner, pour son bien; rien n'y fait. Le patient persiste dans sa demande et devant le refus de son médecin, il lui déclare qu'il va donc s'adresser à un autre médecin, le Dr B.. Celui-ci consulté et confronté à la demande réitérée d'établir un certificat attestant que le Dr.A. est le persécuteur, va s'évertuer, à son tour, à convaincre le patient qu'il n'en est rien. En vain. Cédant en partie à son insistance, il consent, in fine, à lui établir un certificat attestant que le Dr.A. n'est pas son persécuteur. Le patient retourne voir le Dr. A., lui montre le certificat et lui dit à propos du Dr.B. "il n'y a rien compris".

Quelques remarques sur cette psychopathologie de la vie quotidienne d'un sujet psychosé.

Celle qui s'impose d'emblée, c'est cette nécessité pour le sujet de nommer un persécuteur, ce qui revient à trouver un lieu pour situer l'origine de la persécution. Cette localisation permet au sujet d'éviter une angoisse persécutrice anonyme et généralisée; comme l'effectue la phobie en circonscrivant l'angoisse sur un objet. Ceci montre la fonction limitante du symptôme en général sur l'angoisse. Ceci devrait inciter les médecins à quelque prudence dans toute velléité d'une éradication frontale du symptôme.

Le deuxième remarque relèvera que le choix du persécuteur n'est pas aléatoire. Comme Freud l'avait souligné, il est ou fut aimé ou représente quelqu'un qui le fut.

Troisième remarque, la demande du patient est celle d'un écrit portant le nom du médecin et celui du sujet. Cette demande est demande de reconnaissance d'être à l'origine de ses craintes délirantes. Cet écrit ne tiendrait-il pas lieu d'une reconnais-

sance imaginaire de paternité? L'écrit en soi, inscrit durablement ce que la parole énonce par le support éphémère de la voix. Cette nécessité de l'écrit viendrait suppléer la carence de la métaphore paternelle dans cette situation.

Occuper cette fonction d'adresse (et c'est cette nécessité subjective que le patient reproche au Dr B. de n'avoir pas compris) est pour le psychiatre une responsabilité et un engagement dans la durée. On observe fréquemment des rechutes lors des interruptions temporaires ou définitives de ce travail avec les sujets psychosés. Ceci montre que ce premier temps d'un dépôt transférentiel des objets persécutaires n'est pas résolutif de la problématique psychotique. Il relève d'une suppléance imaginaire équivalente à l'amour de transfert dans les névroses dont on sait qu'il est le ressort de la relation hypnotique à l'œuvre dans toute psychothérapie et de ses effets immédiats et éphémères sur le symptôme.

Un traitement possible de la problématique psychotique implique un pas de plus.

REPETER POUR SE REMEMORER ET SE SEPARER DE L'OBJET

Dans la langue anglaise, le terme "remember" nous fait entendre ce "remembrement" de l'image corporelle à l'œuvre du fait de la dimension subjectivante produite par un "se souvenir de...". Alors que les névrosés ressassent leurs souvenirs, l'écoute des sujets psychosés nous les fait entendre dans une immédiateté de leur vie psychique comme s'ils n'avaient pas d'histoire. Cette remarque pour souligner l'enjeu crucial de la remémoration dans un traitement possible des psychoses. Mais ce n'est pas seulement de souvenirs événementiels dont il s'agit, c'est la signification qu'un sujet leur a attribuée et surtout la modalité par laquelle elle s'est inscrite. Celle-ci se manifeste par leur répétition dans le dire ou les passages à l'acte du sujet, comme en témoigne la séquence clinique suivante: T. présentait un délire de persécution, forme évolutive d'une psychose maniaco-dépressive. Il mettait en scène son vécu persécutaire par des attitudes provocantes dans des " boîtes de nuit". Elles se concluaient par des rixes où il se faisait régulièrement rosser. Interpellé par la répétition des ces séquences, il parvint à dire qu'il s'agissait pour lui d'être vu comme un dur, un caïd, pensant ainsi susciter une séduction telle qu'il aurait toutes les femmes. La répétition de ces passages à l'acte cessa après qu'il se souvint que lors d'un repas familial, alors qu'était évoqué le souvenir d'un grand-oncle qui avait combattu sur le front russe avec l'armée allemande, il fit part d'une opinion critique sur cette collaboration. Adolescent, il fut renvoyé par son grand-père et frère de ce collaborateur, à son ignorance de ce qui se jouait à cette époque, renvoi ponctué par un " lui au moins c'était un dur". Ainsi T. était-il pris par ce signifiant

qui lui faisait signe comme identification idéale pour réaliser ce qui semblait être l'objet d'admiration de ce grand-père, lequel avait la réputation d'être entouré de femmes. Bien entendu, ce n'est pas cet évènement de son histoire familiale qui est à l'origine de sa psychose. Au moment de cet évènement, bien que rien cliniquement ne l'indiquait, il traitait déjà les mots comme la chose et se trouvait alors dans la position de les incarner réellement. Les signifiants de cet évènement sont venus donner un sens univoque à une subjectivité qui reposait déjà sur des identifications imaginaires et non sur la logique du signifiant. Le fil de cette précipitation signifiante se lit encore dans le nom de ceux qui le persécutent: Poutine et le "KGB". Tout se passe comme s'il était sans cesse poursuivi pour s'être identifié à ce grand-oncle(qui avait donc combattu les russes). Identification qui circonscrit et limite un vécu persécutoire et en même temps inclut la jouissance d'un Moi-Idéal à être le " dur" aimé de toutes les femmes.

La remémoration des circonstances de la précipitation d'une signification en un sens univoque, qui va dès lors fonctionner comme impératif catégorique, introduit chez le sujet psychosé la dimension d'un savoir qui lui est propre parce qu'issu de son histoire. Pour autant, ce savoir ne vaut pas encore comme un savoir inconscient, qui constituerait une réalité psychique, un fantasme dont le délire n'est qu'un tenant-lieu. Ce qui s'oppose à un tel avènement, c'est la jouissance produite par l'économie psychotique qui est caractérisée par une jouissance de la chose à laquelle renvoie cette logique du signe. La dimension hallucinatoire qui est son expression la plus radicale réalise la présence d'un objet, de fait, non détaché des zones érogènes et suscitant une jouissance ininterrompue. Bien qu'il en souffre et s'en plaigne, le sujet psychosé est dans une addiction vis à vis de celle-ci encore plus grande que celle attribuée aux drogues, car celles-ci peuvent manquer, alors que l'objet hallucinatoire est inhérent à la pensée de la psychose. Ceci rend compte de ce que Freud disait de ces sujets qui aiment leur délire comme ils s'aiment eux-mêmes. D'une part parce que le délire les représente, mais aussi et surtout parce qu'il suscite la jouissance d'une image idéale d'eux-mêmes, sans manque.

Qu'est-ce qui peut écorner cette bulle dans laquelle le délire enferme le sujet psychosé et ouvrir sur la dimension du manque et de l'altérité?

Cette bulle n'est pas un havre de paix. L'appareil psychique traite de manière équivalente l'excès d'excitation que ce soit douleur ou jouissance. La jouissance ininterrompue que vit le sujet psychosé dans les périodes de décompensation est suffisamment douloureuse pour solliciter des modalités de limitation de celle-ci. Le délire en est une, plus ou moins réussie selon les situations. Imparfaite car

toujours marquée par la mégalomanie qui résulte des identifications idéales. Le temps préliminaire est que celles-ci soient produites par la parole du sujet adressée à un Autre et que ces signifiants puissent être entendus dans leur contingence historique ayant déterminé un sens particulier qui voile leur signification(à entendre selon Die Bedeutung de Frege). Ainsi le signifiant dur a été entendu en terme de sens(Der Sinn de Frege) comme ce qui pouvait faire consister une image du corps propre susceptible de satisfaire le manque de l'Autre. Alors qu'il renvoyait à son antonyme "mou" dénotant la castration (Die Bedeutung des Phallus) et le manque de l'Autre. Ce renversement ne va pas sans un deuil à faire de cette mégalomanie d'un égo qui sauverait le monde par son amour. Il s'accompagne inévitablement d'un vécu dépressif qui peut prendre la voie d'un deuil plutôt que celle de la mélancolie dans la mesure où cette phase s'effectue dans le contexte d'une parole adressée.

Qu'elle peut être l'issue subjective à ce deuil du délire?

Quelques exemples pour l'illustrer. Après une décennie de délire de filiation destinant ce sujet à être reconnu comme le monarque qui manque à la France et après des passages à l'acte auprès des autorités politiques et religieuses qui motiveront plusieurs internements, il en vient à penser, au bout de longues années de paroles adressées à son "psy" que le plus important est la dimension spirituelle et non temporelle de la royauté. Ce déplacement d'une réalisation du délire dans le social à un registre spirituel l'amène à se demander si toute sa vie n'a pas été orientée par un délire, mais alors il est pris par une sensation vertigineuse comme s'il se trouvait devant un abîme et s'interroge sur quel autre sens pourrait-il donner à son existence?. Des formulations de ce genre me paraissent plus vraies dans leur ambiguïté, voire dans le maintien d'une certaine dimension énigmatique, qu'une critique radicale de l'histoire délirante qui pourrait tout à fait coexister avec une part clivée où la croyance serait maintenue intacte.

Autre situation, à partir d'un délire de persécution ayant entraîné internement, puis ultérieurement une déféstration pour échapper aux persécuteurs, la remémoration de scènes de son enfance où B. se souvient avoir provoqué des situations dans lesquelles il affectionnait d'être le souffre-douleur de ses camarades. C'était à ses dires la seule modalité qui lui permettait d'être en leur présence, car il n'arrivait pas à prendre part autrement à leurs jeux. La souffrance éprouvée lui donnait un sentiment de ne pas être comme les autres, d'être un sujet d'exception et qu'un jour quelqu'un reconnaîtrait sa souffrance et l'aimerait. Cette séquence illustre que bien avant que n'éclate au grand jour une décompensation psychotique et dès la plus tendre enfance on peut re-

trouver une thématique et un mode de relation à l'Autre qui préfigure le délire futur. Ces remémorations ont eu pour effet une prise de distance avec son délire, telle que sa vie sociale et familiale s'en sont trouvées changées.

Autre situation encore, où une sublimation s'est substituée à un délire de filiation. J. pensait être la princesse Anastasia, une fille du dernier tsar de Russie qui, selon une rumeur qui s'était répandue en Europe au milieu du siècle dernier, aurait échappé au massacre de la famille impériale. Un jour, ses revendications à faire reconnaître sa "véritable identité" ont cédé la place à un intérêt pour la langue et la culture russe. Ce changement est survenu, là encore à la suite de remémorations de sa propre histoire où précisément elle était en mal de reconnaissance. Le fait qu'elle ait pu le faire entendre semble lui avoir permis de déplacer la question d'une généalogie imaginaire du sujet à celle induite par l'usage de la langue et de la parole. La particularité de ce mode sublimatoire est-elle une trace cicatricielle du délire qui signerait sa résolution ou un trésor de signifiants enfouis susceptible de se redéployer à nouveau en délire si une adresse venait à lui manquer ? Cette question en pose une autre, celle de la consistance des effets obtenus. Il ne s'agit pas de parler dans notre champ de guérison. L'expérience montre, quelques soient les traitements employés, que les structures cliniques demeurent inchangées. Ceci rend compte de la longue durée de ces traitements. Par contre le parcours effectué, qui fait entendre les raisons langagières des symptômes, y compris le délire, permet au sujet un mieux savoir y faire avec ce qui est toujours susceptible de se manifester dans le réel.

Si, rétrospectivement, nous nous interrogeons sur ce qui a fait acte de changement pour ce mieux savoir y faire avec sa psychose; le temps de la remémoration paraît crucial et inaugural pour une issue possible à ce qui jusqu'alors se répétait dans le réel. Mais, ce moment ne résout pas la signification figée du délire en la réduisant à une signification quelconque, c'est à dire comme effet fortuit d'une relation de signifiants. Il introduit cependant une dimension temporelle qui change la situation topologique du délire. Celui-ci demeure comme une pensée intime, nécessaire à l'existence du sujet et plus comme une signification à faire advenir dans la réalité. Ca s'exprime, par exemple par un "j'attends qu'on me fasse signe". Remarquons, que le travail d'écriture adressée du Pt. Schreber était parvenu aussi à cette réalisation asymptotique du délire dont parle Lacan et donc à une certaine réussite de la "métaphore délirante". Il me semble que nous pouvons faire un pas de plus que cette stabilisation spontanée du délire quand le social ne la perturbe pas. Qu'un sujet puisse mettre en question le délire comme nécessité subjective est envisageable, ne

serait-ce que sur le mode d'un questionnement sans réponse. Mais Freud nous disait que le Moi ne peut abandonner une croyance que pour une autre. Qu'est-ce qui peut donc se substituer à la jouissance mégalomane de l'identification délirante? Il n'y a pas de substitution mais une entame possible de celle-ci par l'apaisement inhérent à une parole adressée et à la jouissance, certes limitée mais subjectivante, que celle-ci produit. Il n'y a pas de moment définissant un avant et un après de ce passage puisque les effets de la parole reposent exclusivement sur sa pratique effective et non pas sur l'espoir attendu d'une dimension prophétique de celle-ci qui dénouerait d'un mot l'aliénation délirante.

CONCLUSION PROVISOIRE: L'ENSEIGNEMENT DE LA PSYCHOSE

La médecine n'est pas la seule à avoir appréhendé la psychose avec un préjugé déficitaire. La psychanalyse aussi. Que ce soit par les notions de carence du développement de la libido avec fixation narcissique ou par la conception linguistique de forclusion de la métaphore paternelle. Ces orientations, pourtant différentes, induisent l'idée d'un déficit et donc d'une incitation à y pallier, voire à rêver d'une mobilisation de la libido ou d'une greffe possible du symbolique par l'expérience même de la relation thérapeutique. Cette illusion a caractérisé beaucoup de tentatives de traitement psychanalytique des psychoses au siècle passé. L'expérience nous a appris qu'on gagne à considérer la psychose comme une modalité existentielle originale malgré les troubles et souffrances qu'elle produit. Devant une expérience d'anéantissement subjectif vécue lors de l'installation de la première décompensation, la construction d'un délire est une manière de redonner un sens et donc un sujet à cette situation de détresse. Plus que de vouloir l'éradiquer pour une normalité illusoire, il convient de permettre que ce qui insiste à se faire entendre puisse se dire autrement que sur le mode du délire. C'est possible pour peu que le "psy" n'impose pas ses propres préjugés de névrosé comme idéal thérapeutique. Je peux témoigner qu'il m'a fallu un certain temps pour y renoncer et que mes patients s'en sont nettement mieux portés et moi aussi. Cette position implique aussi de se demander ce que la psychose peut nous apprendre, elle, qui semble témoigner d'une absence de foi dans l'existence d'un père selon la Loi. Notre économie libidinale de névrosé ne repose-t-elle pas sur la croyance religieuse en un père aimant et salvateur qui nous protégerait par son interdit d'un déchainement pulsionnel toujours attribué à l'Autre? La forclusion de la métaphore paternelle dans les psychoses ne dispose-t-elle pas, lorsqu'elle parvient à se passer du recours imaginaire au délire, à fonder une subjectivité qui aurait à inventer une manière de faire exister le manque de l'Autre sans

un recours au Nom-du-Père et donc à la propension de ce recours à fonder un lien social de type religieux quand bien même celui-ci se proclamerait-il athée(cf. les régimes totalitaires dont le ressort a été magistralement décrit par Freud dans la Psychologie des foules)?. Des artistes concernés par la psychose semblent donner quelque consistance à cette hypothèse, dès lors que leur art leur permet, non seulement de suppléer, mais d'inventer une manière singulière de faire exister le manque de l'Autre. Ceci implique une pratique existentielle de l'art dont les effets subjectifs ne relèvent pas de la reconnaissance d'un nom, comme Joyce l'a crue, mais de l'œuvre elle-même, c'est à dire du chemin qui se trace par l'appel issu de ce manque produit par une parole adressée, soit un discours quel que soit la matérialité de sa forme. Une perspective Autre peut se dessiner pour la pratique d'un psychiatre s'il peut laisser place à cette dimension de l'artiste, soit de l'invention, dans son écoute du symptôme. Cette pratique relèvera alors d'un art libéral, à opposer aux tendances du temps présent visant à la réduire à une technique imposée. L'enjeu étant ce combat que les psychiatres ont toujours soutenu pour la reconnaissance sociale d'un sujet de la déraison. C'est la condition de la singularité de la psychiatrie dans le champ médical et social.

juin 2011

Interview sur la clinique psychanalytique

**Alessandra Guerra
Jacques Nassif**

Alessandra Guerra : L'interview d'aujourd'hui portera sur la clinique psychanalytique. La parole « clinique » évoque principalement le discours médical, malheureusement, en tous les cas en Italie. Il faudrait, en effet, réussir à rendre à cette parole son ouverture. Bien entendu, il existe la clinique médicale mais il existe aussi la clinique psychanalytique ; et il ne s'agit pas de la même chose !

Jacques Nassif : Je l'ai pris en compte, c'est exactement de cela que je voudrais parler. Il est directement question de cette différence entre la clinique médicale, le concept de la *Clinique*, et ce qu'introduit la *Pratique* de la psychanalyse... Et je vais ainsi être amené à opposer en psychanalyse clinique et pratique, pour constater qu'elles sont presque incompatibles.

Qu'est-ce que la clinique ? À quand remonte ce véritable mythe de la clinique ? On le sait à présent, des médecins, à la fin du XVIII^e siècle, ont forgé le mythe de quelque chose qui était depuis toujours déjà là, mais qui n'avait pas encore réussi à être correctement nommé. Ils ont prétendu qu'ils avaient affaire à quelque chose d'innommé qui était depuis toujours déjà là. Et puis serait alors venu l'œil expert du médecin ou du psychiatre : prenons, par exemple, Lasègue qui décrit *L'anorexie mentale* en 1856. Il y avait depuis toujours des jeunes filles comme cela, mais ce grand praticien de la psychiatrie moderne décrit dans tous leurs détails tous les symptômes qui permettent de reconnaître une entité clinique qui existait depuis toujours mais dont on ne savait pas le nom. Il isole la chose et il lui donne un nom : anorexie mentale.

C'est un psychiatre français de l'époque de la grande description clinique ; et c'est dans ce bain de la clinique, tel que je le rappelle ici, que Freud rencontre le clinicien par excellence, Charcot, celui qui proclamait toujours, aux dires de Freud qui reprend souvent cette phrase : « La théorie, c'est bon, mais ça n'empêche pas d'exister ! ». Et c'est bien aux débuts de la psychanalyse qu'il l'a rencontré, n'est-ce pas, celle-ci ne pouvant qu'en être restée marquée d'une façon indélébile.

Nous avons en France un livre fondamental qui est celui de Foucault : il s'appelle *Naissance de la clinique*, je suppose qu'il est traduit en italien.

Il est incontournable, car il explique très bien la prééminence du regard dans cette affaire, et d'un regard qui rend les mots adéquats aux choses qu'il voit et auxquelles il s'est enfin rendu disponible, comme si ces choses avaient enfin été elles-mêmes disposées à se laisser voir.

Mais un pas de plus est posé, en constatant que ce que ces choses offrent à un tel regard, enfin formé, et par un discours : celui de l'anatomie et de la physiologie issues de deux siècles de dissection obstinée des cadavres, c'est leur *forme, et elle seule*, qui va du coup se laisser enregistrer. Car la clinique, précisément, décrit des formes. La clinique, il faut le souligner, c'est une réduction à la forme.

Mais à partir de cette première forme, à partir de cette première fois où cette reconnaissance a eu lieu va se constituer un savoir, et qui se caractérise par le fait d'être encore vérifiable à chaque nouveau cas. Chaque nouveau cas qui se présente offrira la même forme, présentera la même forme, quel que soit le sujet qui l'exhibe. Il en résulte qu'à partir de la description de certains traits pertinents ou qui sont considérés comme tels, donner un diagnostic est devenu possible, avec, si possible, un pronostic, si c'est possible aussi, parce que les deux vont ensemble.

Mais nous savons aussi que l'instrument du regard de l'examen clinique et de la recherche des signes décrivant une forme a été relayé depuis les progrès de la science (en optique, puis en physique atomique) par des machines de plus en plus perfectionnées qui, elles, font ce qu'on appelle des analyses.

Quand je suis allé, il y a longtemps déjà, à Palerme, il y avait écrit à tous les coins de rue sur des pancartes : « Analisi, analisi, analisi... ». Devais-je penser qu'il y avait ainsi des psychanalystes partout qui offraient leurs services ? Non, ce n'étaient pas des psychanalystes, c'étaient des laboratoires pour analyser le sang, l'urine, des scanners, tout ce que la médecine peut, sait faire pour réduire le corps à une forme clinique et pour rendre le regard vierge de toute parole, c'est-à-dire que la clinique d'aujourd'hui en est venu à mettre en doute les paroles du malade, ce qui introduit un tournant majeur dans la clinique, n'est-ce pas.

Car à partir de là, le médecin est autorisé à

ne pas écouter ce qui lui est dit et à envoyer faire des analyses de plus en plus fines et sophistiquées qui font gagner de plus en plus d'argent aux hôpitaux, et coûtent de plus en plus cher à la Sécurité sociale. Vous savez de quoi il est question.

Voilà donc ce qu'est devenue la clinique en médecine : une sorte de regard absolu délivré par des machines qui voient tout se qui se passe dans un corps en temps réel. Or c'est un mythe, car ce savoir, en ce qui concerne en tous les cas les symptômes auxquels nous avons affaire dès que la dimension d'un sujet est sous-jacente à un symptôme, reste bien pauvre. Il est avéré que le nom qu'il délivre, si la description des faits est correcte, n'entraîne pas, après qu'il ait permis de porter le diagnostic adéquat, une façon de faire qui soit vraiment efficace. Autrement dit, le fait de dire qu'un sujet est affecté de T.O.C., alors que nous parlions, n'est-ce pas autrefois de "névrose obsessionnelle" ne fait en rien avancer les choses !

Le fait d'avoir affaire à des gens qui se lavent les mains tout le temps et qui vivent dans l'angoisse de se demander s'ils n'ont pas laissé le gaz ouvert etc. n'est pas étranger au tout-venant de l'expérience d'un clinicien d'aujourd'hui. Mais il faut justement noter aussi que tous ces sujets qui ont l'esprit envahi par des idées obsessionnelles et des comportements compulsifs, comme le dit drôlement le sigle en question, ont constitué le tout-venant du début de la pratique de Freud, qui est le premier clinicien à avoir décrit cette entité clinique, il vaut la peine de le rappeler. Mais ce qu'il a aussi immédiatement constaté, c'est qu'il ne suffisait pas de porter un tel diagnostic pour qu'une stratégie de soins au sens médical et comportementaliste en découle. Quant aux médicaments, ils ne peuvent agir que comme sédatifs et anxiolytiques, mais ils sont loin d'être véritablement efficaces.

Il faut à présent le souligner, la plupart des patients qui arrivent chez le psychanalyste d'aujourd'hui, ce sont des patients qui se plaignent des échecs de ce genre de thérapie, qui sont des mensonges : il faut le dire, et ce sont les malades eux-mêmes même qui le disent. Il ne suffit pas d'avoir été diagnostiqué TOC pour faire toc-toc sur la porte du bon médecin qui va vous donner le bon médicament et les bons conseils. Cela s'appelait autrefois le "traitement moral". À l'époque de Freud déjà, on donnait les conseils qu'il fallait, on envoyait aux eaux et on conseillait l'électrothérapie ; et si la persuasion n'était pas suffisamment forte, eh bien, on vous hypnotisait, et sous hypnose, on vous donnait des suggestions qui vous faisaient penser que tout cela était ridicule, et qu'il ne fallait pas avoir peur qu'il y ait une explosion dans la maison à cause du gaz qu'on avait oublié d'éteindre, et ce genre de choses. Et ça devait marcher !

Eh bien, si la psychanalyse a commencé, c'est bien parce que justement, la suggestion, ça ne marchait pas ! Ce sont des évidences pour les analystes, mais dans le public endoctriné par la science d'aujourd'hui ? Les gens continuent de s'imaginer que la psychanalyse, c'est dépassé, alors que – tout de même ! – on a affaire à des sujets intelligents et pas si naïfs pour se laisser influencer par de bons gourous, si bien intentionnés qu'ils soient !

On ne peut donc pas se dispenser de revenir à ces fondements, puisque le public se laisse impressionner par des vendeurs de pacotilles et croit à ces gens qui disent que la psychanalyse est dépassée, alors que, heureusement ou peut-être malheureusement, il n'en est rien ! Parce que ça se saurait !

Cela prend évidemment davantage de temps, mais cela ne prend pas nécessairement plus d'argent. Et pourquoi cela ne prend pas nécessairement plus d'argent ? La sécurité sociale le sait bien en France, sinon, elle ne fermerait pas les yeux sur le fait que des médecins signent des feuilles de sécurité sociale pour des soins qui n'ont rien à voir avec la médecine, et qui sont en plus des soins à longue durée. Pourquoi la sécurité sociale ferme les yeux ? Quand quelqu'un va voir le médecin une, deux, ou trois fois par semaine pour des séances qui n'ont rien à voir avec la médecine ? C'est parce qu'ils savent très bien que cela coûte moins cher à la société que l'hospitalisation et les conséquences d'une hospitalisation psychiatrique. Donc, de façon très cynique, alors qu'ils n'en ont pas vraiment le droit, ils supportent des frais de cet ordre.

Il faut dire ce genre de chose ! Ce n'est pas la peine d'être hypocrite : certains psychanalystes ont cette facilité, et ils ne se privent pas de signer des feuilles de sécurité sociale à des personnes qui n'y ont pas droit. Ils ont aussi, et parfois ils la décrivent, une technique où la question de ces feuilles tombe petit à petit : c'est-à-dire que le patient s'aperçoit que son symptôme, son trouble n'est plus à considérer comme une maladie, mais comme une chance peut-être, et qui n'a rien à voir avec la médecine. Il lui faut donc reconnaître qu'il n'a pas besoin d'être pris en charge par la société, comme s'il était un enfant, parce que c'est, par exemple, de son enfance qu'il s'agit.

Cela prend évidemment du temps, cela demande beaucoup de tact. Mais il ne faut pas se cacher que l'on se débrouille avec cela, et que les malades comme les psychanalystes, qui sont ou ne sont pas médecins, savent y faire pour passer à travers les mailles du filet de la surveillance et du contrôle social. Car il ne faut pas fermer les yeux sur les conditions économiques toujours plus difficiles où se trouvent les jeunes ni méconnaître le niveau de plus en plus élevé du chômage. Tout cela doit être pris en ligne de compte avec le risque de finir

par avoir une dette d'État tellement énorme que rien ne sera plus possible.

Le destin de la Grèce est quelque chose qui peut nous faire comprendre que nous sommes tous menacés de faillite, pas seulement personnellement, mais collectivement. Peut-être ne pourrions-nous plus payer ce haut niveau de culture et de sécurité sociale qui est le nôtre en Europe, parce que nous sommes devenus les débiteurs de la terre entière. Voilà de quoi il s'agit avec la psychanalyse aussi, nous ne sommes pas en dehors de tout cela !

A.G. Que pouvez-vous dire du lien entre clinique psychanalytique et suggestion ?

J.N. Je ne dis pas qu'un psychanalyste peut au départ complètement se passer de la suggestion. Cela serait formidable d'avoir affaire à des patients avec qui un psychanalyste pourrait complètement se passer de donner de conseils, avec lesquels il pourrait se contenter d'être uniquement ouvert à l'écoute et répondre par le silence quand on lui demande avec insistance des solutions. Il n'y a presque plus de malades qui viennent demander de l'aide, avec ce genre de prévention contre la manipulation aujourd'hui. Disons que ce sont les malades eux-mêmes, s'ils ne sont pas malades au sens médical du terme, qui insistent pour vous faire parler, même si vous ne pouvez que dire des bêtises ; il n'y a presque plus personne qui admette que la psychanalyse, c'est l'abandon de toute suggestion et effectivement nous avons pour le moins à user de suggestion pour nous rendre à même de produire un transfert, qui est un outil indispensable.

Car un transfert, c'est quelque chose qui doit nous permettre, s'il n'est pas au départ négatif, ce qui arrive aussi, mais passons ! Ce serait encore ouvrir un autre chapitre ! Ce transfert, donc, doit nous permettre de faire en sorte que la suggestion ne soit pas lourde et ouverte, mais masquée, aimable.

A.G. Mais pensez-vous, alors, qu'il y a une part de suggestion dans le transfert ?

J.N. Bien sûr que le transfert comporte inévitablement une forte dose de suggestion ; c'est pour cela que Freud, très honnêtement, se demandait si tout son discours n'était pas pris dans la suggestion. Vous connaissez cet apologue de Freud où il parle de la suggestion comme de Saint Christophe qui porte le Christ qui porte la terre ? Dans ces conditions, où donc Saint Christophe peut-il encore poser les pieds ? Si la suggestion explique tout, peut-être que la psychanalyse, comme le disent ses détracteurs aujourd'hui, n'est qu'une affaire de suggestion et que le transfert n'est qu'une transgression à long terme de toutes les règles d'impassibilité de la clinique, une façon de manipuler déguisée et cynique, une technique dont les psychanalystes se servent pour imposer des solutions et se rendre indispensables pendant de longues an-

nées ; et cela devient alors une imposture psychothérapeutique comme une autre.

A.G. Mais quand même, vous n'êtes pas Onfray !

J.N. Non, non, je ne suis pas Onfray, mais aujourd'hui dans le public il y a beaucoup de gens qui pensent qu'Onfray a raison, des intellectuels même aussi, ce qui est dommage pour eux car ils manquent véritablement de sens critique, alors que le ton qu'Onfray utilise dans son livre devrait, à soi tout seul, leur mettre la puce à l'oreille et les amener à se poser des questions concernant la hargne qu'éprouve ce monsieur.

Que fait donc un psychanalyste avec tous ces problèmes et toutes ces situations que j'ai été amené à retracer à propos du mythe de la clinique ? Je dirais qu'il s'appuie sur une pratique qui est anti-clinique, c'est-à-dire qu'il lui incombe de pratiquer une rupture avec le visible d'un savoir déjà là, pour substituer à ce savoir de la clinique, l'existence d'un sujet supposé savoir, mais qui écoute ce qui est resté encore innommé dans ce qui n'est pas une forme du corps mais qui est la voix du nom qu'il porte.

Or qui est-il ce psychanalyste, quel est son nom, qu'est-ce que cela veut dire, être, assumer de se dire psychanalyste, prétendre être psychanalyste ? Cela veut au moins dire qu'un tel sujet rompt déjà avec un savoir déjà là, mais qu'il rompt aussi avec le discours d'un savoir des états de choses, pour lui substituer le récit d'événements d'une rencontre avec ce nouveau sujet.

Ce "nouveau sujet", vous entendez bien que c'est une expression ambiguë : s'agit-il du nouveau sujet qu'est l'analysant ou du nouveau sujet qu'est le psychanalyste ? Il s'agit des deux. Il est indispensable qu'il y ait un effet de rencontre, qu'on ne se connaisse pas déjà. Donc, on ne peut pas être le psychanalyste de ses proches, de ses amis, de ses collègues, d'un membre de sa famille etc. Cela a l'air évident pour vous, mais ne l'est pas nécessairement dans le public. Il faut cette surprise de rencontrer du nouveau.

Un médecin peut être médecin de famille, tout savoir sur un sujet avant de le rencontrer, un psychanalyste jamais. Il faut qu'il soit étonné de ce qu'il apprend. Ce sont là des choses qui n'ont l'air de rien, mais qui font vraiment partie de l'éthique de base du travail que nous faisons.

Enfin et bien évidemment, ce que ce psychanalyste va proposer – j'ai dit tout à l'heure que la psychanalyse c'est une pratique de la rupture – c'est une rupture avec le discours organisé de l'auto-présentation d'un moi qui se connaît, qui a une introspection, qui est lucide, etc. et qui propose de la signification pour lui substituer le jeu avec les mots de ce qui vient à la pensée. Dès lors, ces mots vont donc parvenir à constituer un filet qui va cap-

ter l'insu du sens : j'oppose donc *signification* et *sens*, j'oppose *état de choses* et *événements*.

Vous voyez, tous ces concepts ne sont pas dans Freud, ils sont dans Gilles Deleuze, opposant, s'il en est, de la psychanalyse, mais qui produit des concepts qui peuvent nous aider à reformuler de quoi il est question dans la psychanalyse. Il suffit de lire *Logique du sens*, écrit à un moment où Deleuze n'était pas encore opposé à la psychanalyse, ne s'étant pas encore acquiné avec ce prétendu psychanalyste qu'était Guattari.

Mais soyons justes, peut-être qu'après tout, Deleuze avait-il ses raisons d'être opposé à la psychanalyse, ou à une certaine forme de lacanisme qui lui paraissait complètement foireux et frelaté... En revanche, la situation d'aujourd'hui est telle que nous pouvons revenir à ses concepts et les réorganiser pour faire avancer avec eux, pourquoi pas ? La pratique des psychanalystes.

Donc, cette pratique de la rupture consiste à substituer à une demande qui est faite en termes d'aide, une offre qui va consister essentiellement à proposer un pacte : si vous vous laissez aller à parler sans trier ce que vous allez dire, en acceptant de dire tout ce qui vous passe par la tête, même si ce sont des bêtises, en vous en remettant à ce que le langage peut avoir d'automatique, de déviant, de non-maîtrisé, etc. Si vous acceptez de faire cela, d'avoir affaire à quelqu'un qui vous écoute pour cela, pour ce genre de folie, alors, moi, je m'engage à renoncer aux présupposés de la clinique, à m'abstenir de faire de vous un cas qui viendrait vérifier chez moi ce que la clinique sait déjà sur vous, en apposant un nom de son vocabulaire sur ce que vous *avez*, mais sans pouvoir rien vous dire sur qui vous *êtes*. Or moi, celui qui porte ce nouveau nom de psychanalyste, celui qui devient ainsi *votre* psychanalyste, je préfère avoir affaire à qui vous êtes.

Donc, en quoi consiste ce pacte ? Il consiste à réduire le savoir déjà constitué de la clinique à une dialectique qui va s'instaurer entre vous et moi, entre le savoir que : « Vous l'avez déjà dit mais à moi ce sera pour la première fois que vous l'aurez dit » et le savoir que : « Cela n'est pas encore dit, bien que vous le sachiez depuis toujours peut-être ». Or vous devenez de cette façon, vous, *l'analysant*, et non l'analysé, comme on disait avant Lacan. Car c'est à vous qu'il va dorénavant incomber la tâche de devenir l'analysant de mon savoir, de ce que je sais déjà et de ce que je ne sais pas encore.

Vous êtes l'analysant de cela, mais alors, il faudra bien que vous acceptiez de reconnaître que j'ai une mémoire suffisante pour distinguer les illusions que vous pouvez caresser de m'avoir déjà dit quelque chose. Pourquoi vous viendrait cette illusion de me l'avoir déjà dit ? Parce qu'une psychana-

lyse, ça consiste à entrer dans un dialogue intérieur avec un psychanalyste, quelqu'un que vous aviez déjà en vous, avant de me rencontrer et avec lequel vous étiez déjà en dialogue. Ce psychanalyste c'est comme un ange gardien, il sait tout de vous, donc, vous pourrez penser que vous le lui avez déjà dit, à ce fantôme en vous, alors que vous ne l'avez pas encore dit, au fantôme bien réel que vous avez créé de toutes pièces, l'introduisant dans votre vie, le faisant entrer dans votre maison, sans qu'il ait à se déplacer, puisqu'il sera amené à tout savoir de vous.

C'est sur cet axe du déjà dit et du pas encore dit que va se faire notre travail. C'est cela, une psychanalyse : faire déplacer la limite entre le déjà dit et le pas encore dit. Et il y aura du pas encore dit peut-être plus difficile à dire que vous ne pensez. Peut-être pensez-vous que vous pouvez tout dire et à n'importe qui. Il se trouve que le psychanalyste, c'est quelqu'un avec lequel vous allez cerner qu'il y a des choses plus difficiles à dire. Comment allez-vous entrer dans cette difficulté ? Eh bien, ça va dépendre de ce psychanalyste que vous avez en vous, de votre conception préalable de ce qu'est pour vous le sujet supposé savoir. Si ce sujet supposé savoir s'intéresse à l'enfance, vous lui direz tout sur votre enfance et vous ne lui direz rien sur votre travail ou sur vos relations actuelles, ce qui, précisément, devra changer la teneur de cette dialectique entre le déjà dit et le pas encore dit.

Vous voyez bien que votre travail consiste à produire un psychanalyste nouveau qui ne soit pas celui que vous connaissez déjà, auquel vous attribuez un savoir. Si, par exemple, vous savez déjà qu'un psychanalyste s'intéresse, à la sexualité, mais ne s'intéresse pas nécessairement au deuil, alors que pourtant la sexualité et la mort ont des liens : vous dissociez peut-être un peu trop dans votre façon de vivre la sexualité et la mort, donc vous parlez assez facilement de la sexualité, mais vous ne parlez jamais de la mort. C'est votre droit, c'est vous qui faites la psychanalyse et c'est vous qui allez faire bouger le psychanalyste en vous et qui allez donc faire communiquer du déjà dit avec du pas encore dit, en introduisant de nouveaux liens entre eux.

Vous allez donc déplacer ces limites, et c'est votre travail qui va fabriquer ce que je dois ici appeler : un psychanalyste effectif. Le sujet supposé savoir du transfert n'est pas un psychanalyste *effectif*, c'est le psychanalyste *putatif*. C'est celui qui pratique une psychanalyse dont vous savez tout déjà ; dans les revues, dans les magazines, tout le monde dit ce qu'est la psychanalyse, ce qu'est le savoir d'un psychanalyste, et vous savez déjà tout cela par cœur. À quoi cela vous sert-il, à quoi cela vous aide-t-il ? Ce qui peut vous aider, c'est de faire un psychanalyste, de constituer de toutes pièces, de

fabriquer *ex nihilo* un psychanalyste.

Dès lors, la clinique psychanalytique c'est la clinique du psychanalyste que vous allez fabriquer, vous. Il n'y a plus d'autre clinique que celle du psychanalyste et des figures de sa résistance à l'advenue du sujet de l'inconscient. Et ce psychanalyste, c'est moi ou c'est vous, on échange ensemble et à tour de rôle la place ; mais c'est pour faire en sorte que ce psychanalyste devienne votre psychanalyste. Le psychanalyste prétendu que je suis ne sert à rien, que je sois prétendument psychanalyste et que je sache beaucoup de choses sur la théorie psy, qu'est-ce que ça change ? Ce qui peut, en revanche, changer les choses, c'est que je devienne *votre* psychanalyste.

A.G. C'est être psychanalyste au cas par cas ?

J.N. Je préfère éviter le mot cas qui est trop investi par la clinique. Un cas, cela se met tout de suite au pluriel pour s'empiler, il y a des cas qui sont pareils à d'autres cas : par exemple, des cas d'hystérie ou de névrose obsessionnelle, de phobie, d'anorexie, et que sais-je encore ? Le sujet est toujours un sujet nouveau, un sujet différent. On ne peut pas empiler les cas en psychanalyse comme on peut empiler des cas dans la clinique médicale, des cas qui viendront toujours vérifier les hypothèses d'un savoir préalable, et qui permettront d'agir en conséquence. Aucune recette, aucune ordonnance n'est possible en psychanalyse. Quelque chose qui a marché dans un cas, certaines choses qui ont fonctionné pour certains sujets auront des effets tout à fait contre-productifs avec un autre sujet. Voilà de quoi il est question en psychanalyse, constamment et sans relâche.

La psychanalyse est une situation très spéciale qui est imposée par certaines règles, ce ne sont pas des consultations, ce sont des séances. Qu'est-ce qui différencie les deux ? À la différence de la consultation du médecin, on ne peut pas annuler une séance, car nous avons rendez-vous, et vous et moi, avec le psychanalyste que nous avons fabriqué. Donc si on l'annule, cette séance, c'est, nécessairement et par définition, qu'on a envie de résister à ce psychanalyste. Pourquoi ? Parce que l'on fait passer autre chose qui est valorisé davantage, qu'il s'agisse de la maladie, du travail, d'un rendez-vous galant, on préfère faire passer cela avant. On a tout à fait le droit, mais le fait de ne pas valoriser la séance, soit : la parole qui vous engage envers le psychanalyste que vous avez institué, ça a un prix. C'est ce qui est le plus mal supporté aujourd'hui : que l'on puisse demander le paiement d'une séance ratée, quelle qu'en soit la raison, et au moins si elle ne peut pas être remplacée dans un délai raisonnable permettant d'évoquer ce qui s'est réellement passé.

Avec le temps, et même s'il ne faut pas

céder sur ce point crucial, je suis certes devenu très souple à ce propos, car les gens ne sont pas aussi dociles que je l'ai été quand j'ai commencé ma psychanalyse ; être en analyse, c'était alors une position de servitude. Je ne souhaite pas que les analysants d'aujourd'hui aient la position de servitude volontaire que j'avais, moi, et considèrent que le psychanalyste est une personne cruelle. La situation a changé. Peut-être qu'un psychanalyste sera amené inévitablement à occuper une position de cruauté. Mais alors il faut bien s'apercevoir que l'analyse est bien l'analyse de ce psychanalyste putatif qui peut effectivement être plus cruel qu'un autre, mais auquel le psychanalyste effectif n'est pas obligé, tout de même, de s'identifier tout le temps et systématiquement...

Il suffit d'avoir analysé une femme obèse pour savoir à quel point elle a affaire à un psychanalyste cruel et qui n'arrête pas de la critiquer pour son poids, pour son surpoids, qui l'oblige à ceci et à cela et qui fait de sa vie un véritable enfer ! Avec ce genre de femme, il n'y a rien à faire et rien n'est possible, si elle reste en psychanalyse avec ce psychanalyste cruel ; rien ne bougera alors, mais il ne faut pas oublier que c'est elle qui l'a constitué ainsi et qui l'a mis à cette place. Tout le travail va consister à faire en sorte que ce psychanalyste putatif, ce sujet supposé savoir ce qui fait maigrir etc. accepte d'écouter ce qui n'est pas encore dit sur les raisons véritables de ce surpoids, de cette misère du corps dans laquelle une femme a pu se mettre, pour rendre les choses impossibles, et entre autres, sa psychanalyse elle-même !

Donc, à partir de cette situation qui est une situation réglée où il y a des règles qui facilitent la règle fondamentale, qui la rendent possible, chaque analysant fabrique un praticable. Qu'est-ce qu'un praticable ? C'est le concept du théâtre : un praticable sur scène c'est un décor avec des portes, des fenêtres, on passe par ici, on sort par là... Mais il n'y a pas que les déplacements du corps. On a des habitudes pour parler : s'adresser de cette façon et pas d'une autre, tout cela est fabriqué de toutes pièces par l'analysant qui a ses habitudes, qui introduit quelque chose de sa personne dans le lieu du psychanalyste, qui utilise tel objet, qui utilise telle façon de s'accommoder dans le divan, qui utilise tel aspect dans la personne du psychanalyste qui lui va mieux que tel autre, qui utilise telle supposition qu'il se fait, sur sa croyance parce qu'il porte ce nom et qu'il doit être juif ou chrétien ou musulman, allez savoir ! Et donc cela m'ira bien de m'adresser plutôt à un juif, plutôt à un non-juif, etc.... Tout cela fabrique le praticable, ce qui va me faciliter la parole pour dire certaines choses que je ne dirais pas à quelqu'un d'autre.

Et le troisième niveau, c'est de mettre en route un appareil... Donc, le premier niveau est

celui de la situation, le deuxième celui du praticable, le troisième celui de l'appareil. Un appareil, vous allez vous dire que c'est quelque chose qui va fonctionner de façon mécanique ? Non précisément pas ! Il y a des philosophes qui ont beaucoup travaillé la question, qu'il s'agisse d'Agamben ou de Foucault avant lui. Le terme d'appareil est celui utilisé par Freud pour désigner ce que les philosophes d'aujourd'hui appellent : "dispositif".

Eh bien, c'est effectivement un dispositif qui est mis en place à partir de la situation analytique et du praticable qui se greffe sur elle, et c'est de ce dispositif que se sert l'analysant pour interpréter. Car c'est lui qui va être l'interprétant de son discours, avec, bien évidemment, l'aide de ces drôles d'interprétations que sont les incitations de l'analyste à interpréter, plus que des interprétations qui seraient le collage herméneutique (« ceci veut dire cela »). Non, ce n'est pas comme cela que la psychanalyse doit être considérée ! Nous savons bien depuis Lacan que l'interprétation dans la cure touche à un point vif du discours qui est équivoque, et qu'une chose peut vouloir en dire une autre, qu'il y a des embranchements dans le discours, des points plus ou moins ambigus et qui font que l'inconscient s'accroche à cette ambiguïté pour passer d'un registre à un autre, pour faire passer des choses qui ne peuvent pas passer autrement et qui se déroulent à notre insu.

C'est là, en effet, la traduction que Lacan a proposée de l'inconscient ; elle est plus juste car c'est vraiment dans le discours que les choses se passent. La psychanalyse, c'est donc substituer à la clinique du savoir déjà su, la clinique d'un psychanalyste qui s'intéresse à l'insu. Je dis bien d'un psychanalyste car c'est ce psychanalyste qu'il va falloir faire passer du putatif à l'effectif.

J.N. Bon, à partir de maintenant, je vais peut-être devoir improviser un peu plus, mettant le pied sur des terres assez vierges et par des chemins dont je ne suis pas très sûr !

En fin de compte, cette clinique psychanalytique, s'il en existe encore une, devient assimilable au fait de comprendre quelles sont les résistances, les figures de la résistance, du psychanalyste, puisque c'est de lui qu'il est essentiellement question, de lui que ça dépend, même s'il s'agit du psychanalyste que fabrique l'analysant, mais aussi à partir de ce que celui-ci a pu supposer des traits qu'il suppose dans le "praticable" de son psychanalyste. Car c'est lui, après tout, qui se fabrique un analyste qui ne veut rien comprendre, rien entendre. Pour l'analysant, son analyste est censé supposer savoir qu'il est du côté du maître, par exemple, qu'il est soit du côté de l'Église soit du côté de l'Armée, soit du côté du grand hôpital : il doit savoir au moins ce qu'il en est ! Il est supposé savoir

ce que c'est que d'être sujet, que d'être assujéti à ces instances-là.

L'une des définitions du sujet, consiste à se reconnaître comme étant le sujet d'un Roi, ou au moins d'un maître qui a le pouvoir, qui a barre sur vous. Je suis le sujet, l'esclave, je suis assujéti à ce discours qui est le discours du maître. Or celui auquel je m'adresse, pour devenir mon psychanalyste, doit me permettre de dire autre chose que ce que le maître a envie d'entendre. Est-ce qu'il va accepter une autre conception de la famille, par exemple, que celle que j'apporte, celle que m'ont transmise mes parents et grands-parents ? C'est cela, la résistance du psychanalyste : le fait de penser qu'il faut non seulement honorer père et mère, comme le dit le commandement, mais les aimer. Or il y a des gens qui arrivent en analyse, parce qu'ils ont de la haine pour leur mère, leur père, etc. et qui s'imaginent que le psychanalyste est là pour les réconcilier, pour qu'ils supportent de vivre jusqu'à la fin de leurs jours, sinon en cohabitant avec cette haine, en tout cas en l'avouant. Ce n'est pas facile d'occuper la place de l'analyste face à un sujet qui est dans la haine vis-à-vis de son père, sa mère, sa sœur ou son frère.

Est-ce que je vais pouvoir faire que se déplace la résistance du psychanalyste ? Est-ce que ce sujet va pouvoir assumer de me dire sa haine et de s'en délivrer de cette façon, car il n'y a pas que la haine et l'amour, il peut y avoir l'ignorance. Il y a un moment où l'ignorance libère, elle est une passion aussi forte que la haine ou l'amour. Peut-être faut-il parfois instaurer des séparations dans une vie ? Et pour pouvoir supporter ce genre de séparation, peut-être faut-il fabriquer un psychanalyste qui serait d'accord, qui ne vous fera pas le reproche de vous être séparé d'une femme, d'un mari, que sais-je ? Mais souvent les traditions familiales ont un poids aussi lourd que le discours du maître.

Et puis il y a aussi toutes ces théories qu'on suppose au psychanalyste sur ce qu'est le fait d'être un homme, d'être une femme. Si je m'analyse avec un psychanalyste féministe, peut-être me faudra-t-il lui servir un discours féministe ? Mais si je déteste les femmes pour des raisons qui sont à moi ? ! Et peut-être que j'ai raison de détester les femmes ? D'autant que tout ce que je mets sous ce mot de femme irait, dans un autre contexte, sous le mot homme, etc. etc.

Qu'est-ce c'est que la différence sexuelle ? Comment repenser la relation entre les sexes ? Si j'ai des idées arrêtées sur ce que pense mon psychanalyste, je ne vais pas pouvoir occuper véritablement ma place d'analysant avec lui sur ce problème. Il faut qu'il bouge, mais aussi que sa résistance me fasse bouger. Cela sera parfois à cause de sa résistance que je vais bouger ou qu'il me fera lui dire un jour : « Mais dites-moi, avec qui êtes-vous

donc en analyse ? Qui est-ce donc cet analyste auquel vous avez peur de dire ces choses ? » Il m'arrive parfois de poser une telle question ! « Pourquoi pensez-vous que je pense cela ? J'aimerais bien rencontrer cet analyste pour lui demander ce qu'il comprend à tout cela. Je lui dirais : 'pourquoi es-tu si fermé, qu'est-ce qui t'arrive, tu es fou ou quoi ? Tu dois écouter ce monsieur ou cette dame qui ont quelque chose à te dire et quitter tous ces préjugés !' »

Je pense aux idées arrêtées sur l'homosexualité, par exemple, selon lesquelles les psychanalystes devraient être a priori contre et on se demande pourquoi, d'ailleurs. Freud n'a jamais été contre, par exemple, il a été un des premiers à tolérer et à ne pas considérer les homosexuels comme des malades ! Mais curieusement, on pense encore que les psychanalystes vous guérissent de l'homosexualité, comme si c'était un devoir de la psychanalyse. Tout cela n'est pas évident ! Faut-il nécessairement qu'un analyste ait une visée éducative et qu'il l'impose ?

Il est tout aussi important de savoir comment est normée la différence entre l'enfant et l'adulte. Bien plus encore : quelle est la théorie que cet analyste aurait de l'adolescence ? Combien de sujets qui viennent en analyse ne viennent-ils pas pour parler de leurs difficultés avec leurs enfants, avec leurs adolescents et demander de l'aide ? J'ai entendu dire par de grands psychanalystes qu'on ne pourrait pas analyser un sujet qui se présenterait comme parent, qu'en analyse on est nécessairement en position d'enfant, que c'est l'enfant qui est en analyse, qu'il fallait retrouver l'enfant. C'est typique de l'analyse freudienne. Il faut lever l'amnésie infantile. Résultat : quand vous allez chez le psychanalyste, vous y allez pour faire l'enfant. Et si c'était aujourd'hui l'inverse, et si c'était en tant que parents que nous avons des difficultés avec nos enfants ? Avoir une préconception du psychanalyste s'intéressant à l'enfant, et pas à ce que c'est d'être parent, c'est s'interdire la possibilité d'être en analyse avec ce psychanalyste. Vous voyez bien à quel point le thème de la résistance du psychanalyste est central dans la clinique psychanalytique telle que je la préconise, afin d'obtenir qu'elle s'ouvre un peu.

Quelles seraient alors ces institutions dont le supposé psychanalyste est censé être l'agent, puisque ce sont elles qui à leur tour sont supposées engendrer les structures de la psychopathologie clinique ? Finalement, on retrouve ce que nous avons tous appris dans la clinique que nous ont transmise les théoriciens de la psychanalyse, à savoir qu'il y a les névroses, les perversions, les psychoses, et qu'il y a lieu ainsi d'aller jusqu'à employer le mot de structure à leur propos, pour parler de ce qui les différencie. Or ma nouvelle façon de considérer la clinique, non pas en fonction de traits

qui seraient constitutifs d'un sujet, mais en fonction de la résistance de l'analyste, implique que nous repensions les causes de la névrose d'une façon différente, soit la fameuse question du "choix de la névrose" qui est un terme freudien, plutôt que celui de la perversion ou de la psychose.

Le sujet n'a rien choisi du tout, évidemment, mais c'est son inconscient qui a choisi telle ou telle forme de pathologie ou d'une façon encore plus personnelle tel ou tel symptôme. Parlons donc plutôt de symptôme, et laissons la pathologie aux psychologues ! La pathologie, on sait la reconnaître, on sait déjà ce que c'est, et le malade avec nous. Au contraire, un symptôme, c'est mystérieux et énigmatique. Qu'est-ce que ce symptôme a donc à nous apprendre ? C'est cela, l'intérêt de la cure analytique où deux sujets travaillent ensemble pour apprendre d'un symptôme ce qu'il a à nous enseigner comme vérité : voilà la définition que je donnerais d'une cure. Je me mets à travailler avec quelqu'un dont je suppose qu'il est capable de se laisser enseigner par son symptôme, qui ne sera pas sourd à ce que son symptôme cherche à faire entendre.

Un sujet a choisi la perversion, par exemple, plutôt que de délirer. Si je n'avais pas eu cette « solution » de la perversion, de l'homosexualité ou de faire parler la pulsion et il n'y a pas trente-six pulsions, n'est-ce pas ? Je parle de la pulsion sado-masochiste ou voyeuriste/exhibitionniste ou d'un mélange des deux, si j'ai mis cette pulsion en position d'agent et si je viens trouver un psychanalyste qui met l'objet en position d'agent, lui aussi, va-t-il pouvoir écouter ma demande ? Ce sont là des problèmes de technique psychanalytique auxquels nous pouvons arriver très vite, à partir du moment en tout cas où l'on introduit ce changement dans l'écoute et la stratégie de la psychanalyse, en mettant en avant la question de la résistance de l'analyste.

Mais un psychanalyste normatif qui dit : « L'objet du désir, c'est la personne que je vous offre durant l'accompagnement de votre cure ; et c'est comme cela que je considère qu'il faut être heureux ; identifiez-vous à moi et vous serez heureux, vous serez guéri, vous ne serez plus homosexuel, par exemple ; moi j'ai une femme et je trouve que c'est mieux de jouir du corps d'une femme, que de jouir du corps d'un enfant, si je m'adresse à une femme qui est mère – je dis peut-être des choses horribles - ou que les jouissances qu'offre le corps d'une femme sont supérieures à celle qu'offre le corps d'un autre homme ; »

Dès lors, une cure de ce symptôme avec un tel analyste sera-t-elle possible ? Si ce psychanalyste est déjà arrêté, il ne sera pas mon psychanalyste, mais un analyste sachant prétendument ce qui est bien ou mal, à travers son savoir de la clinique psychanalytique. Un tel rapport se transforme alors nécessairement en psychothérapie. Pas moyen dans

ces conditions-là d'envisager la cure d'un pervers qui a dû en arriver à choisir ce symptôme pour supporter de vivre.

Je connais peu de psychothérapeutes comportementalistes qui acceptent des pervers en cure. Ils savent très bien que ça ne va pas marcher avec ces gens-là, alors que d'un autre côté, ces pauvres braves psychanalystes essaient, eux, quand même ! On peut donc les leur envoyer, car il faut bien reconnaître que c'est une très grande souffrance d'avoir à assumer, confesser ce type de symptôme, et encore davantage, quand il s'agit de cette horrible chose qu'est censée être la pédophilie qui est devenue le dernier tabou dans les symptômes actuels et qui provoque une telle folie chez les législateurs, une telle responsabilisation des psychiatres et médecins, les transformant en policiers.

Comment peut-on essayer de comprendre pourquoi un sujet éprouve le besoin d'avoir ou de témoigner de l'amour envers un adolescent voire un enfant d'une façon sexualisée ? Il faut oser parler de ces choses-là de façon non passionnelle et sans diaboliser tout de suite ce genre de sujet. Les analystes restent les seules personnes encore capables de faire ce travail et justement plus les psychiatres, qui sont, eux, jugés responsables de tous les crimes qu'une pathologie ferait commettre.

Mais s'il y a des crimes, si le symptôme produit des crimes, c'est parce qu'ils n'ont pas eu d'autres possibilités que ce type de transgression pour faire entendre le fantasme qui pouvait induire ce passage à l'acte ! Faut-il aller jusqu'à la transgression pour se faire entendre ? Voilà une des questions que la psychanalyse permet de poser. Ce type de nouvelle clinique psychanalytique met au premier plan la résistance du psychanalyste. Si un analyste a des idées arrêtées sur tout, s'il a une clinique traditionnelle, médicale, il ne pourra pas occuper cette place.

Savoir ce qu'est un analyste, comment il se constitue et quelle est sa formation au-delà de cette cure a des conséquences pratiques. Car finalement en quoi consiste la formation d'un analyste ? C'est la fabrication de quelqu'un de suffisamment ouvert pour accepter que la vérité d'un sujet mette en cause le savoir qu'il a appris. S'il n'est pas capable de se remettre constamment en cause à chaque nouveau cas, il ne sera pas psychanalyste, il sera psychologue, psychiatre, psychothérapeute. Il saura des choses sur la psychopathologie et sur la clinique, mais il ne sera pas psychanalyste.

Le psychanalyste ne s'intéresse qu'à une seule chose : la subversion du savoir par la vérité. La vérité, elle sort d'où ? Pas seulement de la bouche des enfants, mais aussi de la bouche des symptômes. Les symptômes d'aujourd'hui qui fabriquent une demande d'analyse sont pour la plupart les échecs de la psychothérapie ! C'est quand une psy-

chothérapie n'a pas marché qu'on demande une psychanalyse : c'est cela, les symptômes !

Tout le monde aurait envie qu'une psychothérapie marche, qu'elle soit suffisante, et, si possible, brève : trois mois, six mois pour tout plier de façon efficace, avec en plus des médicaments facilitant le sommeil, la puissance sexuelle ! Prendre du Viagra pour se débrouiller dans la vie ! À la limite pourquoi pas ? Les laboratoires pharmaceutiques, la publicité font croire que ça fonctionne, mais justement, il est avéré que ça ne marche pas tellement bien que ça ! Il y a dans la vie des choses un peu plus compliquées que des mécanismes auxquels se réduirait l'acte sexuel, censé apporter le bonheur et qui permettrait d'éliminer la tristesse, ou en finir avec le deuil, etc.

Nous sommes des sujets compliqués et le psychanalyste est quelqu'un qui prend le temps, il n'est pas pressé, il donne du temps, il respecte la complexité, il accepte de ne pas tout comprendre tout de suite, etc.

A-t-on encore besoin de gens comme cela aujourd'hui ? Plus que jamais à mon avis ! Et quand on les a rencontrés, on ne les lâche plus ! Cela redonne tellement de valeur à la vie de rencontrer de telles personnes : un psychanalyste qui accepterait de ne pas tout comprendre, de reconnaître que ce qu'on lui raconte est bien énigmatique, qu'il y a une limite au savoir clinique, en tant que celui-ci est immédiatement associé à des solutions applicables et rapides.

Un tel analyste, je vous l'assure, il a de l'avenir ! Ce n'est pas plié, ce n'est pas : « Ciao, ciao, on n'en parle plus ! » Ce sont des sujets, des individus, pas des théories supportées par des maîtres prestigieux ; ce sont des personnes modestes et qui font un travail modeste, mais qui ne se paient pas de mots, qui ne jouent pas à n'importe quoi, qui ont une éthique rigoureuse, qui écoutent vraiment et qui essaient de comprendre avec vous ; ils proposent certains instruments extrêmement efficaces – car il faut dire qu'ils sont efficaces – si on veut bien s'en servir. J'ai expliqué de quel ordre étaient ces instruments : une certaine façon d'employer le langage, de se soumettre à la parole de ce qui vient, de raconter les événements et pas seulement la signification. En passer par la dimension de l'événement, revenir à ce qu'ont raconté les sujets ou à ce qui ne s'est pas dit dans une famille...

Parlons de la folie, la plupart du temps c'est parce que certaines choses n'ont pas été dites qu'il a fallu recourir à un symptôme aussi grave qu'est le délire ou l'hallucination, parce que, dans ces situations-là, le langage n'était plus suffisant. S'il n'y avait pas suffisamment de mots pour dire les choses, il aura bien fallu recourir à un grand mythe. Le délire a à voir avec la fabrication d'un mythe, d'un mythe des origines, d'un mythe fami-

lial où un sujet a dû chercher une explication à ce qui lui arrivait qui était trop mystérieux, duquel il n'avait aucune compréhension. Donc ces blancs, ces trous dans le langage ont fait qu'il a dû recourir à ses croyances délirantes, à des choses que personne ne peut croire, à cette audition de bruits qu'il est le seul à pouvoir entendre ou à cette vision de choses qui n'existent pas dans la nature, mais qu'il est le seul à voir.

La science est sans merci, sans pitié pour ce genre de sujets qui se mettent au banc du discours scientifique de la cité. Quelle hospitalité reste-t-il pour ce genre de sujets aujourd'hui ? Il faut accepter de leur offrir une certaine hospitalité, un accompagnement. Eh bien, je prétends que le niveau de civilisation d'un sujet, d'un pays se mesure à la capacité qu'il a d'avoir de l'hospitalité pour les fous. Le niveau d'acceptabilité du fou dans un groupement social fait qu'on est civilisé ou pas.

Peut-être qu'en ce sens les sujets en Afrique sont-ils plus civilisés que nous, car les fous sont reçus et admis par le collectif ; ils y occupent une place, ils ne sont pas exclus avec cette violence qui est la nôtre à exclure et emprisonner nos fous actuellement. Au XVIII^e siècle on ne le faisait déjà plus ! Nous nous sommes enfermés dans la terreur du fou ! Nous sommes incapables de dire ou de faire savoir certaines choses qui leur sont dues : elles sont censurées, totalement impossibles à dire.

J.N. Qu'est-ce que cela suppose de la part de l'analyste cette acceptation de ne pas savoir ce qu'est la clinique ? Le mot qui désignerait cette attitude ou cette stratégie est : « Réduction ».

Réduction de la pathologie, de toutes les pathologies auxquelles il a à faire avec l'hystérie. Le psychanalyste qui est pris dans la logique des discours du maître, de l'université va arriver à proposer à un sujet d'être hystérique, quelle que soit sa pathologie. C'est-à-dire d'être un sujet qui fait exception. C'est quoi un hystérique ? C'est quelqu'un qui met le savoir en difficulté, qui dit : « D'accord, la Science avance des choses probablement correctes, mais ma vérité va à l'encontre de ce savoir ». En tant que psychanalyste je recueille et j'accepte cette position hystérique. Et je pratique la réduction à l'hystérie, au discours de l'hystérie.

En fait il y a trois réductions :

- La première est la plus simple, il s'agit de la réduction des différentes névroses à l'hystérie, à la position hystérique selon le principe dont j'ai parlé au départ : je ne suis pas le psychanalyste qui sait, mais le sujet supposé savoir que vous allez détrôner en me disant en quoi vous savez, vous, la vérité et cette vérité qui va à l'encontre de mon savoir. Il s'agit là de la réduction à l'hystérie. Je vais être celui qui vous soutient dans votre hystérie, qui vous accepte comme sujet de l'inconscient, grâce

auquel vous allez fabriquer un psychanalyste. Je serai votre psychanalyste mais uniquement le vôtre. Je ne serai pas tel psychanalyste inscrit dans telle association, non, non !

C'est vous qui m'aurez fabriqué, je serai de service pour vous, je serai un analyste qui ne croit pas en ce qu'il a appris, qui ne croit pas même en la psychanalyse, mais qui croit en ce que vous allez me confier, et nous allons voir si ça marche ! Peut-être cela aura des effets sur vous de vous poser du côté de cette exception de votre sujet, de vous mettre dans cette position d'exception, d'être un sujet de la vérité, de cette vérité qu'est votre symptôme : c'est cela la réduction hystérique.

- La seconde, la réduction de la perversion, je dirais que c'est la réduction analytique.

En effet, il est constatable que le « pervers » (et non pas « la » perversion), c'est quelqu'un qui se plaint, qui souffre d'être dans une position de jouissance transgressive comme s'il était le seul, comme si le névrosé n'avait pas, lui aussi, de fantasmes pervers. Ici, la réduction à l'analyse, c'est ce qui fait que les pervers ont peut-être moins besoin de passer à l'acte dans leurs fantasmes et de considérer que ce sont des fantasmes. Lorsqu'ils entrent en analyse, ils deviennent des névrosés, plutôt que de risquer d'être des psychosés.

Il y a deux conceptions de la perversion : la plus connue, on l'a avec cette définition de la névrose comme étant "le négatif de la perversion". Donc en fait, tout le monde voudrait être pervers et n'ose pas l'être, les névrosés étant des non-pervers. Une autre définition de la perversion est selon moi plus clinique, plus vérifiable : le dernier bouclier contre la psychose, c'est la perversion. Je choisis de m'ancrer dans la jouissance perverse de peur d'avoir à délirer. On peut constater que certains sujets se voient pris dans leur discours entre une mère et sa mère qui s'échangent le phallus entre elles. Ils sont eux-mêmes ce phallus, leur père étant soit falot soit inexistant et leur grand-père maternel ayant été néantisé. Dès lors, ne voulant pas jouir du phallus que ces deux femmes s'échangent entre elles, ne voulant pas d'une jouissance totalement narcissique, il ne leur reste plus, pour échapper au délire que cette façon de faire qui consiste à se choisir un partenaire masculin qui rétablisse l'absence des pères dans son histoire et qui lui permette d'avoir au moins les jouissances moins graves de l'homosexualité. La solution perverse est indispensable pour eux, pour ne pas délirer, étant donné l'absence non seulement de père mais aussi de référence à quelque chose d'un tiers dans la naissance de ce sujet.

Peut-être y en aura-t-il de plus en plus, d'ailleurs, car les femmes aujourd'hui n'ont pas besoin d'autre chose que d'une insémination pour être mères. C'est elles qui décident d'être mères. La

perversion serait l'avenir ? ! Dans ce cas-là, la psychanalyse aurait un avenir aussi !

Ces sujets ont plus besoin de parler que d'autres, ils sont plus proches de leurs corps que d'autres, d'un corps trop pris dans des sensations. Ils sont débordés par le monde des sensations et ils ont besoin de faire passer tout cela en mots. Qui peut accepter de les écouter ? Un psychanalyste ! Ce genre de choses n'est pas facile à dire, n'est pas facilement admissible par quelqu'un d'autre. La tolérance, c'est le psychanalyste qui peut l'offrir. Vous comprenez que cette deuxième réduction, la réduction à l'analyse, soit plutôt ce que demande la symptomatologie perverse.

- La troisième réduction, c'est la réduction à la paranoïa, ce que Lacan un jour a appelé : « le champ paranoïaque des psychoses » : la mélancolie, ou l'encore plus grave syndrome de Cottard, la mégalomanie, le délire des inventeurs, du poète maudit, du peintre méconnu, etc. Tous ces personnages hautement littéraires peut-être, mais aussi profondément ancrés dans une souffrance qu'il faut pouvoir reconnaître et entendre, quand ils acceptent de confier leurs plaintes à un psychanalyste, ce dernier doit savoir, doit être informé qu'il va être transformé en persécuteur. Il sera un persécuteur qui peut diriger une cure. Ce sera une paranoïa dirigée, une cure paranoïaque. Il aura fabriqué une pathologie artificielle plutôt paranoïaque où il assumera la responsabilité du mal avec bien évidemment la complicité et l'intelligence des patients, du fait qu'il le fait pour eux, qu'il accepte d'être celui qui sait l'origine de leur mal et donc qui en est responsable.

C'est un risque à prendre, car il faut pouvoir imaginer que ces sujets accepteront de ne pas aller trop vite, de ne pas tirer sur eux un coup de pistolet ! C'est déjà arrivé qu'un analyste soit victime d'un paranoïaque.

Accepter un psychotique en analyse signifie passer beaucoup de temps à fabriquer une paranoïa artificielle, et à s'en guérir. Ce n'est pas impossible. Il y a une réversibilité de la "forclusion", pour parler comme les lacaniens, même si ce sont aussi les psychanalystes lacaniens qui disent que la jouissance que procure ce genre d'acte est tellement importante que le sujet n'y renoncera jamais plus et qu'il est condamné à prendre des médicaments jusqu'à la fin de ses jours pour ne pas délirer.

Très modestement, le psychanalyste s'inscrit en faux contre ce genre de thèse, mais il lui faut beaucoup, beaucoup de patience et de tolérance, il lui faut y dédier du temps et des efforts très importants, une hospitalité encore plus grande, une disponibilité encore plus grande pour ce type de sujets. Le travail consiste à réduire le champ psychotique à la paranoïa qu'il va diriger, en essayant d'isoler le persécuteur, c'est-à-dire en essayant de dénoncer le psychanalyste terrifiant qu'il a en lui.

Finalement nous sommes tous des dénonciateurs du psychanalyste et de la psychanalyse ! La clinique psychanalytique, c'est dénoncer les crimes de la psychanalyse ! Je vais m'arrêter sur ce point.

Sans titre ?
Faites vos je ! Un paire et passe...

Luc Diaz

« ... je n'ai jamais parlé de formation analytique,
j'ai parlé des formations de l'inconscient.
Il n'y a pas de formation analytique ... »
Lacan, *congrès de La Grande Motte*, juin 1975.

« ... le désir de l'analyste est le désir
qui le soutient dans son acte d'analyste. »¹ ?
Manifeste pour la psychanalyse, 2010.

Manifeste pour la psychanalyse,¹ 2010 :
« ... dès son avènement, la découverte freudienne a
suscité la défiance chez cette partie de l'humain
toujours portée à jouir de son emprise sur l'autre, à
protéger son illusion de maîtrise. »²

LE DOCTEUR³

— Vous allez dire que je donne dans le
rigorisme, que je coupe les cheveux en
quatre. Mais, est-ce que, dans votre mé-
thode, l'intérêt du malade n'est pas un
peu subordonné à l'intérêt du médecin ?

KNOCK

— Docteur Parpalaid, vous oubliez qu'il
y a un intérêt supérieur à ces deux-là.

LE DOCTEUR

— Lequel ?

KNOCK

— Celui de la médecine. C'est le seul
dont je me préoccupe.

Silence. Parpalaid médite.

LE DOCTEUR

— Oui, oui, oui.

*À partir de ce moment et jus-
qu'à la fin de la pièce, l'éclairage de la
scène prend peu à peu les caractères de
la Lumière Médicale, qui, comme on le
sait, est plus riche en rayons verts et
violets que la simple Lumière Terres-
tre...*

KNOCK

— Vous me donnez un canton peuplé de
quelques milliers d'individus neutres,
indéterminés. Mon rôle, c'est de les dé-
terminer, de les amener à l'existence
médicale...

Jules Romains a écrit *Knock ou le triom-
phe de la médecine*, en 1923. C'est le moment du
triomphe de la médecine *moderne, scientifique,
expérimentale*. Le moment où une déjà *evidence-
based medicine*⁴ commence à irriguer les labou-
rages et les pâturages de la *douce France*. Au début
de la pièce, Knock achète la clientèle du docteur
Parpalaid. Il nous fait – par la voix, sans doute, ni
bégaiement, de Louis Jouvét – acquiescer ce *bon
docteur* à la réplique suivante :

« J'estime que, malgré toutes les tentations
contraires, nous devons travailler à la conservation
du malade. » (Acte I, scène unique)

Knock n'est pas vénal. Il est pris dans la
démésure. Emporté dans la démesure. La démesure
du *triomphe de la médecine*. En conservant le ma-
lade, en le multipliant, il prend la place d'un vérita-
ble démiurge. La place d'un dieu. Il finit par se
dépeindre comme un « créateur continué » (III, 6) :

« La nuit, c'est encore plus beau car il y a
les lumières. Et presque toutes les lumières sont à
moi. Les non-malades dorment dans les ténèbres.
Ils sont supprimés. Mais les malades ont gardé leur
veilleuse ou leur lampe. Tout ce qui reste en marge
de la médecine, la nuit m'en débarrasse, m'en dé-
robe l'agacement et le défi. Le canton fait place à
une sorte de firmament dont je suis le créateur con-
tinué. Et je ne vous parle pas des cloches. Songez
que pour tout ce monde leur premier office est de
rappeler mes prescriptions ; qu'elles sont la voix de
mes ordonnances... »

L'intérêt du patient conduit le médecin
consulté sur les écueils d'un voyeurisme certain
couvert d'humanitarisme. Les intérêts du médecin,
sur ceux d'une certaine vénalité. L'intérêt supérieur
de la médecine, sur ceux certains de la démesure.
Hybris...

Aujourd'hui, en 2011, dans les hôpitaux de
la *douce France*, l'intérêt général des patients, du
ressort du DG – directeur général –, prime sur
l'intérêt particulier du patient, dévolu aux méde-
cins. Ces derniers ne sont pas qu'en restes. Il est
désormais à nouveau possible d'entendre des con-
frères universitaires parler froidement de *refroidis*,
au sujet des sujets, pas sans une bouffée délirante,
hibernothérapés⁵ en moins de 17 jours dans des
camisoles chimiques... *La conservation* « mo-

¹ (Des auteur.es du *Manifeste pour la psychanalyse* sont venu.e.s
à Montpellier, débattre avec nous de leur livre, Luc Diaz a écrit
ce texte à cette occasion.. MS)

derne » des malades ? Au congé ! Directo dans les tiroirs-caisses des « labos ».

Le 22 avril 1928, Sigmund Freud écrivait à Sándor Ferenczi :

« Le développement interne de la Ψ A va partout, à l'encontre de mes intentions, s'écartant de l'analyse profane vers une spécialité purement médicale, ce que je considère comme néfaste pour l'avenir de l'analyse. En fait je ne suis sûr que de vous, à savoir que vous partagez sans réserves mon point de vue. »⁶

Freud, *La question de l'analyse profane* (propos échangés avec un interlocuteur impartial), 1925 :

« ... Les choses étant aussi simples, on ose à peine s'occuper de la question de l'analyse profane⁷. Il se présente cependant certaines complications dont la loi ne se soucie pas, mais qui exigent qu'on les prenne en considération. Peut-être apparaîtra-t-il en l'occurrence que les malades ne sont pas comme d'autres malades, les profanes ne sont à proprement parler des profanes, et les médecins pas exactement ce qu'on est en droit d'attendre de médecins, ce sur quoi justement ils fondent leurs prétentions. Si cela peut être prouvé, on pourra exiger en toute justice que, dans le cas qui nous occupe, la loi ne soit pas appliquée sans modification.

Ce résultat dépendra de personnes qui ne sont pas obligées de connaître les particularités d'un traitement analytique. Il est donc de notre devoir d'en instruire ces gens sans parti pris, que nous supposons être actuellement encore ignorants. Nous regrettons de ne pouvoir les rendre témoins d'un de ces traitements. La "situation analytique" ne souffre pas de tiers. »⁸

Manifeste pour la psychanalyse, 2010 : « Comment nommer la nature de ce danger [...] ? [...] la médecine et les médecins mais aussi, et la chose tend encore aujourd'hui à passer au second plan, un certain *mode de pensée* »⁹, celui d'un certain *american way of life*, pour le dire *faste*... »

« ... le rapport de la psychanalyse dans la cité s'inscrit sur la même surface mœbienne que celui de la cité dans la psychanalyse. C'est pourquoi un péril pour la psychanalyse en est aussi un pour la société [...]. »¹⁰

« En sorte que la responsabilité des analystes est double : elle est déterminante pour la psychanalyse, elle importe pour la cité. »¹¹

Lacan, *congrès de La Grande Motte*, en juin 1975 : « C'est un fait qu'en détectant, dans le sens du discours capitaliste, la plus-value comme un ressort essentiel, Marx a tout d'un coup conféré une consistance et une puissance au discours du maître dont vous n'avez pas fini de voir les résultats, je veux dire qu'il est absolument certain que le

capitalisme d'état qui est celui qui règne en U.R.S.S. nous montrera dans la suite qu'il y a tout intérêt à ce que le discours du maître sache ce qu'il fait. Et c'est évidemment quelque chose dont l'avènement a son poids propre, mais quand même il n'est à mes yeux pas du tout sans intérêt qu'en ce qui le concerne, le discours analytique, non seulement prenne corps, mais ait d'ores et déjà pris corps, que vous le vouliez ou pas, et que ce congrès soit un témoin du fait qu'enfin il y a un intérêt, un intérêt universel puissant, à ce que ce discours se maintienne... »¹²

René Major, *du droit à la psychanalyse*, octobre 2010 : « Aujourd'hui, en 2010, la psychanalyse, dans son rapport aux pouvoirs publics, est confrontée à une adversité de l'État particulièrement retorse. En effet, l'idéologie *technoscientiste* tend à devenir la raison de la logique économique et politique au sein de laquelle une mise au pas de la psychanalyse n'aurait d'autre visée, en assimilant celle-ci à une forme de psychothérapie directive parmi d'autres, que d'annihiler sa portée par hypothèse subversive. À une *biopolitique* de l'État visant à uniformiser ce qui tient pour chacun à un savoir faire avec son corps et à un savoir vivre, est venue s'ajouter une *psychopolitique* s'arrogeant de vouloir régir une "santé mentale positive" (à l'aide de la psychopharmacologie notamment ou de psychothérapie corrective) à des fins sécuritaires qui s'articulent à un souci hygiéniste en extension. »¹³

Marie-Noël Godet, *Le titre de psychothérapeute et la loi Bachelot*, 2010 : « Le passage de la psychiatrie à la santé mentale s'est accompagné d'une refonte de toutes les professions de santé et la loi sur le titre de psychothérapeute telle que modifiée en 2009 en est un des édifices. [...] Les psychologues et le titre de psychothérapeute 2009 ; l'apparition d'une nouvelle profession, la disparition d'une autre. [...] L'évolution annoncée, du métier de psychologue et cristallisée dans les textes n'est qu'un aperçu de la restructuration en profondeur des métiers de la santé mentale. [...] Alors, la psychanalyse, toujours ailleurs comme le préconisait Freud ou ailleurs... en voie de redressement réglementaire, puisque la voilà nommée pour la 1^{ère} fois en France dans une loi de santé publique ? »¹⁴

René Major, *du droit à la psychanalyse*, octobre 2010 : « La question à laquelle la psychanalyse, en tant que pratique, se trouve confrontée n'est plus de savoir si elle veut ou pas, si elle peut ou pas rester hors du champ du droit. [...] elle s'y trouve déjà. [...] Rappelons qu'il y a déjà eu deux *moments* dans l'histoire de la psychanalyse (remis opportunément en mémoire par le *Manifeste*) où la question de qui peut exercer la psychanalyse, et à quelles exigences sa pratique doit répondre, s'est

posée de manière aiguë. D'abord à Vienne, en 1926, où le Conseil supérieur de la santé de la ville posa la question de l'exercice de la psychanalyse par des non-médecins, et en 1956 à Paris où, face à certaines pratiques axées sur une idéologie de l'efficacité — de thérapies plus brèves mais illusoirs — Lacan prôna un retour à Freud, à un Freud qui aura toujours été clair sur la question. [...]

Selon la jurisprudence de la Cour d'appel de Paris de 2006, la spécificité de la psychanalyse réside dans "la règle fondamentale, du côté du patient, de dire tout ce qui lui vient à l'esprit", et donc la "discretion absolue" du psychanalyste. La jurisprudence de 1954 de la même Cour d'appel, non démentie sur ce point, constatait déjà l'impossibilité de l'intervention de tout tiers dans une telle pratique. »¹⁵

Le 18 décembre 1958, au Collège philosophique à Paris, Georges Canguilhem interrogeait : *Qu'est-ce que la psychologie ?*, en commençant par ses mots :

« La question "Qu'est-ce que la psychologie ?" semble plus gênante pour tout psychologue que ne l'est, pour tout philosophe, la question "Qu'est-ce que la philosophie ?" Car pour la philosophie, la question de son sens et de son essence la constitue, bien plus que ne la définit une réponse à cette question. Le fait que la question renaisse incessamment, faute de réponse satisfaisante, est, pour qui voudrait pouvoir se dire philosophe, une raison d'humilité et non une cause d'humiliation. Mais pour la psychologie, la question de son essence ou plus modestement de son concept, met en question aussi l'existence même du psychologue, dans la mesure où faute de pouvoir répondre exactement sur ce qu'il est, il lui est rendu bien difficile de répondre de ce qu'il fait. Il ne peut alors chercher que dans une efficacité toujours discutable la justification de son importance de spécialiste, importance dont il ne déplairait pas absolument à tel ou tel qu'elle engendrât chez le philosophe un complexe d'infériorité. »¹⁶

Pascal Quignard, *Rhétorique spéculative*, 1995 :

« Toute psychologie affaiblit l'acte et diminue celui qui agit. C'est une vue de la folie que d'ôter à nos raisons les prétextes d'erreur ou d'incomplétude, ou encore d'extirper de nos images les désirs incongrus ou secrets qui les dérobent à elles-mêmes et qui les rendent si fascinantes. Il n'y a qu'un homme tout à fait déprimé, qui voie clair, et les bras lui en tombent ; découvrant la nudité du monde, la langueur du temps, la froideur de l'espace et le vide de son âme, il s'abandonne à l'envie de mourir. Pour lui, le sommeil est la nuit de l'Hadès, c'est-à-dire l'Invisible. Mais il rêve, et tout devient visible. Même cette envie de se donner la

mort est un désir. C'est rêver une image héroïque de soi qui est celle d'un cadavre de guerrier. »¹⁷

Lors du débat préparatoire à la dernière AG des *Cartels Constituants de l'Analyse Freudienne*, le samedi 15 janvier 2011, Costas Ladas a traduit « therapon », par : l'esclave qui soigne les blessures du guerrier pour lui permettre de repartir au plus vite au combat. Pour trouver, en fin, me semble-t-il, la belle mort, *kalòs thàntos*, la « mort rouge », sanglante, et éviter autant que possible la « mort noire », la *Kèrè*¹⁸, qui n'est que pourrissements, putréfactions, décompositions... poussières...

... et dans les yeux de l'homme entrent en maîtres la mort rouge et l'impérieux destin.¹⁹

Au printemps de ma dix-septième année, *foin des bocks et de la limonade*, je connus le bon heurt d'un voyage en Égypte. De bouleversantes rencontres firent places dans ma vie. Encore et encorps, celles, anachroniquement androgynes, des statues de Pharaon, Aménophis IV, auto-"rebaptisé" Akhenaton. Elles m'ouvrirent via un *guide bleu*, à celles du Moïse de Freud, et du Freud du, de, Moïse... *Totem und Tabou* m'en eu(ren)t ensuite qu'un goût de mal *done*.

À certaines heures pâles de la nuit²⁰, je recomptais, sans jamais vraiment cesser, *Moïse et le monothéisme*, à mes chers petits camarades. *L'homme et la religion* (nous) travaillaient dans *l'Ombre*...

Depuis quelque temps déjà, revenus de Damas, nous croisions le fer albigeois dans le pape-lard catholicisme. Là, sans en avoir une conscience autre que trouble, troublante, pour ne pas dire tremblante, nous donnions tout simplement quitus au (*kalòs thàntos* du) christianisme, *Lui-même*...

Aussi, quand Charlton, *Himself*, troqua, pour la énième fois sur la toile, les habits de Moïse pour ceux du chrétien Ben Hur – *Judas*, comme il se doit –, nous mîmes nous-mêmes le feu au *Français*, Le cinéma clermontais.

Je ne m'étendrai pas sur le scandale, à part peut-être encorps un peu sur *l'Intouchable* poire, Esther – *Williams, of course*, de chars, de chairs... Je rappellerai seulement l'inénarrable agonie sanguinolente de Messala, gisant devant Ben Hur.

Le *National Rifle* n'en finit pas de lui se demander :

– *Oui... mais où ?...*

Oui, mais où, quand, comment... reposer sans jamais cesser de cet ineffable que je tentais de recompter sans jamais vraiment cesser ? Où faire passer de ce qui nous fait *pas scientis*, de ce qui nous fait *pas sans* ? De ce rapport sexuel, qui ne

cesse pas de ne pas s'écrire ? De ce non-fini du judaïsme, accompli, infinisé par les chrétiens ?

Le pied droit toujours pris dans le tapis de prières, je mis voiles vers Cythère. J'y devins « docteur ». De *doceō*, Ernout et Meillet écrivent : *faire apprendre, enseigner, et en particulier faire répéter*. Ils en font dériver *docilis, docile, doctus, savant, doctor, qui enseigne...*

– *Écoute, écoute...
Dans le silence de la mer,
il y a un balancement maudit
qui vous remet le cœur à l'heure...*²¹

Depuis, *ma clinique* n'a cessé de (me) donner des *raisons d'humilité*. Je m'y surpris, un jour, de l'ombre portée d'un bégaiement. En *bon docteur*, je tentais de répéter, d'en faire système. Ne bée-et-égaye pas qui veut... (cf. Exode VI, 12 et 30). Ne plus (y) vouloir Le Bien des autres... Bienveillante neutralité... de cette *sous-position* du *secrétaire* d'Aimée : c'est elle qui ensaigne...

Comment (*se faire*) dire de cet ineffable sans le figer dans la répétition dudit ?

Lacan, *Acte de fondation de l'École Freudienne de Psychanalyse*, Paris, le 21 janvier 1964 : « [L'EFP] entreprendra la mise à jour des principes dont la praxis analytique doit recevoir dans la science son statut. Statut qui, si particulier qu'il faille enfin le reconnaître, ne saurait être celui d'une expérience ineffable. »²²

Note adjointe : « L'enseignement de la psychanalyse ne peut se transmettre d'un sujet à l'autre que par les voies d'un transfert de travail. »²²

Lettre de dissolution de l'EFP, le 5 janvier 1980 : « C'est pourquoi je dissous. Et ne plains pas des dits "membres de l'École freudienne" – plutôt les remercié-je, pour avoir été par eux enseigné, d'où moi, j'ai échoué – c'est-à-dire me suis pris les pieds. »²²

Le dimanche 16 janvier 2011, au décours de l'AG des *Cartels Constituants de l'Analyse Freudienne*, Costas nous a invités à interroger l'enjeu de la passe.

Manifeste pour la psychanalyse, 2010 : « La proposition [d'octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École] fut soumise au vote des membres de l'école, et acceptée. Une partie de ceux qui s'y opposèrent quittèrent l'EFP et fondèrent le Quatrième groupe. Ce fut la première scission dans l'EFP. »²³

L'EFP a-t-elle échoué dans la passe ?

Ou dans l'en-je de la passe, en y bêlant une affaire de titrifcation ?

Manifeste pour la psychanalyse, 2010 : « La procédure de la passe ne saurait être confondue avec une procédure d'habilitation du psychana-

lyste adaptée à la spécificité de la psychanalyse, homologue d'un examen de passage. »²⁴ « Si échec de l'École il y eut (et il faudrait préciser en quoi), cela signifie-t-il que la dissolution fut, elle, un échec ? »²⁵

Lacan, *congrès de La Grande Motte*, en juin 1975 : « ... l'expérience de la passe est une expérience en cours. Le mode sous lequel je l'ai produite, cette expérience de la Passe, c'est la proposition. La proposition est marquée d'une prudence, d'une prudence peut-être humaine, trop humaine, mais je ne vois absolument pas en quoi j'aurais pu faire une proposition plus prudente. [...] C'est précisément dans le but d'isoler ce qu'il en est du discours analytique que j'ai fait cette proposition. [...] Le mode sous lequel étaient appréciés les individus sélectionnés, pourquoi ne pas le dire, m'avait toujours semblé participer beaucoup plus de ces lois de la concurrence qui font que la plupart des groupes humains fonctionnent.

J'ai désiré un autre mode de recrutement et c'est la passe ; elle était dans mon idée le premier pas d'un recrutement de style différent. D'un autre ordre, très précisément modelé sur ce que j'avais pensé alors et qui spécifiait le discours analytique. »²⁶

« ... l'important c'est que ça se passe, et que ce qui est essentiellement une expérience de celui qui vient s'y offrir, eh bien, qu'il y ait quelqu'un qui justement ne soit pas là sur ses grands chevaux pour l'entendre [...]. Ce que nous attendons d'eux [des passeurs] c'est un témoignage, c'est une transmission, une transmission d'une expérience en tant qu'elle n'est justement pas adressée à un vieux de la vieille, à un aîné. [...]

L'important en ceci c'est que nous avons mis en place une expérience radicalement nouvelle, car la passe n'a rien à faire avec l'analyse [Comment se laisser traverser par cette fulgurance : *la passe n'a rien à faire avec l'analyse* ?], et ce qui manque, dans cette réunion, parce qu'après tout, du Jury d'Agrément, et c'est bien compréhensible étant donné le recrutement jusqu'à présent, il ne peut vous venir que des témoignages de perplexité et d'embaras, mais ce qui est certain c'est qu'il y a au moins certains des passants qui ne pourront jamais oublier ce qu'a été pour eux qui étaient, disons en principe en fin d'analyse, ce qu'a été pour eux cette expérience de la passe. Si je voulais en parler, je dirais d'un mot que j'emprunterais à ce que j'ai entendu, dans une de ces salles, [...], une personne a dit que la passe c'était quelque chose comme l'éclair. »²⁷

*Brusque éclair comme le coup de foudre qui tombe,
longtemps avant que le tonnerre gronde,
longtemps avant que le chant s'élève,
longtemps avant que la langue humaine se com-
prenne.*²⁸

Lors du débat préparatoire à cette AG, l'après-midi du samedi 15 janvier 2011, Albert Maître a rappelé que les CCAF mettent en place des *dispositifs qui soutiennent la fonction analyste* : soutenir, en démarcation par rapport à l'usage social d'un titre, sans jamais de reconnaissance...

Manifeste pour la psychanalyse, 2010 : « Dès lors, une association de psychanalyse garantit la formation, non les formés. [...] Elle a, ou plutôt elle devrait avoir, un rapport à la théorie qui est de régénération, car la généralité de la théorie, aussi pertinente soit-elle, est toujours en défaut au regard de la singularité renouvelée de l'expérience qu'elle permet. »²⁹

Lacan, *congrès de La Grande Motte*, en juin 1975 : « ... je n'ai jamais parlé de formation analytique, j'ai parlé des formations de l'inconscient. Il n'y a pas de formation analytique, mais de l'analyse se dégage une expérience, dont c'est tout à fait à tort qu'on la qualifie de didactique. Ce n'est pas l'expérience qui est didactique... »³⁰

François Balmès, *le réel est-ce que ça marche ?*, après-midi du 23 novembre 2003 : « L'adage de Spinoza – *Le concept de chien n'aboie pas* – est inoubliable. Il évite pas mal de sophismes. Il vient nous dire que les propriétés du concept, de la catégorie de Réel, ne sont pas les mêmes que les propriétés du réel. Par exemple, Lacan dit dans *RSI* que le réel est impensable. Ça ne veut pas dire que le concept ou la catégorie de Réel soient impensables, ce qui serait très fâcheux. »³¹

L'élégance des pas-de-côté *balmospinoziens* est indispensable pour éviter à la psychanalyse de se réduire trop vite à un *délire schrébérien*. Sa vérité (se) tient dans son *insistance*. Elle soutient et se soutient (de) *l'expérience qu'elle permet, dans un rapport à la théorie de régénération*, au risque de ne pas réussir là où le paranoïaque échoue³², en figeant bien vite ladite expérience dans les *propriétés dudit concept*.

Dans la *Ville éternelle* de la *Vie éternelle*, en plein *quattrocento*, Nicolas Krebs, dit Cusa, cardinal de Cues, né à Cusza dans une boucle de la Moselle, écrivait : « Le plaisir que procure l'étude n'est pas la fin de la connaissance. L'accroissement infini de l'ignoré est la tâche, l'amplification de l'impénétrable secret, la récompense. »³³

Olivier Grignon, *Le courage d'écrire*, 2009 : « ... *aucun état n'est juste (ou n'est vrai, si on préfère le registre de la vérité). Il faut témoigner du passage, ou plutôt des passages*. Et de fil en aiguille, de bâtons en lettres, si j'ose dire, de passage en passe, on découvre que "passe" est un signifiant dont on ne peut se passer. »³⁴

Dans *l'Ombre*, passe l'homme, *der Mann Moses*, l'homme Moïse..., *ein Mann*, un homme... de, du, des passages... *pessa'h...* poussières aux poussières...

Torah, Talmud : double (temps *dedans* l')écriture ?

Lacan, le 15 avril 1970, *l'envers de la psychanalyse* : « ... il s'agit de se placer dans l'intervalle d'un certain rapport entre l'écrit et une intervention parlée qui y prend appui et s'y réfère. Tel est l'intérêt que nous, analystes, devons porter à l'histoire hébraïque. »³⁵

« Une passe sans école mais pas sans adresse », tel est l'écho au séminaire de *l'Inter-Associatif Européen de Psychanalyse*, organisé par les *Cartels Constituants de l'Analyse Freudienne* à Paris en 2008, paru en 2010 aux *Éditions des crépuscules*.

Qu'entendre aujourd'hui des différents dispositifs mis en place par les quelques associations d'analyse qui *en* pratiquent, pour en soutenir son, ses, *écriture(s)* ?

Manifeste pour la psychanalyse, 2010 : « Dans le séminaire éponyme *Le savoir du psychanalyste* (1971-72), Lacan avance l'idée audacieuse et subversive que le savoir du psychanalyste ne réside pas dans le fait de savoir ce qu'est une psychanalyse, ce qui est à la portée des analystes qui ont fait une analyse didactique, mais dans le fait de savoir, pour un analyste, pourquoi, sachant ce qu'est une psychanalyse, il a choisi que cette "aberration" de vouloir devenir analyste à son tour. Or ce savoir, souligne Lacan, n'est accessible qu'à partir de l'expérience de la passe, ou du moins d'une épreuve qui a permis à l'analysant devenu analyste de ne pas rester inféodé à l'analyste, quel qu'il soit, lui ayant rendu possible ce cheminement. »³⁶

Onglet « la passe » du site des CCAF au 24 janvier 2011 : « Cette passe ne débouche pas sur une nomination, mais sur une réponse dont les éléments, s'ils font retour sur la mise du passant, deviennent matière à travail au sein de cartels qui reprennent ce qui s'est produit comme effets de passe au sein du jury. »³⁷

Répondre ?

Manifeste pour la psychanalyse, 2010 : « ... c'est bien parce qu'il n'y a pas de continuité entre faire une analyse et devenir analyste que le devenir analyste devient une question en soi. Une question qui au cœur de la formation de l'analyste, en ceci que cette formation est en un certain sens moins appelée à clôturer la question par une réponse faussement objective qu'à la laisser vive, en tout cas pour chaque sujet. »³⁸

Question d'un *pas de continuité*, de la *passe* de ce pas ? D'un pas de continuité – de côté ?

Manifeste pour la psychanalyse, 2010 : « [Lacan] ... *D'un dessein* [Écrits, 1966] : "On voit donc que le mot d'ordre dont nous nous sommes armés du retour à Freud n'a rien à faire avec le retour aux sources qui pourrait aussi bien ici comme ailleurs ne signifier qu'une régression." »³⁹

Un retour qui ne serait pas retour de ou à l'ancien jaillissement, mais jaillissement même ?

L'enjeu de la passe ? Des dispositifs pour soutenir la fonction analyste en alimentant du discours analytique, par les voies d'un transfert de travail, des productions d'S₁ d'un autre style⁴⁰ ? Un autre style que celui d'un mettre – un titre –, qui en rappelle trop vite à l'esclavage mortifère d'S₂ ?

Nommer, répondre, retourner, sont discours unis vers S'y terre, s'y tait, puis s'y dissout, sans même plus s'y dire sous...

Manifeste pour la psychanalyse, 2010 : « Lacan a dit que la passe prenait son modèle du Witz, puis, au congrès de l'EFP en 1973, que la formation des analystes relevait des formations de l'inconscient. Avec la procédure de la passe, Lacan donne au mot "École" son sens de "à l'école de". En effet, de même que l'analyste donne la parole à l'analysant, il s'agit de donner la parole au passant, celui qui veut devenir analyste, pour cerner ce qu'il en est du "désir x", le désir de l'analyste [...]. ... quel désir peut animer celui qui, au terme de son analyse, veut en occuper la place pour d'autres ? »⁴¹

Lacan, *congrès de La Grande Motte*, en juin 1975 : « Il y a une chose qui est importante, c'est que si effectivement cette passe peut être quelque chose qui, tout d'un coup, met en relief pour celui qui s'y offre [...] comme peut le faire un éclair, c'est à dire d'une façon qui approche soudain un tout autre éclairage, une certaine partie d'ombre de son analyse ; si c'est bien dans cet éclair que quelque chose peut être aperçu de cette expérience, c'est une chose qui concerne le passant. Je dois vous affirmer, je pense que nul dans le jury même Leclaire ne me démentira, je peux vous affirmer que ça a été pour certains une expérience absolument bouleversante. »⁴²

Serge Leclaire, Jacques Sédat, Danièle Lévy, Lucien Israël, Philippe Girard, *Pour une instance des psychanalystes*, 1989 : « Reconnaissance et habilitation n'en restent pas moins le troisième temps, [après *l'Analyse personnelle et le Contrôle*] au mieux inaugural, au pire conclusif de tout parcours de formation. C'est le moment charnière ou la réputée a-socialité des psychanalystes est elle-même mise en question. La reconnaissance d'une capacité d'invention, d'une aptitude à entendre l'inouï et à dévoiler l'insu, ne peut se soutenir que de la mise en jeu d'un rapport à l'autre, animé par des ressorts différents de ceux qui fondent ce qu'on

nomme ordinairement le lien social : rapports d'alliance et établissement de pactes, processus d'agrégation, et donc de ségrégation, qui se formulent explicitement par l'énoncé d'un "nous autres" connotant l'identification sociale. »

« ... l'éthique de la psychanalyse est différente et s'oppose à l'éthique moraliste. Pas plus qu'un autre, ce conflit qui oppose deux éthiques n'a à être réduit ou "liquidé", mais à être soutenu dans sa différence et dans la reconnaissance de l'éthique moraliste. »

« Les psychanalystes, dans l'ensemble qu'ils constituent, ont à se donner les moyens de soutenir socialement ce conflit. »

« L'instance ordinale aurait pour vocation de soutenir non seulement l'"utilité publique" de la psychanalyse, mais sa nécessité vitale pour la société d'aujourd'hui. »⁴³

Ni statut d'État ni Ordre pour la psychanalyse, Paris, le 1er mars 2006 : « Mais qui dit Ordre dit consensus sur ce qui permet de reconnaître un parmi les pairs. Ce consensus n'existe pas. La formation du psychanalyste est et doit rester l'enjeu même de la psychanalyse, elle ne relève en aucune manière d'une sélection ou d'une cooptation opérée par les "anciens", les "notables" ou les "chevronnés". [...] La question de savoir comment peut s'authentifier ce franchissement que constitue le passage de l'analysant à l'analyste doit rester ouverte. [...] Au lieu d'affronter publiquement la difficulté, le choix d'une administration normalisante supposerait la question résolue et ferait le lit du conformisme et de l'arrivisme. L'abri pour la communauté aurait tôt fait de montrer sa logique ségrégative, car s'il y a l'Ordre il n'est point d'exercice hors de sa reconnaissance, ce qui suppose l'exclusion de ceux qui n'en partagent pas les principes. En conséquence, les soussignés déclarent que la pratique de la psychanalyse ne saurait être réglementée, ni garantie par un statut d'État, ni encadrée par un Ordre. »⁴⁴

Lacan, *Lettre de dissolution de l'EFP*, le 5 janvier 1980 : « On sait ce qu'il en a coûté, que Freud ait permis que le groupe psychanalytique l'emporte sur le discours, devienne Église.

[...] La stabilité de la religion vient de ce que le sens est toujours religieux. »⁴⁵

Quatrième de couverture du livre de François Balmès, *le nom, la loi, la voix*, 1997 : « Ce livre démontre une hypothèse : les différents temps d'élaboration du Père chez Lacan prennent appui sur une relecture de *L'homme Moïse et la religion monothéiste* de Freud (en s'arrêtant ici à 1963 date de l'unique leçon sur les Noms du Père). »⁴⁶

Ne pas prononcer les *noms du Père*, même au pluriel, un énième caprice ? Un acte analytique !

Le retour à Freud, un retour là où Freud s'en est arrêté, en 1939, exilé à Londres avec Anna au soir de sa vieillesse ? Qu'est-ce qui pousse en-corps le *vieux Freud*, âgé de 83 ans, à publier, après tant de tergiversations, son dernier livre, alors qu'« Enlever à un peuple l'homme qu'il honore comme le plus grand de ses fils n'est pas une chose qu'on entreprend volontiers ou d'un cœur léger surtout quand on appartient soi-même à ce peuple. »⁴⁷ ?

Der Mann Moses und die monotheistische Religion, le dernier livre de Freud, son dernier livre de psychanalyse, au moment où il repousse de la main tout souhait que sa vie se prolonge. De là, pas-tout à reprendre depuis le début, depuis *Die Traumdeutung*, au plus, et cette pensée qui n'y serait en-corps jamais rien d'autre que l'ersatz de l'hallucinatoire désir...

Lacan, *Freud dans le siècle (les psychoses)*, le 16 mai 1956 :

« Ne nous y trompons pas – la psychanalyse n'est pas une égologie. [...] »

Freud n'a pas pu avoir de doute sur les dangers que courait son œuvre. Au moment où, en 1938, il prend la plume pour sa dernière préface à Moïse et le monothéisme, il met une note bien curieuse : – *Je ne partage pas*, dit-il, *l'opinion de mon contemporain Bernard Shaw, qui prétend que l'homme ne deviendrait capable de quelque chose que s'il lui était permis d'arriver à l'âge de trois cents ans. Je ne pense pas que cette prolongation de l'existence aurait le moindre avantage, à moins – dit la traduction – que les conditions de l'avenir ne soient totalement transformées. C'est bien là le triste caractère de ces traductions. En allemand, ça a un tout autre sens – il faudrait qu'il y ait beaucoup d'autres choses profondément changées, à la base, à la racine, dans les déterminations de la vie.*

Ce mot du vieux Freud continuant de poursuivre sa méditation avant de laisser son message à la décomposition me paraît faire écho aux termes dont le chœur accompagne les derniers pas d'Œdipe vers le petit bois de Colone. [...] il médite sur les désirs qui font que l'homme poursuit des ombres. [...]

Je m'étonne que personne [...] n'ait jamais su bien traduire le *me phumai* que profère alors le chœur. On le réduit à la valeur d'un vers qui dit qu'il vaut mieux n'être pas né, alors que le sens est tout à fait clair – la seule façon de surmonter toutes ces affaires de logos, la seule façon d'en finir, ce serait de n'être pas né tel. C'est le sens même qui accompagne le geste du vieux Freud, au moment où il repousse de la main tout souhait que sa vie se prolonge. »⁴⁸

Jean Allouch, *contre l'éternité (Ogawa, Mallarmé, Lacan)*, 2009 : « ... l'inconscient, cette instance psychique que Freud disait "hors du

temps", c'est l'éternelle jeunesse de Freud. Aussi, se démarquant des "freudiens", Jacques Lacan dut-il s'employer à offrir à Freud une sépulture décente [cf. *Écrits*, p. 486]. Ce qu'il fit encore ultimement en renommant "unebévue" l'inconscient – ce piège tendu aux analystes ainsi que l'on vient de le voir. L'unebévue est l'inconscient sans son éternité, l'inconscient strictement accueilli dans ses manifestations ponctuelles (il y a *unebévue*, puis une autre bévue, puis une autre encore : rien de plus). L'unebévue est l'inconscient délesté de l'éternelle jeunesse de Freud. L'unebévue offre à Sigmund Freud la possibilité de n'être pas privé de sa seconde mort. »⁴⁹

Lacan, *Situation de la psychanalyse en 1956* : « Telle métaphoriquement, dans son être collectif, l'association créée par Freud se survivrait, mais ici c'est la voix qui la soutient, qui vient d'un mort. Certes Freud a-t-il été jusqu'à nous faire reconnaître l'Éros par où la vie se trouve à prolonger sa jouissance dans le sursis de son pourrissement. Dans un tel cas pourtant l'opération du réveil, menée avec les mots repris du Maître dans un retour à la vie de sa Parole, peut venir à se confondre avec les soins d'une sépulture décente. »⁵⁰

– Mais on ne m'attend point
– Je sais depuis déjà
Que l'on meurt de hasard
En allongeant le pas...⁵¹

Manifeste pour la psychanalyse, 2010 : « ... en juin 1964, Lacan fonde l'EFP. [...] "Je fonde – aussi seul que je l'ai toujours été dans ma relation à la cause psychanalytique..." ». Lacan est seul en faisant l'acte, mais il n'est pas le seul à le faire et c'est pour ne plus être seul qu'il le fait. "Ma solitude c'est justement à quoi je renonçais en fondant l'École, et qu'a-t-elle à voir avec celle dont se soutient l'acte psychanalytique, sinon de pouvoir disposer de sa relation à cet acte ?" »⁵² »⁵³

« De même que la fondation de l'EFP s'appuyait sur la valeur propre de l'énonciation (le "Je fonde aussi seul...", de Lacan), la dissolution a reposé sur cette même valeur de l'énonciation de Lacan dans sa lettre du 5 janvier 1980. [...] Quand Lacan dissout l'EFP, il donne à son énonciation la valeur d'un acte analytique. »⁵⁴

Lacan, *Lettre de dissolution de l'EFP*, le 5 janvier 1980 : « Je sais que je le fais – à y ajouter ce que cela comporte d'inconscient. [...] Il y a un problème de l'École. Ce n'est pas une énigme. Aussi, je m'y oriente, point trop tôt. »⁵⁵

L'envers de la psychanalyse, le 17 décembre 1969 : « ... la fonction de l'énigme – c'est un mi-dire, comme la Chimère apparaît un mi-corps,

quitte à disparaître tout à fait quand on a donné la solution. »⁵⁶

Lettre de dissolution de l'EFPP, le 5 janvier 1980 : « Car dans l'intervalle de la parole qu'il méconnaît à ce qu'il croit faire pensée, l'homme se prend les pieds, ce qui ne l'encourage pas. »⁵⁷

Ce n'est pas une énigme... ni un mi-corps...

Congrès de La Grande Motte, en juin 1975 : « Eh bien, je suis là avec les dégâts sur mon dos, bon ; et puis après tout, ça n'est pas plus inutile pour ça, puisque, comme quelqu'un me le faisait remarquer, s'il y a quelqu'un qui passe son temps à passer la passe, c'est bien moi. »⁵⁸

Manifeste pour la psychanalyse, 2010 : « Comme l'a écrit Jean Chavreul à Lacan le 28 décembre 1980 : "Un an après... il s'avère que le travail de dissolution ne s'est pas effectué." Aujourd'hui encore il ne s'est pas effectué. Nous sommes toujours dans la dissolution.

Une dissolution dont on ne voit pas la fin. Une dissolution qui n'en finit pas... de ne pas fonder. »⁵⁹

Jean Allouch, *contre l'éternité (Ogawa, Mallarmé, Lacan)*, 2009 : « ... Lacan discrètement s'y⁶⁰ réfère pour mener quelque chose comme une ultime bataille, la même bataille que Mallarmé engage ici pour Poe. Quelle bataille ? Il s'agit d'un refus, d'un refus de l'éternité, d'être transporté dans l'éternité [...]. L'œuvre aussi doit pouvoir disparaître, son éternisation privant son auteur de sa seconde mort. »⁶¹

Mon désir de nomination, mon désir d'en finir, « à jamais », mon désir d'« éternité », mon désir d'un *kalòs thànatos*, pour ne pas dire d'une *happy end*, j'en ai, il me semble, déjà, jadis..., aëfié en toge rouge comme de honte, bu l'acoupe jusqu'hallali.

Un soir d'octobre, j'ai convoqué l'opprobre en la *Salle des Actes* de la faculté de médecine de Montpellier, encadré par les portraits des *grands Anciens*, sous les faces des visages des figures, *dévisagent, défigurent*⁶¹, entre *reptations, miroirs menteurs, courbettes imaginées, désespoirs soumis, silences aigres, renvois mal aiguillés, demi-sourires séchés comme des larmes...*⁶²

Lacan, *l'envers de la psychanalyse*, le 17 juin 1970 : « Vous allez me dire – La honte, quel avantage ? Si c'est ça, l'envers de la psychanalyse, très peu pour nous. Je vous réponds – Vous en avez à revendre. Si vous ne le savez pas encore, faites une tranche, comme on dit. Cet air éventé qui est le vôtre, vous le verrez buter à chaque pas sur une honte de vivre gratinée. C'est ça que découvre la psychanalyse. Avec un peu de sérieux, vous vous apercevrez que cette honte se justifie de ne pas

mourir de honte, c'est-à-dire de maintenir de toutes vos forces un discours du maître pervers – c'est le discours universitaire. »⁶³

Le 10 juin 1970 : « ... au niveau du discours universitaire, l'objet *a* vient à une place qui est en jeu chaque fois que cela bouge, celle de l'exploitation plus ou moins tolérable. [...] L'objet *a*, c'est ce que vous êtes tous, en tant que rangés là – autant de fausses-couches de ce qui a été, pour ceux qui vous ont engendrés, cause de désir. »⁶⁴

Qu'en est-il du désir d'en finir, d'en finir avec le désir, d'en finir avec la question originelle ?
– *M'aimiez-vous avant que je fusse – pour ne point encorps avoir mérité la mort ?*

Qu'en est-il du désir de ne plus en finir avec le désir, de ne plus en finir avec la question des origines ?

L'homme Moïse naît non-fini, il meurt non-fini, même encorps.

Le-nom-imprononçable l'a fait à son image : c'est-à-dire sans image.

L'*imago* latine, la *psyché* grecque, c'est sans corps et toujours *la tête du mort*.

Le christianisme a cloué le *titulus* au sommet de la croix...

Sans titre !

Mais pas sans et façons ?

Faites vos *je* ! Un perd et passe...⁶⁵

*Por toda la hermosura
nunca yo me perderé,
sino por un no sé qué
que se alcança por ventura.*⁶⁶

Il n'y a pas de belle mort⁶⁷ !

« **La vie** » est et peut-être *quelquefois si jolie*⁶⁸...

*Et vous êtes passée,
Demoiselle inconnue,
À deux doigts d'être nue,
Sous le lin, qui dansait...*⁶⁹

Luc Diaz *faciebat*,
Castelnau,
le samedi 26 mars 2011.

Notes

1) Sophie Auouillé, Pierre Bruno, Franck Chaumon, Guy Lérès, Michel Plon et Erik Porge, *La Fabrique éditions*, Paris, 2010, note 11, p. 90.

- 2) Ibid., p. 7.
- 3) Jules Romains, *Knock ou le triomphe de la médecine*, Éditions Gallimard © 1924, Acte III, Scène VI. Folio # 60, © 1993.
- 4) Qu'est-ce que l'évidence ? Poser la question ainsi, à la Pilate sur la vérité, n'est pas fortuit. René Descartes loge l'évidence à l'auberge de la vérité. Il ne nous en donne cependant pas la clef. Dans son expertise, l'évidence se contente de voir, de viser, de fermer un œil, au mieux, par le trou de la serrure. Au besoin, elle en fabrique un. Au pire, elle (pro)pose d'en défoncer la porte, sinon d'en pratiquer une par une frappe chirurgicale, bien sûr ! Pour Knock, c'est évident ! : « Tout homme bien-portant est un malade qui s'ignore. » (Acte I, scène unique)
- 5) Henri Laborit, le « grand-père » des camisoles chimiques au début des années cinquante, a publié, en 1976, *Éloge de la fuite* (Robert Laffont, Paris).
- 6) correspondance 1920-1930, les années douloureuses, Paris, Calman-Lévy, 2000, p. 378, cité dans le Manifeste de la psychanalyse, note 6 p. 40.
- 7) NdT : Laienanalyse dans le texte allemand. Nous traduirons ce mot par « analyse profane » pour n'avoir pas toujours à répéter « analyse pratiquée par un profane ». Il est entendu que dans ce contexte « profane » signifie « non-médecin », comme Freud le précise dès les premiers mots de son exposé.
- 8) Trad. de l'allemand, J. Altounian, A. Bourguignon, O. Bourguignon, P. Cotet, A. Rauzy, Paris, Gallimard, 1985, pp. 27-29.
- 9) Sophie Auouillé, Pierre Bruno, Franck Chaumon, Guy Lérès, Michel Plon et Erik Porge, La Fabrique éditions, Paris, 2010, p. 19.
- 10) Ibid., p. 13.
- 11) Ibid., p. 91.
- 12) Une des interventions de Lacan sur la passe, au congrès de La grande Motte, en juin 1975, lettres de l'Ecole n°15, p. 185.
- 13) Libération du 25 octobre 2010. <http://analyser.asso.fr/20101000-Article-Rene-Major-Decret-Psychotherapeute-Du-droit-a-la-psychanalyse.html>, 14) <http://www.oedipe.org/fr/actualites/psychotherapie/loibachelot#body>.
- 15) Libération du 25 octobre 2010, cf. note 13.
- 16) Conférence, parue dans *Revue de Métaphysique et de Morale*, n°1, 1958, Paris, puis publiée dans le n°1 des *Cahiers pour l'analyse*, et repris dans *Etudes d'histoire de la philosophie des sciences*, Paris, Vrin, 1983, cité dans le Manifeste pour la psychanalyse, p. 96. « En fait, de bien des travaux de psychologie, on retire l'impression qu'ils mélangent à une philosophie sans rigueur une éthique sans exigence et une médecine sans contrôle. »
- 17) Gallimard, folio, 1997, pp. 175-176.
- 18) Jean-Pierre Vernant, 1985 : *Figures féminines de la mort en Grèce* in « L'individu, la mort, l'amour », Éditions Gallimard, Paris, 1989, pp.141-152.
- 19) Homère, *Iliade*, V, 83.
- 20) Léo Ferré, Richard, 1973 : « Les gens, il conviendrait de ne les connaître que disponibles/À certaines heures pâles de la nuit/Près d'une machine à sous, avec des problèmes d'hommes simplement/Des problèmes de mélancolie/Alors, on boit un verre, en regardant loin derrière la glace du comptoir/Et l'on se dit qu'il est bien tard... qu'il est bien tard... ».
- 21) Léo Ferré, *Il n'y a plus rien*, 1973.
- 22) in Pas-tout Lacan, sur le site de l'École Lacanienne de Psychanalyse, <http://www.ecole-lacanienne.net/bibliotheque.php?id=10>.
- 23) Sophie Auouillé, Pierre Bruno, Franck Chaumon, Guy Lérès, Michel Plon et Erik Porge, La Fabrique éditions, Paris, 2010, note 15, pp. 64-65.
- 24) Ibid., p. 79.
- 25) Ibid., p. 54.
- 26) lettres de l'Ecole n°15, p. 185.
- 27) Ibid.
- 28) Pascal Quignard, *la nuit sexuelle*, Flammarion, 2007.
- 29) Ibid., pp. 79-80.
- 30) lettres de l'Ecole n°15, p. 185.
- 31) Retranscription personnelle de la séance du séminaire montpellierain, Institut médicalisé, les IV seigneurs.
- 32) Lettre 171 de Freud du 6 octobre 1910, S. Freud - S. Ferenczi, *Correspondance 1908-1914*, Tome I, Calmann-Lévy 1992, p. 231 : « Vous avez non seulement observé, mais également compris, que je n'éprouve plus le besoin de révéler complètement ma personnalité et vous l'avez fort justement attribué à une raison traumatisante. Depuis l'histoire de Fliess, qu'il m'a fallu liquider récemment, comme vous le savez, ce besoin n'existe plus pour moi. Une partie de l'investissement homosexuel a disparu et je m'en suis servi pour élargir mon propre moi. J'ai réussi là où le paranoïa-que échoue ». 33) Cité par Pascal Quignard, *Rhétorique spéculative*, p. 110.
- 34) Conférence au Cercle freudien, le 29 avril 2009, <http://www.cerclefreudien.org/psychanalyse/Le-courage-d-ecrire>
- 35) Livre XVII, 1969-70, Seuil, Paris, 1991, p. 158.
- 36) Sophie Auouillé, Pierre Bruno, Franck Chaumon, Guy Lérès, Michel Plon et Erik Porge, La Fabrique éditions, Paris, 2010, pp. 88-89.
- 37) <http://www.cartels-constituants.fr/index.ideal?r0=4>.
- 38) Sophie Auouillé, Pierre Bruno, Franck Chaumon, Guy Lérès, Michel Plon et Erik Porge, La Fabrique éditions, Paris, 2010, p. 56.
- 39) Ibid., p. 30.
- 40) Livre XVII, l'envers de la psychanalyse, 1969-70, Le Seuil 1991, p. 205.
- 41) Sophie Auouillé, Pierre Bruno, Franck Chaumon, Guy Lérès, Michel Plon et Erik Porge, La Fabrique éditions, Paris, 2010, note 15, pp. 52-53.
- 42) lettres de l'Ecole n°15, p. 185.
- 43) Extraits publiés par *Le Monde* du 15 décembre 1989.
- 44) Sophie Auouillé, Pierre Bruno, Franck Chaumon, Guy Lérès, Michel Plon et Erik Porge, *Manifeste pour la psychanalyse*, La Fabrique, 2010, pp. 146-148.
- 45) in Pas-tout Lacan, sur le site de l'École Lacanienne de Psychanalyse,
- 46) Érès, *Ramonville sainte-Agne*, 2002, 1ère édition 1997.

47) L'homme Moïse et la religion monothéiste, (trois essais), 1939, trad. Cornelius Heim, Gallimard, Paris, 1986, p. 64. C'est la fin du premier paragraphe du livre. « surtout quand on appartient soi-même à ce peuple » est tout simplement « absent » de la traduction d'Anne Berman, in Moïse et le monothéiste, Gallimard, Paris, 1948, p. 7, à la façon de James Strachey dans la Standard Edition.

48) Livre III, les psychoses, Seuil, 1981, pp. 276-277, conférence donnée à l'occasion du centenaire de la naissance de Sigmund Freud.

49) essais Epel, Paris, 2009, pp. 127-128.

50) Pommersfelden-Guittancourt, septembre-octobre 1956, Écrits, Seuil, Paris, 1966, p. 486.

51) Jacques Brel, La ville s'endormait, 1977.

52) Lacan, Discours à l'EFPP du 6 décembre 1967, Autres écrits, p. 263.

53) Sophie Auouillé, Pierre Bruno, Franck Chaumon, Guy Lérès, Michel Plon et Erik Porge, La Fabrique éditions, Paris, 2010, note 15, p. 46.

54) Ibid., pp. 54-55.

55) in Pas-tout Lacan, site de l'École Lacanienne de Psychanalyse,

56) Livre XVII, 1969-70, Le Seuil, 1991, p. 39.

57) in Pas-tout Lacan, site de l'École Lacanienne de Psychanalyse,

58) lettres de l'École n°15, p. 185.

59) Sophie Auouillé, Pierre Bruno, Franck Chaumon, Guy Lérès, Michel Plon et Erik Porge, La Fabrique éditions, Paris, 2010, note 15, p. 60.

60) au poème de Mallarmé, Le tombeau d'Edgar Poe.

61) essais Epel, Paris, 2009, p. 73.

62) B. Cantat/Noir désir, Des visages des figures, 2001.

63) cf. Léo Ferré, Il n'y a plus rien, 1973.

64) Livre XVII, 1969-70, Le Seuil, 1991, pp. 211-212.

65) Ibid., p. 207.

66) Manifeste pour la psychanalyse, 2010 : « Il y a dans le passage de l'analysant au psychanalyste une dimension de pari. Mais ce pari ne va pas dans le sens d'accroître l'incertitude du résultat, pour une raison qui est propre à la psychanalyse, à savoir que son efficacité tient en ceci que les "formés" atteignent toujours à mieux que ce que la "formation" pouvait laisser espérer, à condition que la cure ne soit pas une initiation stérilisante. [...] le génie de Freud d'avoir fait avancer la psychanalyse à partir de ses relatifs échecs cliniques et que les cures heureuses n'ont pas d'histoires. » (Sophie Auouillé, Pierre Bruno, Franck Chaumon, Guy Lérès, Michel Plon et Erik Porge, La Fabrique éditions, Paris, 2010, p. 80.)

67) Jean de la Croix (Juan de Yepes), 1585, Glose « a lo divino » : « Pour toute la beauté, jamais je ne me perdrais, sinon pour un je ne sais quoi qui s'atteint d'aventure. »

68) Odyssée, XI, 475-476 : « ACHILLE : ... mais comment osas-tu [Ulysse] descendre dans l'Hadès, au séjour des défunts, fantômes insensibles des humains épuisés... » Odyssée, XI, 485-492 : « ULYSSE : ... aujourd'hui, je te vois, sur les morts, exercer la puissance ; pour toi, même la mort, Achille, est sans tristesse ! [...] ACHILLE : Oh ! ne me farde pas la mort, mon

noble Ulysse ! ... J'aimerais mieux, valet de bœufs, vivre en service chez un pauvre fermier, qui n'aurait pas grand'chère, que régner sur ces morts, sur tout ce peuple éteint ! »

Nous étions « charognards » bien avant de ne creuser des tombes ou de n'élever des bûchers. La mort fut d'abord une faim...

69) Jacques Prévert, Pater noster, in Paroles, 1949.

70) Jacques Brel, La ville s'endormait, 1976.

Echo au texte de Luc Diaz

Olivier Grignon

Cher Luc Diaz,

J'ai lu avec intérêt votre texte qui témoigne par son style et sa rhétorique de votre façon singulière de vous mouvoir dans les oxymores constitutifs du champ freudien. Comme vous le supposez certainement, j'ai beaucoup d'accords sur le fond.

Du reste, j'ai soutenu dès novembre 2004 (cf "Vers une mise en ordre de la psychanalyse") une position radicale: c'est en *tant qu'analyste* qu'on est nécessairement opposé à cette mutation anthropologique désastreuse, dont les lois sur le titre de psychothérapeute (et même le souci de protéger des sectes) n'est qu'un élément parmi d'autres. Problème de l'ordre médical comme anéantissement du politique, et forcément desubjectivant.

Sur ce plan je suis de plain-pied avec l'esprit du Manifeste.

Cependant, je leur ai fait part de désaccords sérieux, tant sur le plan stratégique que concernant leur lecture de l'histoire de l'EFP (dissolution et Passe).

Passons sur la dissolution, qui, loin d'être un acte analytique ne fut qu'un lock-out même pas déguisé.

Le rejet du mot "thérapeutique" lui-même, qui est un de leurs chevaux de bataille, est devenu une absurdité dans un monde où le soin psychique n'est plus la préoccupation des psychanalystes seulement; de sorte que cette problématique n'est plus rabattable sur nos définitions anciennes où psychothérapeute voulait juste dire: ne s'autorisant pas encore comme psychanalyste. Cette crispation, et c'est un comble, a pour effet principal de conforter ceux qui se disent psychanalystes...à fonctionner tranquillement comme les pires des psychothérapeutes (au nom de la psychanalyse, bien entendu!). En fait, la distinction est une problématique interne à toute cure.

Pour la Passe, c'est plus compliqué. D'autant qu'elle reste comme une conclusion lumineuse de l'œuvre de Lacan.

Comme je m'en suis longuement expliqué à plusieurs reprises, j'en suis pourtant venu à récuser toute procédure de Passe. Je n'y reviens donc pas. J'ajouterai cependant que nous n'avons jamais eu de témoignage conforme au projet initial de quelque "jury" ou cartel que ce soit. Ce n'est pas conjoncturel, c'est structurel. La dernière tentative sérieuse, à ma connaissance, est le recueil *La passe profane* de l'APJL, dont l'un des principaux animateurs n'est autre que P.Bruno, co-signataire du Ma-

nifeste. Lisez-le *en analyste*: c'est édifiant; l'ensemble témoigne en fait d'un symptôme répétitif que le dispositif institutionnel entérine: la résolution impossible du transfert... Vis à vis de ce réel qui insiste, faut-il reconsidérer la praxis des cures qu'ils cautionnent, ou inventer des passes pour replâtrer? Pas étonnant dès lors que la passe fonctionne en toute innocence pour nombre de ceux qui témoignent loyalement dans ce livre comme un acting-out ou un passage à l'acte.

Pour moi le problème de la Passe reste entier, surtout s'il dépend de ce que vous appelez "la théorie régénérée" dans son acception la plus forte et la plus risquée: comment être analyste de l'analyse elle-même sans être Schreber? Où est alors l'arrimage?

Plus encore. Si "ce n'est pas l'expérience qui est didactique", à quelle condition fabriquer un enseignement qui torpille le discours universitaire? Et là nous sommes sur votre terrain; je dirai même au cœur de votre question personnelle. "Comment (se faire) dire de cet ineffable sans le figer dans la répétition dudit?" Seul le poétique???

A suivre...

Bien amicalement

OG

Serge Vallon raconte : « En Argentine... »

Ce texte est la transcription par Martine Delaplace d'une interview de Serge Vallon sur ses vacances psychanalytiques en Argentine...

« En août dernier, c'est l'hiver en Argentine, j'ai eu de la chance, une amie, Alejandra Ruiz m'a permis d'assister à des moments intenses concernant la psychanalyse

Une prestation de Jean Allouch tout d'abord, qui venait présenter son livre récemment traduit en espagnol. Présentation faite à la prestigieuse Bibliothèque Nationale (salle Borgès comble), devant un auditoire conséquent, en présence de tous les analystes chevronnés. Il a été plus provoquant qu'il ne l'est avec des élèves en séminaires. Beaucoup de public qu'elle que soit la mise en scène de sa parole.

Allouch se manifeste comme indépendant, comme héritier direct. Il lance par exemple qu'il n'« y a pas de définition du signifiant », avec une position critique de toute définition canonique. Sur la 4ème de couverture de son livre (Un amour Lacan), il est défini comme « pratique la psychanalyse à Paris » quand on l'a présenté à la Bibliothèque Nationale comme « Monsieur Allouch psychanalyste » il est parti dans un éclat : « qui vous a dit que j'étais psychanalyste ???!! je pratique la psychanalyse ! »

Puis une réunion-repas pendant laquelle j'ai rencontré en tête à tête Isidro Vegh le leader intellectuel de l'Ecole Freudienne de Buenos Aires, qui a déjà écrit une vingtaine de livres dont un a été traduit. L'Ecole Freudienne de Buenos Aires est née de la scission de l'Ecole fondée en 1974 par Masotta, sur le modèle de l'Ecole Freudienne de Lacan (l'autre école est devenu l'Ecole Freudienne d'Argentine). A l'écart de l'Ipéiste Association argentine de psychanalyse les deux sont très proches autant dans le style que dans orientation, la scission s'est plus produite pour des questions de filiation, de personnes, que de divergences de pensée. Les deux sont dans Convergencia.

Il faut noter que leur fondateur Oscar Masotta (1938-1979) était un dandy philosophe, ni médecin, ni psychologue. Installé en Espagne dès 1976 il y créera et animera le courant lacanien à partir de sa Bibliothèque psychanalytique de Barcelone.

Isidro Vegh a manifesté son inquiétude par rapport

à Convergencia, inquiétude nourrie par notre absence au dernier comité de liaison générale à Buenos Aires, où un seul français, René Lew s'est rendu, représentant Dimension de la Psychanalyse. Ayant entendu que les français avaient des problèmes qui tournaient autour des questions européennes de la psychothérapie, Isidro Vegh se demandait si nous étions démobilisés.

Dans cet échange je lui ai dit que j'étais moins inquiet que lui, qu'on était dans le 3ème temps de Convergencia. Le premier temps -à mon sens- a été celui de la fondation, le second un temps des enjeux de pouvoir, des disputes autour d'un phallus imaginaire qui a provoqué des rivalités entre hommes et l'imposition d'un discours par les plus influents. Un espace était à conquérir aussi pour avoir une audience, cela a produit des rivalités qui ont accaparé les français. Le troisième temps a vu l'affaissement de ce phallus imaginaire, le constat que rien n'était à conquérir. Cette déflation a vu l'apparition de femmes, comme Nora Markman par exemple.

Je vois personnellement d'un bon œil la multi-latéralité de Convergencia, les liens latéraux qui peuvent s'y déployer, comme le prochain colloque à Lyon, avec essentiellement des brésiliens. On était d'accord là-dessus. Pour Vegh, Convergencia est un réseau, quelque chose d'horizontal, sans bureaucratie, sans leader, il a réaffirmé que c'est comme ça qu'il le concevait, dans un véritable rapport de travail.

Peut-être la filiation directe avec la personne de Lacan a-t-elle infiltré les rapports en France alors qu'en Amérique du sud, la transmission s'est faite par les livres ?

EPLa

Ensuite, invitation à une soirée de l'école de Hugo Ruda que je connaissais. Soirée de « Conversation » : on voulait m'entendre à propos du texte de Jacques Nassif sur le 3ème temps de la psychanalyse, texte d'une interview avec l'italienne Alessandra Guerra..Ils avaient eu tout un débat là-dessus et ont réfléchi à cette question des psychothérapies.

J'ai pu développer un point sur lequel j'étais d'accord avec Nassif : l'aspect combattant du manifeste. Il faut y faire attention. A mon avis, le problème va bien au-delà de cette affaire de législation des psychothérapies. Cette affaire nous a

un peu bouché l'horizon de crise qui nous atteint. Nous avons à faire face au maintien de la laïcité de la psychanalyse, qui doit se définir positivement, il nous faut sortir du ni-ni. Nous devons être capable d'affirmer quelque chose qui nous permette l'échange et notamment avec les pratiques thérapeutiques. La psychanalyse en même temps qu'elle se distingue, doit se relier avec ces pratiques comme avec les sciences humaines. Ni dans la fuite stratosphérique, ni la marginalité pseudo-élitiste !

Les argentins ne vivent pas cette tension mais vivent aussi toute une série de problèmes avec les psychothérapies qui ne les persécutent pas ?! Je l'évoque ensuite.

Ecole de Psychanalyse Lacanienne a EPLa.

L'EPLa a un nouveau local, une école, une dynamique de fondation.

A la scission il y a 2 -3 ans, il y a eu démission de Convergencia, latence puis retour au sein du réseau. Ils ont un vrai souci d'échange, une ouverture qui est bon signe, nous devrions tisser des liens maintenus avec eux. Ils sont, tout comme les CCAF, vigilants quant aux dispositifs qui permettent une parole la plus pleine possible. On y retrouve Hugo Levin, Hugo Ruda, Adelfa Josami, etc. Leur patronyme agace l'Ecole Lacanienne d'Allouch car trop proche (homophone) mais à qui appartient un signifiant ?

Rencontre avec la Présidente du groupe argentin de l'Ecole Lacanienne de Psychanalyse Graciela Graham et Jorge Banos Orellana.

Echange ouvert – ils ne sont ni à Convergencia ni à l'Inter-associatif européen. Je leur ai dit notre respect admiratif pour leur travail indépendant de mise au point et de traduction des séances du séminaire de Lacan (par exemple, *l'Insu* de 1976 au plus près du « parlé » de Lacan). Ils se sont fondés en 1985, dès après les Cartels (1984), sur la nécessité d'une école « lacanienne » et de la passe. En argentine aussi leurs activités éditoriales et de traduction sont intenses (cf. Cuadernos de Litoral à Cordoba, traductions d'Allouch et de Le Gaufey). Etait présent aussi Jorge Banos Orellana¹-ami de Alejandra Ruiz- qui a écrit *L'écritoire de Lacan*, traduit en français (Epel, 1999) . Dans cet ouvrage il s'agit d'un examen attentif et critique de la façon

¹Jorge Baños Orellana participera au Colloque RACINES A NU / RAÍCES EXPUESTAS La vie dans l'écriture, écritures vitales et autres (auto)fiction, à Paris, 15 et 16 Octobre 2011 à la Maison de l'Europe, 35-37, rue des Francs-Bourgeois 75004 Paris Autres **intervenants** : Noëlle Audejean, León Gomberoff, Sandra Filippini, Laurent Cornaz, Susana Bercovich, Rafael Pérez, Ginnette Barrantes, María Bonilla, Annick Allaigre, María del Rocío Murillo, Danielle Arnoux, Beatrice Cano, Karen Poe, Francois Dachet, Eduardo Bernasconi, José Asandri

dont Lacan se servait des citations et les malmenait. Ce n'est pas une polémique et le texte a reçu la reconnaissance imprévue de Jacques Alain Miller ! Jorge est en train d'écrire une vie romancée de Lacan - les récentes parutions en France (Miller/Roudinesco) sur la personne (idéalisée ou pas) de Lacan ont-elle un lien avec cet écrit ? La position de Jorge Banos Orellana consiste à raconter les faits en remontant assez loin dans la généalogie de Lacan, notamment l'histoire de ses parents. Les événements sont vrais et vérifiés (malgré les obstacles familiaux on s'en doute !) et les dialogues fictifs.

Les chapitres originaux du « Roman de Lacan » sont publiés dans *Letra viva*, courrier à grand tirage de psychanalyse d'un libraire-éditeur, qui est distribué gratuitement dans les librairies et contient donc des textes inédits d'analystes de toutes obédiences (Inouï en France).

J'ai demandé à Graciela Graham pourquoi ils n'étaient pas entrés à Convergencia alors qu'ils étaient présents au moment de la fondation à Barcelone. Deuxième acte manqué comme à la fondation des Cartels ?! La cause en serait l'adjectif *freudienne* qui figure dans l'intitulé. Mouvement Lacanien pour une Psychanalyse Freudienne. L'adjectif freudien ne leur a pas convenu : être lacanien nécessite pour eux une rupture par rapport au freudien.

Cet échange ayant eu lieu pendant un repas convivial, j'ai senti qu'elle ne pouvait pas argumenter au-delà. Cette décision a dû être prise par un petit groupe fondateur (Allouch/Le Gaufey/Viltard/ ?). Ils ne sont rentrés dans aucun lien latéral, ni en France, ni à l'international mais sont présents en Argentine (à Cordoba et Buenos-Aires), au Mexique et ailleurs.

Rencontre avec la présidente de Maïeutique, Ilda RODRIGUEZ

C'est l'association dans laquelle travaillait Roberto Harari décédé l'année dernière. Ilda Rodriguez était accompagnée par une analyste que nous connaissons bien avec Jacques Nassif, Guillermina Diaz (Rosario-Buenos Aires). On a donc parlé du regretté Roberto.

Discussion aussi sur les soucis des français, dont il est sorti quelque chose d'inattendu : la question de la laïcité de la psychanalyse, l'étatisation menaçante, les réactions de panique... Soudain Guillermina me dit « tu ne te rends pas compte, ce que tu dis là de la psychanalyse financée par l'état, c'est la situation en Argentine ! » J'étais très étonné. Elle confirme que la majorité des personnes qui se disent analystes, sortent en nombre de l'Université, des millériens surtout, psychologues... ils se disent psychanalystes, ont peu de clients et travaillent tous dans des institutions, payés par l'équivalent de la

sécurité sociale (PAMI). « Les psychanalystes comme nous, ne sommes pas 10 % des psychanalystes qui exercent ! » Elle m'a dit ça un peu comme un aveu, un peu gênée.

Si nous avons peur d'être mangés par le système public, eux le vivent.

Effectivement, même dans mon entourage familial, on donne des cours à l'Université, c'est mal ou pas payé du tout mais cela permet de faire des rencontres, en plus on travaille en cabinet et en plus à l'hôpital avec remboursement et cela avec un statut intriqué de psychothérapeute, de psychanalyste ou de psychologue.

Les tarifs de séance en ville sont entre 50 et 100 dollars – soit entre 60 et 120 euros, ce qui est un coût (astronomique ?) pour un argentin.

Et voilà qu'a été déchiré le voile de l'idéalisation de la psychanalyse en Argentine : la psychanalyse est partout, dans la politique, la culture, dans la rue... elle a une diffusion sociétale mais cette intégration s'est faite au prix d'une pénétration du tissu administré par l'état.

D'où ma question - la psychanalyse laïque n'est-elle qu'une pratique de classe, une pratique élitiste ?

Enfin, journée des cartels de l'Ecole Freudienne de Buenos Aires

Cette association comprend 150 membres et autant de participants supplémentaires aux activités – voir le programme de la journée – Leur local, grande maison particulière comprend un espace d'exposition.

Leur revue s'appelle *Cuadernos Sigmund Freud*, des cahiers.

Ils ont deux types de cartels : des cartels programmés par l'institution qui venaient là présenter leur travail et débattre sur la question - qu'est-ce qu'un cartel en tant que transfert de travail, lien entre les analystes ?

Et ils avaient laissé la place pour des cartels spontanés : ils étaient un peu débordés par l'abondance d'étudiants, des jeunes, de personnes qui ont voulu parler, cela se passait dans plusieurs salles dans leur local, une maison réaménagée.

Ils ont aussi ce qu'ils appellent des Cartels de recherche. C'est une dimension qui pourrait nous intéresser. En nous écartant des logiques de l'enseignement et de la clinique, une troisième dimension, la recherche à plusieurs, dont on fait ensuite état devant tous.

A peu près 60 % des participants étaient des femmes, dans le comité directeur il y a trois femmes et deux hommes (dont le président Daniel

Paola et Eva Lerner vice présidente) mais pour la conclusion de la journée, ce sont quatre hommes « chenus » qui ont pris la parole (Isidro Vegh, Benjamin Dombs) ! On retrouvait aussi Victor Junger, Cristina Marrone, Liliana Donzis, Alba Fleisler, M. Alderete de Weskamp, Alejandra Ruiz, auteurs reconnus, etc.

L'argument d'Isidro Vegh pour cette conclusion a été qu'une analyse, ça se termine alors qu'une psychothérapie psychanalytique, non, ça ne se termine pas, c'est un élément tout à fait distinctif. Nous pourrions lui demander son argumentation.

Après ça je suis revenu dans l'été français, les vacances étaient finies. »

Compte-rendu de la journée du 10 septembre à Montpellier

Pour une ressemblance qui ne soit pas du semblant...

Luc Diaz

Le samedi dix septembre deux mille onze, au *Hameau de l'Étoile*, havre isolé de la campagne montpelliéraine, la récente parution des décrets d'application de la loi sur le titre de psychothérapeute, dite loi Accoyer – où, pour la première fois en France, la psychanalyse est nommée dans un texte de lois –, a réussi l'exploit d'y réunir des membres – et quelques autres – d'au moins quatre associations d'analyse freudienne : *l'insu*, le *cercle freudien*, le *mouvement du coût freudien*, et les *cartels constituants de l'analyse freudienne*. Elles avaient, il me semble, l'intention folle que ce premier mouvement des associations nous permette de nous déplacer, au un par un, hors de nos enclos, où, tels des clowns clonés, nous semblions cloués. C'est finalement un des effets « positifs » de cette loi, trait que n'a pas manqué de souligner dans l'après-midi Olivier Grignon.

Je parlais avec nos discours courants. J'y essaye désespérément – tout en m'en défendant avec la plus radicale dénégation, pour ne pas dire le déni –, de séparer « le pur » de « l'impur », « l'or pur » du « vil plomb ». J'y tente vainement de me débrouiller pour « nous » ranger du côté du « pur ». Le *therapon*, d'après Costas Ladas, c'est l'esclave, qui soigne les blessures du guerrier pour lui permettre de repartir au plus vite au combat. Qui dit esclave dit maître et son discours, soit « l'envers de la psychanalyse ». « La destitution subjective », « la guérison survient de surcroît », et tant d'autres ritournelles, allaient-elles reprendre leur danse folle ?

Je vais tenter de retraduire – retrahir – le(s) débat(s) de cette journée, en les tressant avec mes propres réflexions, et sans (pré)tendre à cet impossible qu'est l'exhaustivité. Je ne reprendrai donc pas-toutes les questions qui ont été soulevées, même si, à mon sens, elles ont toutes été aussi importantes, et pas seulement pour la dynamique même du débat. Merci à tous, donc. Le dimanche matin, nous avons conclu ces journées en nous applaudissant nous-mêmes à la demande de Serge Vallon. Il faut remarquer que nous n'avons pas applaudi jusque-là...

Le samedi matin, Jean-Pierre Winter a introduit le débat avec Freud, qui distinguait le psychanalyste du psychothérapeute, en comparant le premier à un sculpteur qui retranche de la matière,

et le second, au peintre, qui en rajoute. Cela n'empêchait pas Freud de soutenir que l'or pur de la psychanalyse est un pur fantasme : il faut – bien ? – y mêler le vil plomb de la psychothérapie. Les peintres retranchent aussi de la matière, les sculpteurs en rajoutent... D'emblée, les choses n'étaient plus aussi claires. De quoi s'angoisser. Jean-Pierre nous a, donc, dans la foulée, posé la question du statut de l'angoisse. D'abord par le biais de celle de nos analysants : peut-on laisser les gens s'angoisser au nom de la psychanalyse ? Puis, via la question de la politique – « l'inconscient, c'est la politique », a surgi dans le débat au cours de la journée –, celle de nos propres angoisses : l'analyste prend des risques... jusqu'à le situer objectivement de ce qui, dans le passé, s'est appelé un saint, qui, durant sa vie, n'impose pas le respect de son auréole. « Le saint est le rebus de la jouissance. » L'analyste : « de la surraclure de merde », a rapporté, par la suite, Yvelise Salom, en l'empruntant à François Perrier.

Albert Maître a souligné qu'il n'y a pas d'analyste *a priori*, que c'est seulement dans l'après-coup, qu'on peut se dire qu'il y a eu de l'analyse, sans préjuger de la suite. Il y a eu l'analyse, c'est-à-dire qu'il a eu du désir de l'analyste... Avec la dimension du désir, Lacan a pu critiquer la cure type, construction imaginaire de l'identité d'analyste. En accentuant ainsi radicalement la différence entre psychanalyse et psychothérapie, Lacan nous a enfermés dans l'idée d'une pureté finale, nous a signalé Albert. Il a ensuite soutenu que la psychanalyse est un travail de la parole qui suscite des déplacements subjectifs, quelque soit la modalité de la demande. Après avoir signalé la déqualification des savoirs par des procédures, évaluables, bien sûr, il nous a posé la question de la transmission de la psychanalyse. Sans prétendre à un œcuménisme radical, il a espéré que des associations, qui ont une certaine idée de l'éthique, travaillent ensemble pour, par exemple, produire des écrits, entendables par un quidam, écrits qui viendraient soutenir la spécificité de l'acte analytique, et qui ne soient pas une demande d'exception...

Reprenant des propos(itions) de Jacques Nassif, Martine Delaplace a souligné que ce qui peut être le mieux entendu, lu, dit et compris par le quidam, ce sont des paroles, des dits d'analysants.

Guy Ciblac n'a pas manqué de se, nous, demander si la responsabilité ne nous en incombait pas, en retrouvant une position d'analysant. Il a été question dans la suite de nos débats du « piédestal » sur lequel l'on tiendrait, socialement, la figure de l'analyste. Même si nous nous défendons de nous y tenir, les remarques de Martine et de Guy nous en faisaient redescendre... Nouveau déplacement. Nouvelle angoisse.

Voulant « dévaler » le débat, Guy a rappelé que nous avons tort d'inscrire notre pratique dans quelque chose qui se rattache à la médecine du côté du diagnostic, de la nosographie. Il a proposé de s'en « désarrimer ». Débat ancien que celui de l'analyse profane, dans le monde capitaliste, d'autant plus vif dans le capitalisme financier actuel, celui des procédures et des évaluations. Albert Maître a préféré parler de critiques et de différenciations par rapport à la médecine, soulignant que c'est dans le champ médical, que se manifeste le symptôme.

Après avoir posé la question de savoir s'il fallait occuper le terrain ou tenir une position éthique, Moufid Assabgui a alors introduit un des signifiants de la journée le « nini », sous une forme plurielle : la question du titre de psychothérapeute se posant peut-être avec plus d'acuité encore chez ceux d'entre nous qui ne sont ni psychiatre, ni psychologue. Travaillée au sein de *l'insu*, cette division entre occuper le terrain ou tenir une position éthique y est vite apparue artificielle, chacun étant traversé par cette division.

Nouveau déplacement du, dans les, débat(s). Nouvelle angoisse. La division n'est pas entre nous et les autres, elle passe à l'intérieur de chacun de nous. Pourtant Lacan l'avait dit et répété cette histoire de la division du sujet... Accoyer – pour le dire vite et mal –, par son aboiement, nous permettait de nous recentrer sur la question fondamentale, celle qui en nous divisant nous-mêmes, nous permet de nous ressembler – enfin –, un peu, quand même. Plus que l'élaboration théorique, la nouveauté que nous découvrons au sortir de nos enclos, c'est que cette angoisse commune, nous pouvions enfin (?) la partager, dans une ressemblance qui n'est pas du semblant. Là, il n'était plus possible d'y faire le malin, de se la jouer, de s'illusionner que l'on est, soi, moi, nous, du « bon côté ». Le sujet est des deux côtés à la fois.

Serge Vallon nous a apporté une des difficultés fondamentales de la différence psychanalyste/psychothérapeute : topologiquement, l'un est à l'intérieur de l'autre et l'autre est à l'intérieur de l'un. Si en plus, on plonge tout ça dans la post-modernité... Qu'est-ce qui fait crise ? Si on ne tient pas les deux bouts... Tenir dans la psychanalyse en intension et en extension. Avec toujours et encorps cette ou ces hypothèses, du sujet et de l'inconscient, du sujet de l'inconscient...

Françoise Petitot a rappelé que la question des *ninis* s'était déjà posée au moment de celle de la TVA. Michèle Skierkowski a souhaité que les psychiatres et les psychologues signifient clairement que leur titre universitaire n'avait aucune incidence, aucune garantie quant à la psychanalyse... Serge Vallon a évoqué de la situation argentine, Peter Lemesic l'allemande.

Olivier Grignon nous a invités à prendre la mesure de ce qu'Albert Maître avait clairement désigné, à savoir que nous avons affaire à une « nouvelle profession ». Cette mutation s'impose à nous dans toute l'Europe. C'est une nouvelle profession de « subalternes » – en apparence des médecins, si l'on garde les anciens schémas, mais désormais, au moins dans les services hospitaliers et médico-sociaux, de l'administration elle-même.

Après le repas, Marie-Laure Roman a repris deux points. Le premier, c'est celui de l'anticipation – sur Montpellier du moins – de cette nouvelle profession par – au moins – *l'école de la cause* et *l'association lacanienne internationale*, qui mobilisent et orientent la plupart de nos jeunes collègues. Le deuxième point concernait les « nini ». Marie-Laure a rappelé que c'est dans les espaces interstitiels que jaillit l'impensé de la créativité. Rappel d'autant plus important dans ces temps d'attaque de la pensée, avec ce mouvement de déqualification des savoirs par les procédures.

Olivier Grignon a repris l'idée que la psychanalyse pure est un concept, qui n'existe pas comme tel, et qui a posé un problème insoluble à Lacan, autrement que par : la psychanalyse est le traitement attendu pour un psychanalyste. Et finalement une psychothérapie n'est-elle pas une analyse, si c'est un analyste qui dirige la cure ?

D'où l'importance de remettre sur le tapis la passe. Yvelise Salom avait déjà demandé le matin : comment réinventer la passe ? Pour Olivier, la passe serait le nom d'une bascule, d'un dévoilement radical ; la passe de Freud étant son rêve et l'interprétation ratée de l'injection à Irma, soit un avatar de la castration, qui va permettre à la psychanalyse de contenir avec du trou, plutôt qu'avec du plein. La passe ombilique la psychanalyse en extension sur celle en intension. Si elle est une condition nécessaire, la passe ne peut jamais être suffisante, dans l'énorme gouffre entre les élaborations et la quotidienneté de notre pratique ordinaire. Olivier a rappelé que la passe s'adressait aux « jeunes ». Comment caser tout ce qui relève de l'apprentissage, de la bouteille, de l'intuition clinique, du savoir y faire avec le patient ? L'intuition, c'est du sérieux, même si cela n'en a pas l'air. Elle est présente dans *l'Étourdit*, et témoigne d'une orientation dans le réel. Dans la communauté des lacaniens, la passe est suridéalisée, dans une imaginarisation galopante. Pour Lacan, c'est la psychose qui doit veiller sur la psychanalyse pour qu'elle ne

se dénature pas – pour qu'elle ne délire pas ? –. La passe fabrique de l'analyste, avec un savoir non pas sur mais de la psychose, un moment où s'évanouissent toutes les fictions qui tenaient jusque-là.

Olivier a proposé de dégager au moins six effets de la loi Accoyer. Le premier, c'est le renforcement de la ligne de séparation avec l'IPA, à laquelle la loi ne pose pas de problème. Le second, c'est celui d'une écriture, ou réécriture, qu'il a qualifiée de révisionniste, entre autres de la dissolution, et qui pour Olivier est manifeste dans *Le Manifeste*. Le troisième pourrait être un effet positif de la loi, en subvertissant une sorte de paresse que l'on pointe dans chaque association. Pour certains la psychanalyse est totalement identifiée aux soins, pour d'autre c'est le contraire, ce qui est aussi une absurdité. Même pour les meilleures raisons, refuser la dimension de la psychothérapie, c'est refuser la dimension du réel. Tout se fonde sur un trou, qui doit passer par le psychanalyste. Si le forclos revient dans le réel, le démenti dans l'imaginaire. Le quatrième point lève un voile gênant, une grosse ficelle, celle, qui en prétendant ne pas s'occuper de la guérison, est un passer muscade pour couvrir trop d'incompétences. Le cinquième est un vrai problème : un problème de filiation. Depuis le trauma des invalidations de Lacan et Dolto comme psychanalyste et comme formateur, nous sommes dans une méfiance viscérale de la désignation. Le sixième et dernier point, je l'ai déjà signalé à savoir que cette loi nous permettait de nous réunir, et Olivier a apelé de ses vœux une suite, une autre réunion.

Olivier a conclu que le seul exemple qui lui venait d'une nouvelle profession était celui des chirurgiens, quand les barbiers ont cessé de l'être. Il ne viendrait pas, aujourd'hui, à l'idée de chacun de nous d'aller se faire enlever son appendice par son coiffeur...

Lucia Ibanez-Marquez a insisté sur la position courageuse de *l'insu*, rapportée par Marie-Laure Roman, à savoir de soutenir chacun de ses membres quelque soit la position qu'il a prise ou prend par rapport au titre de psychothérapeute. En retour au propos d'Olivier, Lucia a relevé la complexité d'avoir une définition commune des mots, mais qu'il fallait bien constater l'effet thérapeutique de notre pratique. Guy Ciblac l'a précisé dans un glissement subjectif qui rend inutile le symptôme, en l'opposant au modèle médical, qui se réduit à le gommer, à effacer ce qui ne va pas.

Jean-Pierre Winter est revenu sur le fait qu'être psychanalyste ne relève pas d'une décision externe. Il n'y a pas d'instance – juste une insistance ? – qui puisse le faire. Les médias ayant résolu le problème, en regroupant tout le monde sous une abréviation qui est devenue un nom commun : les psys. D'après lui, ils ont le même statut que deux autres catégories professionnelles : les voyan-

tes et les artistes. Nous retrouvons les propos de Martine Delaplace du matin : les seuls qui puissent dire quelque chose de leur pratique, c'est leur clientèle, leur public. Petit rappel de vaccination qui nous renvoyait à notre place d'analysant...

Daniel Deniau n'a pas aimé l'analogie entre psychanalyste et guérisseur. Au-delà de l'effet de la magie du mot, la différence entre les deux reposant essentiellement sur le travail théorique. Ainsi, l'invention du métier de psychiatre s'est faite entre le juge et le prêtre. Avant la *pharmacologisation* de cette nouvelle profession, le psychiatre errait entre les deux. Qu'il le veuille ou non, il continue de le faire...

J'étais venu à cette journée avec une question, réveillée par la lecture d'un texte de Jean Allouch, *Jacques Lacan démantelant sa propre clinique* [*Imago Agenda* / mars 2010 / p. 6.], que m'avait fait passer Michèle Skierkowski, comme une pièce à ajouter au dossier « pernépsy », que nous essayons de travailler. Allouch soutient que, depuis Pinel et Pussin, le psychiatre est un être bifide, qui n'a toujours pas résolu ses rapports avec la neurologie, ni la question de savoir qui il sert, son patient ou bien l'ordre social. Bien qu'en tant que psychiatre, ces propos ne m'aient pas laissé indifférent, je ne pouvais, comme souvent avec les écrits d'Allouch, que reconnaître leur justesse. Le psychiatre est à la fois au service de l'ordre et du chaos, garant de l'un, comme de l'autre. Nouvelle dichotomie qui comme depuis le début de cette journée ne s'en révélait pas vraiment une. Certes on pourrait bien essayer de mettre l'ordre du côté de la psychothérapie, et le chaos du côté de l'analyse, mais pour constater aussitôt qu'il n'y a pas l'un sans l'autre.

Il me fallait revenir un an et demi plus tôt. Le samedi vingt-quatre avril deux mille dix, à l'*Enclos Saint-François*, à Montpellier – déjà à l'initiative de plusieurs associations présentes ce jour, impulsées par Michèle Skierkowski, Jean-Louis Pradeilles, Moufid Assabgui et quelques autres –, Michèle Montrelay était venue nous parler – entre autres – de la « différence », qu'elle va chercher avec petit a chez Derrida. Pour comprendre cette différence loin en amont du langage humain, je m'étais aidé du texte de Françoise Wilder, *Ce que les femmes psychanalystes ont fait à la psychanalyse* [*Le courrier des CCAF*, octobre 2009, p. 14]. Avec *elles*, je traduis, je trahis le « slash », celui du continu/discontinu par exemple, ou du pur/impur, en lui « *appliqu[ant]* [...] *la fonction que lui ajoute Linda Hart : celle du avec et non du contre, qui s'ajoute à sa fonction d'effacement d'un terme unique : « lorsque Lacan écrit barre oblique sur La femme, écrivant là son fondement non ontologique, "Elle" n'a pas de référent dans la réalité mais seulement une existence fantasmatique dans*

l'imaginaire masculin. » (Linda Hart, *Entre corps et chair*, EPEL, 2003, p. 137). »

Michèle Montrelay reprenait cette *différence* dans le texte du colloque du *cercle freudien* du 22 janvier 2011, que nous avons reçu pour préparer ces journées au *Hameau de l'Étoile*. Elle y dit : « Cette différence non binaire, pour la distinguer de la différence ordinaire, de la différence des sexes telle qu'on l'entend, est-ce qu'il ne faut pas l'appeler autrement différence, non pas des sexes, mais différence sexuelle et « différence » avec un « a », c'est-à-dire comme l'écrivait Derrida ? (au participe présent actif, *différence*) Cette différence, elle ne se dit pas, elle ne se voit pas, elle ne se pense pas. C'est une différence intrapsychique qui s'éprouve ou qui ne s'éprouve pas. »

Si j'avais pu intellectuellement prendre en compte cette « différence », je dois reconnaître qu'il ne m'est pas simple de m'en laisser affecter. De l'éprouver, c'est éprouvant... Le dispositif mis en place ce jour me le permettait un peu plus... Finalement cette « bifidité » traverse « tous-les-psys ». Je pouvais alors aussi entendre dans le « ni, ni », un « à la fois, à la fois ».

Le soir, au cours de mon retour vers Montpellier, je me retrouvais, jeune interne, au début des années 1990, par une froide soirée d'hiver de laboratoires pharmaceutiques, convoqué plus que convié par l'université. Jean-Michel Azorin était venu de Marseille nous compter le cognitivo-comportementalisme. Il nous traita de *Monsieur Jourdain*. La comparaison n'est pas flatteuse. Je dus bien l'accepter : je faisais aussi de la prose sans le savoir. La prose est parfois poétique et la poésie aussi prosaïque. La ligne de partage ne passe décidément pas en dehors de nous, mais au plus profond de nous-mêmes...

Je reviens aux débats de l'après-midi. Christine Masduraud, une des « ninis », a eu le courage de parler du besoin qu'elle avait ressenti de se mettre aux abris, d'avoir une assise, pour pouvoir continuer à exercer son art. Son ancien parcours professionnel d'ostéopathe lui avait déjà fait rencontrer une problématique similaire, et l'a incitée à demander le titre de psychothérapeute.

Jean-Pierre Winter a souligné la légitimité d'une telle angoisse : c'est risqué d'être analyste... Il a dit sa peur que les psychanalystes soient assimilés à des psychothérapeutes. Puis il est revenu sur le texte de Lacan « Raison d'un échec », texte écrit neuf jours après celui de la « Proposition », et sur le congrès de Deauville en 1978. Pour Jean-Pierre, la seule réponse à la raison de cet échec, qui fut à la hauteur de la déception de Lacan, est celle de Ginette Raimbault, lorsqu'elle énonce à Deauville que pour fabriquer un analyste il faut une certaine « grâce » au départ. « Nous ne disons pas que l'on devient analyste par la grâce de Dieu, mais que, sans elle, on ne le devient certainement pas... À rien

d'autre le "beaucoup d'appelés, peu d'élus" ne nous a paru mieux s'appliquer. » [Lettres de l'École 23, p. 35.] Pour Jean-Pierre, le mode de nomination étant impossible, la grâce, c'est juste la marque du désir de l'Autre. Ça ne relève même pas de l'analyse didactique. Il nous a dit combien recevoir quelqu'un était une angoisse insondable. Que pour le recevoir on a justement besoin de ne pas avoir d'assise(s).

Je ne le crois pas, sinon que faisons-nous tous là, ce jour-là ? La question de la grâce nous a fait pas mal réagir. Olivier Grignon soulignant que la dimension de la grâce, c'est pas-tous... évoquant le jansénisme et la scola... Puis pointant que ce qui le gênait dans nos débats, c'est que nous passions sans cesse d'une rive à l'autre, et que ces tours de passe-passe n'amenaient aucun espoir. Pour lui, quand Lacan dit qu'il faut qu'il y ait de l'analyste dans le psychanalyste, être psychanalyste, c'est un état subjectif, dans le psychanalyste, un métier. Nous sommes des deux côtés de la rive...

Pour Albert Maître, la passe n'a pas marché dans le contexte de l'EFPP, dans un effet de la *scola* sur quelque chose qui dépasse la *scola*... Cette notion de grâce renvoie à un certain abord du réel, une limite de la parole à pouvoir témoigner d'un abord du réel qui divise le sujet.

La pause me laissait sur cette question de la grâce. À nouveau, il me semblait qu'on faisait passer la division à l'extérieur, et je ne pouvais honnêtement pas prétendre avoir la grâce.

Heureusement, le samedi quatorze mai de cette année, toujours à *l'Enclos Saint-François*, toujours dans un entre associations à Montpellier, nous avons reçu Catherine Millot et Sean Wilder autour de leurs « expériences intérieures », pour reprendre les mots de Georges Bataille. L'un comme l'autre avait pu parler de « moments » de grâce, forcément limités dans le temps, même si, sur le moment, ils pouvaient paraître hors temps. Je remontais au samedi douze février de cette année, où toujours à *l'Enclos*, nous avons reçu Olivier Grignon autour de son article *Le courage d'écrire*, 2009. Il me revenait cette phrase de son texte : « ... aucun état n'est juste (ou n'est vrai, si on préfère le registre de la vérité). Il faut témoigner du passage, ou plutôt des passages. Et de fil en aiguille, de bâtons en lettres, si j'ose dire, de passage en passe, on découvre que "passe" est un signifiant dont on ne peut se passer. » Pour le dire autrement, le bonheur n'existe pas, il n'y a que des moments de joie.

À nouveau, je pouvais faire repasser la division à l'intérieur de nous, et rappeler de ma pratique des moments de grâce, des moments d'horreur...

À la reprise, Jean-Pierre Holtzer a remarqué que nous restions un peu dans l'imprécision. S'il nous arrive de mêler de la psychothérapie à l'or

pur de la psychanalyse, sommes-nous psychothérapeutes pour autant ? Marie-Christine Alquié a, quant à elle, demandé à ce que l'on sorte de la logique pur/impur, remarquant que cette loi Accoyer nous oblige à redescendre de cette position d'une soit-disante supériorité, pour une place plus humble. Dans ce sens, Serge Vallon a soulevé un point de traduction : dans les références alchimiques sur la psychanalyse, Freud évoque le cuivre et non le plomb. Serge faisant remarquer que l'or et le cuivre produisent de véritables alliages, aux qualités intéressantes. Cette histoire autour du titre de psychothérapeute nous touche sur nos fondamentaux : comment et pourquoi ça marche ? Entre paradigme théorique - attaqué par la science - et efficacité empirique, cette question nous interpelle et nous clive. Serge a proposé de distinguer les différents plans : le clivage intime, les clivages associatifs et les « stratégies extérieures ». Tout cela nous met en tension de façon assez angoissée. Doux euphémisme, mon cher Serge...

Peter Lemesic nous a présenté le cas d'une de ses collègues en Allemagne, où la psychothérapie est complètement réglementée, remboursée par les différentes caisses, sur le tarif non négligeable de quatre-vingt un euros les cinquante minutes environ. Ce pas de côté outre-Rhin nous a permis un nouveau déplacement. Pour mon propos, je retiendrai qu'il lui paraissait impossible qu'une réunion comme la nôtre se tienne aujourd'hui en Allemagne, son amie s'y retrouvant complètement isolée.

Alain Deniau a rebondi sur la prise en charge des patients psychotiques, de plus en plus par des non-médecins. Yvelise Salom a repris la ou les question(s) de la solitude et de l'angoisse, que les associations n'arrivent plus à pallier : c'est la rencontre de deux horreurs : celle du social qui ne veut pas de la psychanalyse, et celle de l'analyste...

Pour Jean-Pierre Winter, s'il est vrai comme le répétait Lacan que nous ne sommes coupables que d'avoir cédé sur notre désir, alors à chaque fois que nous faisons un acte psychothérapique, nous devons nous sentir coupables, la tendance étant d'essayer de le rejeter. C'est un débat interne à chaque psychanalyste, avec son propre surmoi, à quoi s'ajoute le surmoi collectif. Ce dernier contient aussi les idéaux des psychanalystes, comme autant de résistance à la psychanalyse, propres à chaque groupe, mais la division, elle, elle est interne à chaque analyste. Si Jean-Pierre voulait bien séparer le médical de l'analytique, il souligne que Lacan va à l'encontre : « Depuis toujours la médecine a guéri par les mots... une pratique n'a pas besoin d'être éclairée pour être opérante... ». Pour lui, la « raison d'un échec », c'est que la psychanalyse doit être double : être à la tâche et commettre un acte. La tâche, c'est ce qu'on fait quand on ne sait pas ce qu'on fait, ça fait mouche. L'acte, c'est ce par quoi le psychanalyste s'engage à en répondre. D'un côté, l'angoisse surmoïque de l'acte psychothérapeuti-

que, de l'autre, répondre de son acte, c'est là que commence l'horreur. Pas l'horreur de faire quelque chose pendant la cure, l'horreur de sortir de l'ignorance, pourquoi on s'y est mis ? Une horreur à être psychanalyste dans la société qui le lui rend bien.

Nouveau déplacement : l'analyste a horreur de son acte !

L'heure avançant, Marie-Laure Roman nous a demandé si nous voulions poursuivre l'expérience, et comment ? Delphine de Roux a proposé la possibilité pour chacun des membres de pouvoir énoncer de sa place comment il se positionne. Michèle Skierkowski a distingué deux registres : le second étant la proposition de Delphine, le premier celui, pas tellement de l'intérieur, mais plus d'un inter-associatif d'abord local sur Montpellier, puis une ouverture aux personnes. Elle a proposé de suspendre quelque chose en se donnant le temps d'un après-coup, tout en notant la remarquable rencontre de quatre associations, qu'il ne faudra pas oublier. Albert Maître a souligné que le pas de cet après-midi, c'était d'être passé de la distinction « pur/impur » à « l'analyste a horreur de son acte ». Il a proposé de se donner les moyens de relancer, avec comme toujours cette idée que rien ne vient garantir l'acte psychanalytique : c'est le saut dans le vide à chaque fois. Serge Vallon n'a pas voulu terminer sur cette note horrifique, et si Jean-Pierre Winter avait d'emblée amené le statut de l'angoisse et celui de la jouissance, qui passe très près et qui nous rate toujours, Serge a voulu souligné qu'il n'y avait pas que l'horreur, mais aussi probablement du plaisir.

Quelle journée !

Je rentrais sur Montpellier à la fois fatigué et allégé. Je pouvais dire dans l'après-coup qu'il y avait eu de l'analyse, qu'il y avait eu une apaisante corrosion. La *metaphora*, si elle ne guérit pas, allège : elle est une *relevatio*. C'est déjà une renaissance. C'est l'inattendu (*paradoxon*), auquel les dieux livrent passage. Il n'y a pas de *metaphora* qui ne soit un *paradoxon*. La métaphore m'arrache à moi-même, c'est la corrosion. La *translatio* me fait changer d'épaule, c'est l'apaisement.

Je ne cherchais plus à me situer par rapport à une division artificielle entre psychothérapie et psychanalyse. Je pouvais me laisser un peu affecter par ma propre division, l'éprouver sans que cela soit trop insupportablement éprouvant. Il me semblait même que je comprenais un peu d'un texte que j'avais écrit au mois de mars, *Sans titre ?*, à l'occasion de la venue à Montpellier de certains des auteurs du *Manifeste pour la psychanalyse*. J'avais conclu : *il n'y a pas de belle mort, la vie est et peut être quelquefois si jolie...* Il me fallait l'écrire.

Il me fallait repartir de la définition étymologique du *therapon*, par Costas Ladas. Dans mon

écrit, en m'appuyant sur un texte de Jean-Pierre Vernant [*Figures féminines de la mort en Grèce* in "L'individu, la mort, l'amour", Éditions Gallimard, Paris, 1989. pp.141-152], je faisais l'hypothèse que si l'esclave soignait les blessures du guerrier pour qu'il reparte au plus vite au combat, c'était pour qu'il y trouve, en fin, la belle mort, *kalòs thàntos*, la « mort rouge », sanglante, et éviter autant que possible la « mort noire », la *Kèrè*, qui n'est que pourrissements, putréfactions, décompositions... poussièreux... La mort rouge, c'est celle que recherche et finit par trouver Achille dans l'Iliade, c'est l'idéal épique qui évite et la maladie, et le vieillissement, et même la mort, puisqu'elle rend immortel dans la mémoire des hommes. Dès l'Odyssée (11 : 475-492), le fils de Pelée et de Thétis apprend à Ulysse aux mille tours, venu consulter Tirésias aux Enfers, qu'il n'y a pas de belle mort, et que la vie du plus misérables des bouviers vaut mieux que la mort. La mort rouge nous fascine, la noire nous sidère.

La pharmacologie m'a appris à repérer les rapports entre thérapeutique et mort. Il s'agit de tuer quelque chose : le symptôme, éventuellement son étiologie, etc... Le mot cachet vient du verbe cacher, dans un de ses sens anciens, celui de presser. En 1873, c'est le nom donné à une enveloppe de pain azyyme. On la presse, pour y cacher un médicament en poudre. Le mot comprimé nous ramène à la même notion de pression. De compression. Presser, opprimer, serrer, resserrer, sont les mots mêmes de la peur. *Pharmakon*, le médicament en grec, c'est aussi le poison. C'est de la mort. De la mort, pour espérer, que de la vie continue... Il n'y a pas d'autre horreur que l'horreur de la mort... Plus je suis pressé, pressé par cette mort, cette mort, qui me presse et m'opprime. Plus je tente de la cacher, cette mort. Cette mort qui est cachée aux fonds de nous-mêmes. De la cacher dans un cachet. De la cacher dans une enveloppe de pain azyyme... Le *même* que celui qui commémore la mort du Christ,

une mort rouge, que les anciens Grecs ont apportée au christianisme.

Je crois que l'on peut continuer de filer cette métaphore avec les psychothérapies et la psychanalyse elle-même. La répétition n'est jamais tout à fait identique. En se répétant, ça s'épuise en partie. À chaque fois le plus-de-jouir nous donne une idée de ce que cela pourrait être, même si ce n'est pas ça. Ce qu'est le monde : les traces que laisse la vague quand la mer se retire. Dans une radicale – désormais pour ma part complètement illusoire – dichotomie entre psychanalyse, du sujet de l'inconscient, et psychothérapie, du Moi, nous pourrions ranger la dernière du côté de la mort rouge et la première du côté de la noire. D'où peut-être cette horreur qui avait conclu nos débats. D'où aussi cette apparente supériorité que se donne l'analyste, qui avec Freud aurait lu l'Iliade et l'Odyssée, et avec Lacan la Torah (Gen. 3 : 19 ; ... ; Deut. 34 : 6) et le Talmud. Il ne manque pas de sombrer dans une certaine suffisance par rapport au moïste psychothérapeute, en lui signifiant, dans un subtil haussement d'épaules, que, de toutes les façons, tout se finit en poussièreux... Le psychanalyste n'en reste pas moins fasciné par la mort rouge, horrifié par la sidération de la noire. Qu'en est-il de sa désidération, c'est-à-dire étymologiquement de son désir ?

Pour entendre un peu quelque chose de cette fascination, il faut peut-être se rappeler qu'avant d'être une fin, la mort fut d'abord une faim. Nous avons été des charognards bien avant de ne commencer à creuser des tombes ou à élever des bûchers...

La belle mort, c'est celle qui ouvre l'appétit !

« Rapport »
sur
le Séminaire I-AEP d'Ostende

Jacques Nassif

Les organisateurs du séminaire I-AEP d'Ostende ont demandé à Jacques Nassif d'être un des rapporteurs du séminaire.;

Après les exposés de mes deux voisins, qui émanaient de la plume de poètes, je vais reprendre en alternance la voie empruntée par la philosophie, dignement représentée par Gertrudis qui vous a apporté, sous l'élégant panier de champignons que lui a fait récolter sa promenade dans la forêt de nos paroles, le mycélium de certains concepts.

Au risque d'accuser les arêtes de certains de nos propos, je crois, en effet, qu'il est indispensable, si nous voulons que ce séminaire débouche sur la prise de certaines décisions, de parvenir à énoncer quelques thèses qui ne sauraient se déduire qu'à partir de l'extraction et de l'usage correct de certains concepts.

Les premiers que je me permettrais d'énoncer sont ceux que Jean-Pierre Winter nous a apportés dans une séquence où ils se juxtaposaient, comme s'ils pouvaient dans une sorte de lapsus appelé par leur parenté homophonique, se superposer ; je veux parler de ceux de *fixation* et de *fiction*.

Si je ne caricature pas trop ses propos, je dirais qu'il nous a retraduit le fameux aphorisme de Péguy : "Tout commence en mystique et tout finit en politique" sous la forme : Ce qui a été lancé comme une "fiction" avec l'I-AEP a fini par se dégrader en "fixation", même s'il a ensuite tenté de minorer son sévère verdict en disant que la fixation pouvait être employée sur des skis qui permettent de louvoyer sur les pentes encaissées du changement.

Il est vrai cependant que l'histoire de notre mouvement, telle qu'il l'a impitoyablement retracée, en remontant à ces origines qui sont toujours honteuses, offre l'occasion de constater que pas mal de fixations y sont encore à l'œuvre et qu'elles prennent de plus en plus l'allure de ces anachronismes ou de ces survivances dont Freud faisait l'index même du symptôme, ceux-ci finissant par étouffer tout ce qui avait été lancé pour que ce soit au titre de la fiction que l'I-AEP vive sa vie.

Ce qui distingue en tout cas la fiction, c'est qu'elle est au départ la proposition de "faire comme

si...", adressée par un conteur à des sujets dont il obtient la croyance, en les prenant un par un, alors que le mythe se distingue de la fiction en introduisant entre les deux partenaires de la même fiction la caution d'un tiers qui en obtient la fixation.

C'est même ainsi que la fiction nous a été subtilisée par ceux qui ont mis en travers de notre route la « Fondation européenne » qui s'adressait précisément au un par un, vouant dès lors au mythe notre prétention à vouloir obtenir que ce soient des associations qui confrontent et surmontent leurs différences et leurs anciens différends sous le chef (cette fois enfin sans visage) d'un Inter-associatif, où ce ne sont plus justement les chefs qui siègent, mais des délégués.

Jean-Pierre semblait même le déplorer, car il nous voyait ainsi condamnés à faire survivre un transfert à des maîtres (petits ou grands) pour maintenir coûte que coûte notre schibboleth de *l'hétérogène*, sans nous apercevoir que la dissolution d'un tel transfert devient dès lors impossible, ce qui nous condamne à être embolisés dans un mythe qui renforce la fixation, tout en nous faisant perdre les avantages de la fiction.

Ce diagnostic se voulant sans appel me permet pour ma part de cristalliser les plaintes et les propositions qui se sont manifestées tout au long de la journée d'hier autour de deux axes : celui d'une *permanence*, revendiquée ou déplorée, souhaitée ou dénoncée, et celui d'une *performance*, là aussi souhaitée ou redoutée, déclarée indispensable ou déniée comme impossible.

À verser au dossier de la permanence, il y aurait d'abord la persistance d'une orthodoxie, tacite ou à peine dicible, à laquelle chacun des délégués de nos associations serait tenu de se référer pour se maintenir différent, ou même raviver un différend, qui s'estompe, alors que ce qui ne fait plus le moindre doute c'est que règne une véritable "orthopraxie" (pour reprendre le concept que j'ai rencontré dans "*La non-excommunication de Jacques Lacan*" d'Yvan Attal) entre les différents membres de nos associations qui pratiquent la psychanalyse d'une façon régulière et prévisible, en se soumettant donc à une règle du jeu identique, ce qui peut nous condamner à pécher sans doute par un

remarquable manque d'invention ou de renouvellement, mais qui présente l'avantage de nous permettre d'être plus tolérants entre nous, en reconnaissant que nous pratiquons finalement le même métier ou qu'il existe tout de même des psychanalystes vivant sous d'autres cieux (ou d'autres transferts) que les nôtres.

Il est vrai que ce trait de la permanence – du mythe ou de la fiction, peu importe ici – se retourne en obstacle à toute performance, au sens de position d'un acte, qui serait collectif, mais qui par cela même porterait à conséquences. Est-ce uniquement parce que les chefs ne sont plus (ou rarement) présents lors de nos coordinations et que les délégués, chaque fois qu'un vote se pointe à l'horizon des décisions que nous pourrions être amenés à prendre, se voient contraints d'en référer à leurs "bureaux" ?

Là aussi, cette situation a été tour à tour déplorée ou revendiquée, malgré que le vent de l'Histoire ait tourné – là-dessus, tout le monde serait à peu près d'accord pour le constater – et que chacune de nos associations, censées défendre l'existence de la psychanalyse, mais aussi l'avenir des psychanalystes qui y sont encore inscrits, peine à inventer les répliques nécessaires au malaise dans la civilisation, tel qu'il se réfracte dans la politique des États qui cherchent à nous quadriller ou encadrer dans leur espace de législation exhaustive de la vie, faisant sauter toutes les limites entre le privé et le public.

Devant cette *impuissance* de la fiction inter-associative à faire face à ces défis de plus en plus alarmants, lancés par ces fauteurs de symptôme que sont devenues les instances collectives sur lesquelles s'appuie le discours du Maître, il est vrai que les tenants du maintien de *l'impossible*, sans lequel cette fiction n'existerait plus et se verrait vouée à verser dans le trans-associatif d'une fédération, voire d'un organe militant, disaient certaines mauvaises langues, avouaient cependant eux-mêmes qu'ils se rendaient responsables d'une certaine désaffection à l'égard de l'I-AEP.

Et l'on voit bien que j'aborde ainsi l'examen de deux autres axes autour desquels le feu nourri de nos discussions est allé bon train, ces deux nouveaux axes étant tout aussi contradictoires que ceux de la permanence et de la performance, puisque je veux parler de cette désaffection comme alliée à une non-dissolution dont le vœu s'est tout autant manifesté que la crainte de voir la désaffection en question entraîner la nécessité d'une dissolution, seule susceptible de permettre une véritable re-fondation.

Or si ces deux spectres ont été constamment évoqués, c'est parce que le désir sous-jacent à la fiction qui maintient notre lien peut aller dans le sens, soit d'une dissolution de ce lien qui serait pour le coup déclaré périmé, étant donné la fin de la nécessité du maintien à tout prix d'un hétérogène

devenu complètement fictif, au sens d'illusoire, soit d'une dissolution des transferts internes à nos associations visant à maintenir inanalysé un transfert sur des personnes dont tout le monde s'aperçoit à l'extérieur qu'il a aussi bien fait long feu, ce qui peut aussi bien entraîner la dissolution de l'association concernée.

C'est dire à quel point la plupart de nos échanges sont restés en équilibre sur le fil tendu d'une croyance en la fiction d'un inter-associatif qui a peut-être fait son temps, mais auquel tout le monde tient encore.

Jusqu'où aller dans l'acte qui démentirait cette croyance ? Étant bien posé que, dans la clinique, une fiction qui ne peut plus être démentie, c'est cela même qui permet de définir la croyance, quand elle devient délirante. Est-ce vraiment là ce qui nous menace, quand nous évoquons certaines menaces ?

D'aucuns ont été enclins à le penser ou à vouloir nous réveiller d'un certain sommeil dogmatique tout aussi dangereux que les attaques dont nous faisons l'objet et à propos desquels il est urgent de pouvoir réinventer la psychanalyse dans le nouveau contexte qui cherche à la dénaturer.

Alors, il ne me reste plus qu'à rappeler que l'acte, dont il a été tellement clamé qu'il était indispensable que nous le posions ou dont on nous a tellement seriné que nous nous en montrions incapables, ne peut se définir en psychanalyse que par un seul verbe : celui de nommer.

Or la qualité ou le niveau de nos débats ne nous a-t-il pas fait suffisamment entendre que certaines nouvelles nominations étaient vraiment à notre portée ? Et que, pour ce qui est de poser au besoin un acte collectif, – cela, je l'écris évidemment dans l'après-coup de notre discussion d'ensemble finale – il n'était pas impossible que nous nous en montrions capables.

En revenant d'Ostende...

Delphine de Roux

Grands froids ou bourrasques annoncées aux rives de l'I-AEP ? Remise à plat pays des fondements inter-associatifs pour cause de turbulences mondiales et européennes dans le Landernau psychanalytique ?

Je suis donc partie pour Ostende les 10 et 11 septembre 2011 à l'invitation des collègues belges de l'I-AEP, avec imperméable et parapluie, prête à affronter le froid et les orages redoutés.

N'y voyons aucun présage, ni signe des dieux de l'Olympe psychanalytique, il régnait sur Ostende à notre arrivée et le jour de notre départ un soleil réconfortant et une belle lumière sur le mer du Nord qui bordait nos rencontres. Pas de frimas ni de tempête, seule une théorie de nuages plus ou moins insistants et la pluie nocturne qui fut la compagne tenace de nos collègues absorbés par la tâche ardue de restituer le dimanche matin la pointe fine, (pour reprendre l'expression de l'une d'entre eux), des interventions de chaque association et des débats qu'elles ont suscités tout au long de la journée du samedi.

Venons-en à ce qui fut ma conclusion au terme de ces journées. Elles ont, de mon point de vue, permis de clarifier et de préciser les enjeux actuels et les questions posées par chaque association au sein de l'I-AEP.

Si le terme de fondation ou de refondation n'a pas semblé à beaucoup très pertinent, les attentes actuelles sont bien réelles et oscillent entre deux pôles, certaines associations privilégiant l'un des deux, d'autres voulant préserver les deux.

Le premier concerne l'I-AEP comme dispositif « entre ». Il a beaucoup été glosé sur ce terme, à l'instigation des collègues belges qui ont préparé ces journées.

L'entre, pour peu qu'il ne devienne pas un antre énigmatique et inquiétant ou un entre-nous étouffant, ouvre un espace, fonction tierce, espace vide voire espace transitionnel, qui permet l'énonciation et le déplacement des questions, en particulier cliniques, que se posent les analystes actuellement dans l'intime de leur pratique ou au sein de leurs associations.

Un espace, a-t-on dit, ouvert à l'altérité et à l'hétérogène, à la diversité des langues, autant d'expressions consensuelles au sein de l'I-AEP

bien qu'elles résonnent à l'oreille de certains comme un petit air de ritournelle.

Tout de même, la plupart des intervenants ont souligné l'intérêt qu'ils conservaient pour cet aspect du travail inter-associatif. Il reste même pour certains la seule justification de leur participation à l'I-AEP.

Passons à présent à l'entre qui rassemble, au trait qui réunit, mais aussi au point qui fâche ou qui pourrait fâcher, celui du politique (pour autant que le premier n'en serait pas porteur).

Peut-on se contenter d'échanges dés-altérants, aussi rafraîchissants soient-ils, lorsque le monde bouge autour de nous, et imprime sa marque insidieusement mais inexorablement sur les signifiants qui nous sont chers ? (psychothérapie, psychanalyse, subjectivité, réel symbolique et imaginaire, Nom, Loi et Science...pour n'en citer que quelques-uns).

Pour le dire autrement, le réel petit ou grand¹ dans lequel s'inscrit notre pratique analytique, ses modalités de nouage avec un imaginaire et un symbolique que nous pourrions également revisiter à la lumière des (r)évolutions de notre monde actuel, tout cela n'appelle-t-il pas par moments des actes de parole, des prises de positions publiques hors du champ analytique de la cure ?

Parler du politique oblige, ce qui a été tenté à Ostende, à un retour aux motifs qui ont déterminé la fondation de l'Inter-associatif puis sa prise de dimension européenne et orienté l'élaboration de ses statuts, pour en interroger la pertinence actuelle.

Il est apparu clairement lors de ce week-end que le fonctionnement de l'I-AEP, dans le cadre des statuts qui l'ont instauré, ne permettait plus de répondre de façon satisfaisante à ces questions.

Voici à présent la réflexion qui m'est venue à l'issue de ces échanges : l'I-AEP comme espace, lieu vide entre nos associations, permet nous l'avons dit le jeu, le déplacement, la souplesse et la mise en tension des langues et de leurs glissements signifiants, bref donne de l'air et du désir à la

¹ Réel que Pierre Eyguesier qualifie dans son dernier texte de terrifiant.

poursuite de notre pratique. Certains ont toutefois fait remarquer que cet « inter » là pouvait fonctionner sans qu'il soit nécessairement besoin de ce « Machin » qu'est l'I-AEP.

Mais l'entre, trait d'union qui rassemble et permettrait de donner du poids (ah ! le débat sur les petites et les grosses...) à une prise de parole ou de position publique, appelle la marque d'une signature, suppose la référence à un Nom.

Soutenir en même temps la consistance de l'espace vide et la référence au Nom, est-ce simplement assumer une contradiction ou est-ce vouloir faire consister une impossibilité de structure, ce qui me semble être le cas dans l'état actuel des statuts de l'I-AEP.

Le maintien de ces deux pôles, si c'est ce que nous souhaitons aux CCAF, suppose à mon avis un questionnement du rôle actuel des délégués et de la manière dont ils peuvent ou non être porteurs de décisions qui engagent publiquement l'association, en son nom et au sein de l'inter-associatif.

Des modifications sont sans doute nécessaires dans le fonctionnement et donc probablement dans les statuts de l'I-AEP. Mais il me semble que cela nécessite dès à présent dans notre association une affirmation claire de la façon dont nous souhaitons nous y engager et une clarification de la fonction des délégués, de leurs liens avec le bureau et avec l'ensemble des membres de l'association.

C'est ce que je demande dès à présent aux délégués, au bureau (ou Conseil ?) et à la présidente, afin que nous puissions avoir dès que possible un débat fructueux en assemblée générale.

Montpellier, le 26 septembre 2011

Réponse à Delphine de Roux

Lucia Ibañez marquez

Je te remercie, chère Delphine, pour ce beau texte et pour les questions que tu soulèves avec pertinence dans la perspective d'un appel au débat, non seulement à poursuivre dans le cadre de l'Inter-associatif, mais aussi au sein des CCAF.

Parce qu'en fait, ce qu'Ostende a mis en évidence, c'est que l'échange et le travail suscités dans l'espace inter-associatif ne devrait pas laisser indemne (à moins de faire la sourde oreille de la résistance) chacune des associations quant à leur position devant le questionnement argumenté par nos collègues belges. Cela reste un travail en cours et qu'il convient, je pense, de ne pas lâcher.

Alors, tu as entièrement raison de proposer de reprendre à notre compte aux CCAF les questions suscitées par ce débat Inter-associatif.

S'il peut être clarifiant d'aborder les choses sous l'angle de ces deux pôles que tu soulignes, celui de l'espace vide et de la référence au Nom, l'implication du politique au sein de notre pratique et dans les liens de travail que nous instaurons avec des collègues d'autres associations m'est apparue de plus en plus saisissante à Ostende.

Ainsi quand nos collègues de la Martinique nous ont fait entendre que dans leur demande à intégrer l'Inter-associatif il y avait là autant la perspective d'éviter le renfermement dans leur île, que leur désir de travailler avec d'autres, d'autres associations, et donc, de se déplacer pour les retrouver. J'entends là, une considération claire du politique entièrement impliqué dans la pratique de la psychanalyse.

Cette position tient compte, certes, de la solitude de l'analyste dans la pratique qu'il assume, mais elle considère aussi le lien que chaque analyste ravive, à chaque cure, avec le désir d'analyse. Et le désir d'analyse, dans ce qu'il renvoie du rapport de chacun à la parole, me paraît éminemment politique.

Dès lors, comment éviter de s'émouvoir devant la parole de notre collègue italienne, Alessandra Guerra qui témoigne d'une pratique devenue de plus en plus difficile à soutenir dans son pays ?

Et en France, que devient notre pratique dans un contexte où les institutions sont de plus en plus appelées à faire contrainte sur la parole, à la soumettre à des modèles constitués pour la façonner au dire commun et au bon fonctionnement de la norme?

Quelqu'un qui vient me voir et qui devient peu à peu analysant de ce qu'il s'entend dire en séance exprimait sa crainte de ne trouver rien au fond de lui, si jamais il osait se déshabiller de tout ce faux semblant qui constitue sa vie et son lien avec les autres.

Ce sentiment profond de ne plus se retrouver, au milieu de sa propre fausseté, est un signe subjectif qui en dit long du pouvoir modélisant des institutions sur le renforcement des carapaces moïques devenues aussi tyranniques sous le mode de la maîtrise et de l'exigence qu'éphémères et instables. C'est donc la déshérence du sujet..., thème prochain, comme tu sais, de notre prochain Séminaire.

Cela pour dire, et je ne dis rien de nouveau, que c'est notre pratique de la psychanalyse, au-delà de celle du citoyen, qui nous fait entendre les effets subjectifs et sociaux des directives idéologiques contraignant de plus en plus la parole singulière. Comment dès lors n'est pas se sentir concernés par la situation de la pratique de la psychanalyse en France, en Italie, en Espagne, en Allemagne... en Europe ?

Mais est-ce que l'Inter-associatif est prêt à intégrer ce questionnement, à le mettre au travail et à assumer des positions en son Nom ?

Voilà la question avec laquelle je suis partie d'Ostende.

En me disant en effet que cela reste à faire non seulement pour l'Inter mais évidemment pour chacune des associations qui tiennent à poursuivre.

Bien amicalement à toi

**SEMINAIRE DE L'INTER-ASSOCIATIF EUROPEEN
DE PSYCHANALYSE**
**Organisé par les Cartels Constituants de l'Analyse Freudienne et
le Groupe d'Etudes Psychanalytiques de Grenoble**
3 et 4 décembre 2011 à GRENOBLE

**Réunion élargie des deux groupes de travail
pour la préparation du colloque de Grenoble**

Vendredi 14 octobre 2011 à 18 heures
Puis à 20 heures avec les bureaux des associations

Salles Cadet *
5, rue Cadet - 75009 Paris

Des collègues du Cercle Freudien et d'Errata ont déjà rejoint les deux groupes initiaux des CCAF et du GEPG. Toute personne, souhaitant soit intégrer un groupe soit participer à cette rencontre, est la bienvenue.

ARGUMENT PROVISOIRE

***PRATIQUE DU PSYCHANALYSTE AU
TEMPS DE LA DESHERENCE DU SUJET***

La dégradation de la fonction de la parole affecte les histoires singulières et contribue à générer pour le sujet, des modalités de souffrances psychiques nouvelles. Elles se manifestent par l'inflation du Moi et la surenchère de l'objet. Dès lors, comment articuler une demande à l'analyste dans un tel contexte qui exclut à priori la question du transfert à l'autre et à l'inconnu de son désir ?

De plus, la société menace de ne plus reconnaître à la pratique analytique l'espace de liberté nécessaire qui lui était jusqu'ici accordé. L'état étend son contrôle par une législation de plus en plus intrusive et par des procédures d'évaluation normatives. L'université et les institutions médico-sociales y contribuent ouvertement.

Ainsi, la psychanalyse semble subir elle-même le déni de ce qui la cause : la fonction de la parole et son corollaire le sujet.

À partir de ce constat, ne nous incombe-t-il pas de produire un discours critique sur l'idéologie dominante aujourd'hui dans les champs du symptôme et de l'éducation ? Serait alors possible de faire entendre une autre orientation pour répondre au mal qui affecte le sujet dès lors que sa parole de plus en plus aliénée est en carence d'adresse ?

La nécessité de travailler nos questions avec d'autres nous amène à nous déplacer pour instaurer des espaces inter-associatifs qui donnent une chance à l'émergence de l'événement.

Cette proposition adressée à l'Inter-associatif Européen de Psychanalyse est issue de la rencontre en cartel des analystes membres des CCAF et du GEPG.

Comité de soutien pour la libération de Rafah Nached

Laurent le Vaguerèse a créé un comité de soutien pour la libération de Rafah Nached regroupant les associations de psychanalyse ainsi que des collectifs de soins et universitaires.

En tant qu'association, les CCAF en sont partie prenante ;

Une première réunion de ce comité aura lieu à Paris le **jeudi 13 octobre 2011, à 21h.15** dans un lieu non encore précisé.

Je vous invite à y aller, la santé et la situation de notre collègue Rafah Nached ne cesse de se dégrader d'après les informations que nous pouvons avoir.

Dans Le Monde :

Après plus de deux semaines de détention en Syrie, la psychanalyste de renom Rafah Nached se trouve dans un état de santé *"fortement dégradé"*, a indiqué mardi 27 septembre sa famille. Elle avait été arrêtée le 10 septembre à l'aéroport de Damas alors qu'elle se rendait à Paris.

"Lors de la dernière visite que son époux a effectuée à la prison de Douma le 25 septembre 2011, Rafah Nached est apparue très affaiblie, souffrant de dérèglements cardiaques de plus en plus marqués", ont indiqué ses proches dans un communiqué. *"Epuisée, ne disposant d'aucun endroit pour s'asseoir dans l'enceinte du parloir, elle a dû mettre prématurément un terme à l'entretien avec son époux"*, a ajouté sa famille à Paris. *"Chaque heure, chaque minute est désormais cruciale pour sauver la vie de Rafah Nached. Sa famille, ses proches ainsi que l'ensemble de la communauté scientifique et psychanalytique en appellent solennellement à Bachar Al-Assad pour mettre un terme à cette détention aussi inique qu'inhumaine"*, a écrit la famille.

Le ministère des affaires étrangères français a une nouvelle fois appelé mardi à sa libération en dé-

nonçant un *"régime syrien [qui] va dans le mur"* et que *"l'Histoire a déjà condamné"*. *"Nous suivons avec préoccupation la situation d'emprisonnement et de problèmes de santé" de Rafah Nached, a déclaré son porte-parole, Bernard Valero. "Nous lançons un appel à sa libération, pour que cette personnalité scientifique éminente puisse retrouver la liberté"*, a-t-il ajouté.

"INCITATION AU SOULÈVEMENT

"Francophone et diplômée en psychologie clinique de l'université de Paris, Rafah Nached a été arrêtée *"par des agents des services de renseignements de l'armée de l'air"* alors qu'elle se rendait à Paris pour assister à l'accouchement de sa fille. Elle *"est aujourd'hui sous le coup d'une possible inculpation pour 'incitation au soulèvement, incitation au renversement du gouvernement et non-respect de l'ordre public'"* et risque jusqu'à sept ans de prison, selon ses proches.

Rescapée d'un cancer et souffrant de troubles cardiaques et d'hypertension artérielle, M^{me} Nached, 66 ans, était suivie médicalement de façon régulière à Beyrouth et à Paris. Première femme psychanalyste à exercer en Syrie, elle avait récemment fondé l'École de psychanalyse de Damas, en collaboration avec des psychanalystes français.

Elle était l'un des initiateurs de réunions hebdomadaires auxquelles participaient des Syriens de toutes confessions, partisans ou adversaires du président Bachar Al-Assad, pour exorciser un sentiment qui leur est commun : la peur.

Bloc-notes

*Le prochain **Courrier** paraîtra
Début janvier 2012
(Vos textes de préférence avant les congés de Noël)*

Michele.skierkowski@free.fr

*Le **Courrier des CCAF** paraîtra avant chacun de nos temps institutionnels – (Assemblées générales ou journées). Dans l'intervalle, informations et autres vous parviendront par newsletter.*

MS

Annuaire des membres de l'Association Octobre 2011

Mme ABECASSIS Geneviève

1469, rue de Las Sorbes Bât. A 34070 Montpellier
Tél. : 04 67 45 49 26
Tél. Mobile : 06 82 58 45 36
E-mail : abecassis.genevieve@numericable.fr

Mme ALLIER Danielle

Prof. : 223 C, rue du Triolet., 34090 Montpellier
Tél. : 04 67 61 17 85
E-mail : d.allier@wanadoo.fr

M. AMESTOY Christophe

Prof. : 35, rue Debelleyne
75003 Paris
tel. : 01 42 78 31 84
Privé : 18, rue des Renouillères Saint Denis 93200
Tél. : 01 42 43 63 70
E-mail : jc.amestoy@cegetel.net

M. BARTHELEMI Michel

Prof. : 22, rue de l'Argenterie, 34000 Montpellier
Tél. prof. : 04 67 60 83 34
Tel privé : 04 67 60 98 91
Fax : 04 37 60 74 03
Tél. mobile : 06 20 61 67 15
E-mail : barthelemi.michel@wanadoo.fr

Mme BEAULIEU Agnès

Prof : Le Savot et Les Blaches, 26170 Merindol-les-Oliviers
Tél. : 04 75 28 77 37
Tél. mobile : 06 67 79 64 41
E-mail : beaulieua@wanadoo.fr

Mme BERT Fabienne

1, place Tobie Robatel – 69001 Lyon
Tél. : 04 72 41 08 73
Tél. prof. : 06 23 60 52 96
E-mail : fabienne.bert@laposte.net

Mme BONNEFOY Yvette

48, rue de la Glacière, 75013 Paris
Tél. : 06 08 99 76 33
E-mail : bonnefoy.yvette@orange.fr

Mme CARRE Isabelle

Prof. : 45, chemin des Grenouilles 38700 La Tronche
Tél. : 04 76 18 22 30
Privé : Mas Montacol
Mas de la rue
38190 La combe de Lancey
Tél. : 06 13 04 65 03
E-mail : isabelledurand68@gmail.com

M. CHOUCHAN Pierre

15, rue du Champ du Four
78700 Conflans ST. Honorine
Tél : 06 07 85 20 24
E-mail : pchouchan@orange.fr

M. CIBLAC Guy

196 bis, rue Ancienne de Montmoreau, 16000 Angoulême
Tél. : 05 45 61 71 61 et 09 61 22 80 93
Tél. mobile : 06 08 40 00 32
E-mail : ciblac.guy@wanadoo.fr

Mme COLLET Catherine

11, rue Georges Brassens 31200 Toulouse
tél. : 06 14 12 45 88
Prof : 10, rue de Metz -31000 Toulouse
E-mail : collet-aversenq@yahoo.fr

Mme COLLIN Nadine

18, rue Marie Curie 78990 Elancourt
Tel : 01 30 62 41 64
Tél. mobile : 06 07 38 06 41
E-mail : nadinecollin@aol.com

Mme COLOMBIER Claire

58, rue de Crimée 75019 Paris
Tél. prof. : 01 43 79 35 27
Mobile : 06 31 93 14 09
E-mail : claire.colombier@dbmail.com

M. DARCHY Jean Michel

Prof. : 2, rue N.D.des sept Douleurs
Résidence "Le bon pasteur" Bât. D 84000 Avignon
Tél. : 04 90 85 67 78
Privé. : 28, rue V. Vangogh 84 310 Morières les Avignon
Tél. : 04 90 31 12 26 - Fax : 04 90 33 51 50
Tél. mobile : 06 14 49 81 30
E-mail : jmdarchy@hotmail.com

Mme DEFRANCE-LEMAI Maryse

84, rue Carnot, 59200 Tourcoing
Tél. : 03 20 25 20 10
E-mail : defrance.maryse@orange.fr

Mme DELAPLACE Martine

Prof. : 58 bd. De Clichy, 75018 Paris
Tél. : 06 62 05 94 49
E-mail : martinedelaplace@gmail.com

M. DELOT Daniel

160, rue de l'Abbé Bonpain, 59800 Lille
Tél. : pof. : 07 60 43 01 02
Tél.privé : 03 20 31 04 27
Fax : 03 21 49 80 10
E-mail : ddelot@nordnet.fr

Mme DENECE Estelle

5, rue Campagne Première, 75014 Paris
Tél. prof. : 01 43 21 11 07
Tél. privé : 01 46 64 22 16
E-mail : estelledenece@aliceadsl.fr

Mme De ROUX Delphine

Prof. : Les Muses 24, rue de la cavalerie
34000 Montpellier
Tél. : 04 67 72 86 78
E-mail : delphine.deroux@club-internet.fr

M. DESROSIERES Pierre

26, rue des Écoles, 75005 Paris
Tél. prof. : 01 40 51 71 25
E-mail : pierre.desrosieres@laposte.net

M. DIAZ Luc

27, BD des Arceaux 34000 Montpellier
Tél. : 04 67 58 87 00
E-mail : luc.diaz@wanadoo.fr

M. DIDIER Éric

5, rue du Chevalier de la Barre, 75018 Paris
Tél. : 01 42 23 30 73
E-mail : lericdidier@yahoo.fr

M. DIDIERLAURENT Michel

Prof. : 17, rue des Minimes, 63000 Clermont-Ferrand
Tél. : 04 73 19 23 92 - Fax : 04 73 19 23 91
Privé. : 3, place Michel de l'Hospital, 63000 Clermont-Ferrand
Tél. : 04 73 91 18 88
E-mail : michel.didierlaurent@wanadoo.fr

Mme DUFRESNOY Isabelle

16, rue des Lices – 41000 Blois
Tél. : 02 54 58 82 56
Tél. mobile : 06 81 55 50 34
E-mail : isabelle.dufresnoy@gmail.com

M. EYGUESIER Pierre

Prof. : 32, rue d'Orsel, 75018 Paris
Tél. : 01 42 23 24 13
Privé : 80 rue Ménilmontant 75020 Paris
Tél. et fax : 01 42 59 76 38
E-mail : kliketi@libertysurf.fr
petitecapitale@aliceadsl.fr

Mme FRANCHISSEUR Marie-Françoise

Le Sévigné, 114, avenue de Royat, 63400 Chamalières Royat
Tél. : 04 73 35 88 28
E-mail : franchisseur@wanadoo.fr

M. GALIEN Jérôme

1, Avenue du 8 mai
30220 Aigues-Mortes
Mobile : 06 2253 89 08
E-mail : jerome.galien@laposte.net

M. GENIN Yves

22, rue de Bellechasse, 75007 Paris
Tél. : 01 47 05 28 59

Mme HERAIL Claudine

4 rue des Roches rouges
34 080 Montpellier
Tél. : 04 67 03 38 09
E-mail : claudine.herail@club-internet.fr

M. HOLTZER Jean-Pierre

Prof. : Les Muses, 24, rue de la cavalerie
34000 Montpellier
Tél. prof. : 04 67 70 63 21
Tél. : 06 78 30 98 34
E-mail : jean-pierre.holtzer@wanadoo.fr

Mme IBANEZ-MARQUEZ Lucia

Prof. : Palazzo Del Rialto 207, 8 rue des Consuls Port Ariane,
34970 Lattes
Tél. : 04 67 15 35 62
E-mail : lucia.ibanezm@free.fr

Mme JAEGER Anne

Prof. : 19, rue Condorcet, 84 100 Orange
Tél. : 04 90 34 66 08
Tél. mobile : 06 09 59 07 63
E-mail : ajzepeda@wanadoo.fr

M. KEMPF Jean-Philippe

11, rue Simon Derevre, 75018 Paris
Tél. : 01 42 55 07 44
Mobile : 06 42 02 78 35
jphkempf@wanadoo.fr

M. LADAS Costas

188. 13d. Jean Mermoz, 94 550 Chevilly-Larue
Tél. prof. : 01 46 61 41 78
Mobile : 06 62 24 61 38
E-mail : c.ladas@orange.fr

Mme LALLIER-MOREAU Dominique

Prof. : DML Pôle de santé rural
Rue Grobois
53 110 Lassay les Châteaux
Tél. : 02 43 03 18 56
Privé : Résidence les Greniers de la Gâtinière
Appt. 10 – 15, bd De la Gâtinière
61 140 Bagnoles de l'Orne
Tél. : 02 33 38 07 99
Portable : 06 65 45 09 58
E-mail : LALLIER-MOREAU@wanadoo.fr

Mme LECLERCQ Françoise

548 rue de Ferin – 59500 Douai
Tél. : 03 27 87 75 26
Tél. mobile : 06 87 60 36 65
E-mail ; f.leclercq@cegetel.net

M. LEMESIC Peter

19, rue Jules Guesde 34080 Montpellier
Tel. : 04 67 41 48 96
Tél. mobile : 06 65 56 82 35
E-mail : lemesic.peter@orange.fr

Mme LE NORMAND Martine

6, quai des Marans, 71000 Macon
Tél. prof. : 03 85 39 14 45
E-mail : martine.le.normand@orange.fr

Mme LE VAGUERESE Dominique,

2, rue Bourbon le Château, 75006 Paris.
Tél. : 01 43 54 89 20.
Mobile : 06 63 14 72 94
E-mail : levaguerese.dominique@neuf.fr

Mme LIOUX Claude

17, Avenue d'Assas – entrée B
34000 Montpellier
Tél. prof. : 04 67 52 40 88
Mobile : 06 82 12 00 06
E-mail : claudine.lioux@wanadoo.fr

M. MAÎTRE Albert

Prof. : 23, Bd du Maréchal Leclerc, 38000 Grenoble
Tél. et fax : 04 76 44 22 69
Priv. : 32, route de Saint-Nizier, 38070 Seyssinet
Tél. : 04 76 49 16 60
E-mail : albert.Maitre@wanadoo.fr

Mme MARTIN-SAULNIER Janine

20, rue Miguel Mucio, 66000 Perpignan
Tél. : 04 68 55 15 01

M. MASCLEF Claude

104. 13d. P. Vaillant Couturier 59065 Auberchicourt
Tél. : 03 27 92 65 49
Fax : 03 27 94 09 52
Tél. mobile : 06 99 30 63 28
E-mail : cmasclef@hotmail.com

M. MINOIS Lionel

BP 127 11, Magenta, 98800 Nouméa
E-mail : cminois@offratel.com

Mme MOSSÉ Catherine

121, rue Fontgieve, 63000 Clermont-Ferrand
Tél. : 04 73 37 39 00
E-mail : cathmosse@free.fr

M. NASSIF Jacques

15 bis, rue Rousselet. 75007 Paris
Tél. : 01 43 06 86 21
Fax : 01 43 06 86 54
E-mail : lien@jacquesnassif.com
Doctor Ferran 24 7°-1. 08034 Barcelone
Tél. : 93 204 33 18
Fax : 93 280 60 39

M. ODDOUX Christian

Prof. 1 : 26, rue Lemerrier, 75017 Paris
Tél. prof. 1 : 01 43 87 66 38
Tél. prof. 2 : 03 85 33 21 53
Privé : 2, rue de L'église, 71260 Lugny
Tel. priv. : 03 85 33 00 37
E-mail : christian.oddoux@orange.fr
Site internet : www.oddoux.net

M. PHÉSANS Bertrand

Prof. : 97, boulevard Arago 75014 Paris
Tél. : 01 45 87 21 31
Privé : 27, rue Des laitières 94300 Vincennes
Tél. : 01 48 08 09 42
E-mail : bpheasans@teaser.fr

Mme PHILIPPOT Patricia

Prof. 53, rue de Chabrol 75010 Paris
Tel. : 06 60 14 28 59
Privé : 27, quai de l'Oise 75019 Paris
E-mail : patriciaphilippot@yahoo.fr

Mme RHEINBOLD Marie

37, rue Fontaines, 31300 Toulouse
Tél. : 05 61 42 53 60
E-mail : marie.rheinbold@numericable.fr

Mme RIGOLLET Marie-Françoise

Prof. : 17, rue des Rosiers, 89100 Sens
Tél. prof. : 03 86 83 05 44
Privé : 16, rue du Général Leclerc – 89100 Sens
Tél. privé : 03 86 64 47 66
E-mail : mfrigolet@gmail.com

Mme ROOSEN Christine

Tél. : 01 45 59 33 78
E-mail : christineroosen@orange.fr

Mme SEYNE Raymonde

22, rue saint-denis Poitiers

Mme SELLÈS-LAGORCE Yvette

Prof. : 36, rue Pétoniaud Dubos, 87100 Limoges

Tél. : 05 55 77 48 68

Privé. : 16, rue Pasteur, 87000 Limoges

Tél. et fax : 05 55 79 39 90

E-mail : yvette.selles@sfr.fr

Mme SKIERKOWSKI Michèle

Prof. : 223, rue du Triolet, Bât. C, 34090 Montpellier

Tél. : 04 67 52 22 33

Portable : 06 32 90 46 79

E-mail : michele.skierkowski@free.fr

M. VALLON Serge

106. Quai de Tounis, 31000 Toulouse

Tél. : 05 61 52 03 40

Fax : 05 61 33 10 63

E-mail : serge.vallon@numericable.fr

Vst.cemea@wanadoo.fr

Annuaire des correspondant(e)s de l'Association Octobre 2011

Mme BALANZA Flores

C/ Entença 63 3° 4a
Barcelona 08015
Spain

M. BOURJAC Pascal

81, avenue des minimes
31200 Toulouse

Mme BOENISCH-LESTRADE Marie-Claire

14, résidence du petit Breuil
86000 Poitiers

Mme BRIAL Claudine

17, rue du Mas de Magret
34430 st Jean de Védas

Mme COLOMBANI Margaret

116, rue du Château
75014 Paris
Tel. : 01 43 21 85 75
e-mail : margaret.colombani@wanadoo.fr

M. DEUTSCH Claude

9, rue des vierges Kerners 56640 Arzon
Tel. : 02 97 53 84 58
e-mail : deuschclaude@neuf.fr

Mme GARNIER-DUPRE Jacqueline

3, rue de l'école de médecine
34000 Montpellier

M. LAZAR Gilbert

2, rue de l'orangerie
77184 Emerainville
Tél. : 09 65 03 72 03
E-mail : g.lazar@orange.fr

Mme LESBATS -AIMEDIEU- Martine

29 ter, rue Colbert 13140 Miramas
Tél. : 09 71 50 10 42
Prof. : 04 90 50 14 97
Mobile : 06 63 13 28 60
E-mail : aimedieumartine@wanadoo.fr

M. MASSON André

37, rue Tarin
49100 Angers

Mme PERRIN Maryse

41, rue Robert 31200 Toulouse
06 75 64 08 14
Maryse.perrin.estarlie@wanadoo.fr

M. PRINCÉ Jean

Privé. : 26 rue Froide - Ryes - 14 400 Bayeux
Tél. : 02 31 22 32 56
E-mail : prince@tiscali.fr

Mme RAINHO Elisabeth

1 bis, rue du Figuier
34000 Montpellier

M. SALVAIN Patrick

10, rue du Tour Ministre
07200 Aubenas
E-mail : patrick.salvain@orange.fr

M SANTELLI Albert

356, rue Armand-ohlen PK4
98800 Nouméa – Nouvelle-Calédonie
E-mail : albert.santelli@gmail.com

Mme SÖTTY Annie

100, rue Guillaume Fouace 50760 Reville
Tel : 02 33 53 38 54
E-mail : sotty.annie@wanadoo.fr

Mme WILDER Françoise

227, chemin du Réservoir de Montmaur. 34090 Montpellier
Tél: 04 67 61 98 87
Tél. mobile : 06 61 14 76 97
E-mail : francoise.wilder@orange.fr

M. WILDER Sean

227, chemin du Réservoir de Montmaur, 34090 Montpellier
Tél. : 04 67 61 98 87
Tél. prof : 06 40 96 03 19
E-mail : sean.wilder@orange.fr

Agenda

14 octobre 2011 :

Réunion des cartels préparatoires au séminaire I-AEP de décembre 2011

18 heures pour les cartels et 20 heures avec les bureaux des associations
Salles Cadet, rue Cadet paris 9^{ème}

15 et 16 octobre 2011 Séminaire : « De la clinique psychanalytique »

Samedi 15 octobre de 9h30 à 17 heures

Dimanche de 9h30 à 14 heures

Maison des Associations

1-3 rue Frederick Lemaître 75020 Paris

Métro Jourdain

3 et 4 décembre 2011 – Grenoble

Séminaire Inter-Associatif Européen de Psychanalyse

Organisé par le GEPG et les CCAF

21 et 22 janvier 2011 :

Assemblée générale statutaire des CCAF à Paris

24 mars 2011

Journée des Cartels

Montpellier